



le carnet oublié

roman

lois jammes



© la cigogne, printemps 2022  
Penmarc'h, Bretagne  
jammeslois@gmail.com  
aquarelle par l'auteur

# Le carnet oublié

lois jammes

roman

à Pachamama,  
rongée par nous, les termites.

à vous, nos petits-enfants,  
dont la vie dépend de nous plus que jamais.

Livre premier

2048

un monde apaisé



## Lug

En haut de la grève, adossé à la dune assiégée d'un cordon de galets polis par le temps, l'homme avait l'apparence d'un tronc moussu échoué là depuis des lustres.

Son regard s'attarda sur la fine pellicule d'eau de l'estran, immense miroir de la baie où se réfléchissait le bleu du ciel. Pâle ce bleu de fin d'hiver, pâle mais pas fade, juste un bleu qui s'effiloche, un bleu fatigué. Au-delà, l'océan roulait déjà ses vagues en bataillons bien rangés, prêt à mener l'assaut. La marée remontait.

Bouche béante du Finis-Terre aux lèvres ourlée de sable blanc, la baie d'Audierne avalait goulûment le liquide salé deux fois par jour, stimulée par la régularité du pendule lunaire. Ce rassurant va-et-vient signe de l'équilibre universel, Lug ne s'en lassait jamais, dans son monde à lui les évènements cycliques lui servaient de repères. Il remua un coup ou deux son postérieur histoire d'avoir les fesses bien calées dans le sable, et inspira béatement l'air du large.

Un banc de brume marine s'approchait de la côte en traînant son ventre sur les rouleaux, absorbant au fur et à mesure les surfeurs comme un ver géant de science-fic-

tion, puis ce fut le tour des promeneurs, soudain changés en ombres impalpables qui se dissolvaient dans la blancheur lumineuse, spectacle irréel où l'on perdait ses repères. *Voilà mon passé, songea-t-il, une brume d'où surgissent et s'engloutissent mes souvenirs au gré des fantaisies de mon esprit. Ils sont là mais je ne contrôle rien...*

— Tu sais comment s'appelle cette plante aux haricots bizarres ?

Tout à sa rêverie, il n'avait pas remarqué la jeune surfeuse qui pointait du doigt un coquelicot des dunes, amoureusement blotti contre la chevelure d'une touffe d'oyats. Elle l'avait interpellé et tutoyé directement comme on fait ici dans ce pays simple et franc, il ne s'en étonna point et lui répondit de la même façon,

— Ma foi non, j'ai dû le savoir mais j'ai oublié, elle nous offrira ses premières fleurs jaunes à la fin du printemps. N'importe quelle plante fleurit si elle a une terre où elle se plaît. Ai-je été un bon terreau pour mes enfants ?

Interloquée par cette réponse étrange, la fille sourit gauchement,

— Tu as des enfants ?

— Des enfants ? Je... ah oui, oui ! plusieurs..., de beaux enfants, mais à vrai dire je ne sais pas pourquoi je t'en ai parlé, ça m'est venu comme ça.

Il la dévisagea : moulée dans une fine combinaison en néotextile, longs cheveux encore humides, pommettes rougies par l'eau glacée. Une belle fille saine au regard vif, avec un air familier sans qu'il sache pourquoi.

— Tu es d'ici, dit-il.

Une affirmation plutôt qu'une interrogation.

— De Saint-Jean, et toi aussi tu es du coin, je t'ai déjà vu, répondit-elle du tac au tac, c'est pas les touristes qui traîneraient par ici en cette saison.

*Vive d'esprit la belette*, s'amusa-t-il. Il aimait associer un sobriquet aux personnes qu'il rencontrait, non seulement le jeu était plaisant, mais cette association l'aidait à se souvenir des autres. De la belette, cette fille en avait toute la souplesse.

— Bon ben peut-être à bientôt, poursuivit-elle, faut que j'y aille, mon copain m'attend à Tronoen, j'ai pas envie de rentrer jusque chez moi à pied, salut !

Planche sous le bras, elle escalada vivement la saignée creusée dans la dune et disparut, laissant flotter dans son sillage comme une envie de jeunesse.

La jeunesse..., alors que lui venait de fêter ses cent ans, un anniversaire qu'il devait peut-être aux gènes de ses ancêtres, mais aussi à une vie saine et à la médecine préventive mise en place depuis les événements de 2024. Qui aurait alors imaginé que le monde allait chavirer aussi vite ?

Les ferments avaient mûri depuis longtemps, mais le vieux système paraissait immuable et poursuivait sa route. Bien que beaucoup fussent convaincus que le navire se dirigeait tout droit vers des récifs, personne ne semblait savoir comment stopper pareil Léviathan, ni surtout par quoi le remplacer. Après tout la croisière était loin d'être désagréable, pourquoi sauter dans un canot de sauvetage vers un horizon incertain ? Alors, même les plus touchés

s'adaptaient, grondaient mais pas trop, s'isolaient dans leurs bulles, s'enivraient de superficialité, et évitaient de lever les yeux vers le grand large de peur d'y voir apparaître la liberté.

Les autres, ceux des ponts supérieurs, n'étaient pas en reste. Inquiets des remous au-dessous d'eux, ils préféreraient continuer à se vautrer dans leurs illusions de pouvoir et de richesse, tout en prenant quelques mesures pour contenir les mécontents, on n'est jamais assez prudent. Mensonges publicitaires ou politiques, infox en tout genre, totalitarismes et populismes divers, religions exacerbées, consumérisme abêtissant... autant d'outils bien affûtés. La formule *diviser pour régner* était toujours aussi efficace. L'empire des puissants allait durer, rien ni personne ne percerait sa cuirasse pensaient-ils, mais ils avaient oublié la vieille histoire biblique de David et Goliath.

Celle qui avait lancé le caillou n'était qu'une gamine de seize ans. Face à la brutalité de l'adversaire, elle n'apportait que son innocence et sa jeunesse, de celle qui se projette, qui a l'audace de croire que l'utopie est un continent à découvrir et qu'il suffit de s'embarquer.

Des adultes s'étaient aussi rebellés à cette époque, mais ils s'étaient contentés de manifester dans le but d'améliorer leur sort, pas de le changer radicalement, tandis que la Niña – comme l'avaient vite surnommée les Ibériques – ne pensait pas attendre les bras croisés une hypothétique survie à une catastrophe annoncée.

Telle la nef homonyme de Christophe Colomb, elle avait largué les amarres vers un destin inconnu par un simple

appel à sécher l'école un jour par semaine, minuscule action pour forcer les dirigeants à prendre enfin leur responsabilité face à la crise climatique. Les journalistes avaient pris note, les réseaux sociaux avaient fait le reste en diffusant une des phrases de cette frêle et charismatique jeune fille : *Puisque les adultes semblent incapables d'entendre les cris de souffrance de notre planète, c'est à nous, leurs propres enfants, de protéger notre avenir, nous n'avons plus d'autre choix.*

Quelques mois plus tard ses idées étaient suivies avec enthousiasme dans plus de cent pays, mais pour abattre le Goliath moderne un seul caillou n'avait pas été suffisant, et après le succès des grèves scolaires il avait fallu passer à la vitesse supérieure.

La Ligue pour l'Avenir, formée alors par une jeunesse mondiale plus que jamais déterminée, s'était dotée d'un outil très puissant : le boycott. Le ton jusqu'alors assez bienveillant de la plupart des gouvernements s'était immédiatement durci, car ils connaissaient parfaitement ce qu'ils avaient vite dénoncé comme une arme terroriste. Dès lors, tous les coups avaient été utilisés pour réduire les rebelles, comme certains n'hésitaient plus à les appeler. Malgré la répression, allant en certains lieux jusqu'à l'enfermement en camps de rééducation ou à l'horreur des disparitions, rien n'avait ébranlé les millions d'acteurs que comptait alors la Ligue. Experts du monde digital, leurs hackers avaient aisément déjoué les attaques des institutions qui cherchaient à détruire leur réseau. Pas de contre-attaque, le mouvement se devait de rester pacifique.

La force du boycott était connue depuis longtemps : le

non agir supposait que tous soient d'accord, raison pour laquelle ce levier fantastique avait rarement fonctionné autrefois, et jamais à une telle échelle. Cette fois-ci, l'enjeu était tel que les jeunes s'étaient soudés et organisés sans problème. Après tout, il s'agissait de leur vie et ils n'avaient rien à perdre.

Parallèlement à l'usage de la force, on avait essayé sans plus de succès de les soudoyer, de les corrompre, de leur promettre monts et merveilles... Le chantage aussi, mais comment intimider ceux qui n'ont pas d'attache? comment poursuivre cette armée de fantômes éparpillée sur la planète entière? Seule une infime minorité avait succombé aux sirènes.

Le boycott envers une action d'un gouvernement, d'une entreprise ou d'une institution était tiré au sort par un algorithme qui puisait dans une longue liste élaborée à échelle mondiale, nationale ou régionale. Industriels et politiciens attendaient avec terreur les résultats, car du jour au lendemain un produit ou un service quelconque ne se vendait plus. L'opération durait tant que ceux qui avaient été visés ne changeaient pas le cours de leurs actions.

Les adultes réticents avaient été mis au pas assez vite : un aliment boycotté apparaissait-il sur une table? les jeunes n'y touchaient pas, un paysan s'obstinait à employer des pesticides? ils allaient faire un seat-in dans ses champs, une entreprise ou un service ne tenait pas compte des normes climatiques? ils refusaient de s'y embaucher. Innombrables exemples douloureux, candides, futiles, exagérés, cocasses, erronés parfois, mais toujours liés au grand projet de la Ligue. La ténacité des jeunes avait

fini par faire réfléchir et convaincre un public plus large dont les plus âgés n'étaient pas les moins enthousiastes. Ceux qui avaient connu des bribes de l'ancien monde et s'étaient perdus dans le nouveau arrivé trop vite, qui au crépuscule de leur vie se défaisaient des envies matérielles, ceux-là avaient été séduits par l'étincelle d'espoir lancée par leur descendance. Lug y avait adhéré dès le début.

Tout avait été bien plus complexe qu'une description en quelques lignes. Le système se défendait féroce­ment, il en allait de sa survie à lui aussi. Mais il est en physique un concept important : la masse critique. D'elle dépend une explosion nucléaire, un passage du courant, un basculement du plateau de la balance ou tout autre changement d'état. Chaque fois, l'infime suffit à faire la différence. Le corps social fonctionne pareillement : des idées circulent, s'agglutinent, s'agglomèrent, puis un beau jour elles atteignent un certain seuil et le monde bascule. Peut ainsi apparaître une nouvelle philosophie aussi bien qu'une nouvelle façon de manger ou de parler.

*La Grande Bascule* justement... Ainsi s'étaient inscrits dans l'Histoire les événements de 2024, ceux qui avaient permis d'atteindre cette fameuse masse critique. D'un coup, tous avaient eu la conviction qu'était enfin gagnée la bataille pour le climat et la biodiversité, plus poétiquement appelée par les jeunes *le réveil de la Pachamama*, la déesse Terre amérindienne sœur jumelle de la Gaïa des Grecs anciens. Elle aussi avait participé au mouvement en déclenchant des catastrophes de plus en plus fréquentes, une alliée fidèle contre laquelle le Leviathan était impuis­ sant. À partir de cette année-là, le monstre ne fit plus que

hoqueter et se mordre la queue.

Lug en avait payé le prix : au cours d'une manifestation agitée, il avait subi un sévère traumatisme crânien, non pas glorieusement sous les coups des matraques policières mais en s'affalant bêtement contre l'arête d'un trottoir. Depuis, sa mémoire était devenue très aléatoire, un handicap avec lequel il avait dû apprendre à vivre et que le temps avait adouci peu à peu.

La plage était déserte maintenant. La surfeuse attendrait-elle encore son compagnon ? Il s'envola en imagination vers Tronoen au plus haut de la colline, là où ses amis les vieux démons de pierre scrutaient l'horizon depuis les toits de la chapelle séculaire. Tronoen, *traoñ an anaon* la vallée des trépassés ou peut-être *traoñ an oen* la vallée des agneaux, un nom qui roule dans la bouche comme l'orage dans la tempête ou le *trueno* des Espagnols, qui résonne comme la peau du tambour sous les baguettes, un mot exotique aux oreilles des touristes, mystère des langues, mystère d'un lieu qui dégage une énergie vieille comme le monde, Tronoen la mystique, Tronoen la source.

De là, la pente s'écoulait vers la baie et sautait le cordon de dunes avant de se dissoudre dans l'océan. Les vieux démons englués dans le granit enviaient la plage étalée voluptueusement sous les caresses du vent, en attente d'être possédée par la marée, chaque jour, chaque nuit, là où la terre se mourait dans l'extase. Ils auraient aimé, eux aussi..., alors ils détournaient leur regard vers le sud et sa mosaïque colorée de champs de fleurs, ou suivaient les vols des premiers oiseaux migrants en avance sur le

printemps, avant de se laisser hypnotiser dès le crépuscule par le bref faisceau lumineux du veilleur des mers, le phare d'Eckmühl.

Le soleil se couchait en effet. Lug attendit la disparition complète du disque rougeoyant dans l'espérance du rayon vert, en vain, puis il gravit lentement la saignée empruntée par la fille. De l'autre côté de la dune courait une ligne automatique de transporteurs, une exception technologique autorisée par le conservatoire du littoral depuis qu'avaient été bannis parking et routes goudronnées des zones fragiles. Ces petites navettes électriques aux larges roues à basse pression changeaient d'itinéraire dès que le sol risquait d'être érodé, au grand plaisir des enfants qui jouaient à en deviner le tracé.

Arrivé à la chapelle, il s'assit près du calvaire dont le granit rongé de lichen abritait depuis des siècles une vierge couchée aux seins nus, une rareté interprétée par certains comme une résurgence de l'ancien culte à la déesse de l'amour. Quelques choucas attardés frôlèrent le vieil homme en allant dormir dans la tour, lui rappelant que lui aussi avait sommeil, et froid, et faim même s'il en croyait les gargouillis de son ventre. Ses paupières allaient se clore quand une lueur sautillant sur la route le tira de sa torpeur, son petit-fils n'avait pas oublié.

— Ewen...

— Holà Gran-pa, dit le jeune homme en descendant du véhicule, désolé pour ce retard, le boulot tu sais... Tu n'as pas eu froid au moins ?

Sans attendre la réponse, il embrassa le vieil homme et le pressa un instant contre lui, chaleur de l'accolade, chaleur de la rencontre. Ils ne s'attardèrent pas dans la nuit.

Ewen programma le retour, régla le chauffage et appuya sur le bouton de départ. Un sourire affleura sur ses lèvres dès le premier ronflement de son grand-père assis à son côté, vaincu en moins de trois minutes par le léger sifflement de la turbine à hydrogène. Il regarda affectueusement la tête penchée et la longue barbe blanche de l'ancêtre, aux membres aussi frêles que les branches du châtaignier millénaire de Pont-l'Abbé. Que les racines d'un arbre ou d'un homme plongent dans des époques différentes de la sienne le fascinait, lui qui n'avait pas même souvenir de la Grande Bascule puisqu'il était né précisément cette année-là.

Intimidé dans son enfance par le vieil homme taciturne, il s'était naturellement tourné vers l'exubérance maternelle de sa grand-mère sud-américaine, jusqu'à la disparition de celle-ci par un magnifique soir d'été. Flamboyante jusqu'au bout, la grand-mère. Il l'avait pleurée longtemps, tandis que son grand-père en plein désarroi s'accrochait à lui, et seulement à lui, inconscients tous les deux de ce lien qui les dépassait.

— Bientôt douze ans qu'elle est partie, murmura-t-il, et toi Gran-pa, tu te cramponnes à la vie comme une bernique ou bien c'est elle qui te retient? Que vais-je faire lorsque ce sera ton tour?

Puis plus fort,

— Gran-pa, réveille-toi, on arrive!

Lug se redressa,

— Laisse-moi seulement ranger, dans mon maigre bagage, d'un ruisseau la chanson, d'un enfant le visage...

Ta grand-mère aurait pu dire ça avant de partir, dit-il d'un air satisfait.

— Oh ! tu m'as entendu ?

— Hein ? non, j'ai dû rêver d'elle.

Bien qu'accoutumé aux écarts incongrus de son grand-père, Ewen s'en étonnait à chaque fois. Soit on les prenait comme de simples divagations, soit on en creusait le sens pour en extraire les pépites. Que cachai-ent donc les recoins de sa mémoire abîmée ?

— Mm, tu es resté trop longtemps sur la plage, ton cerveau a pris froid ! mais c'est joli ce que tu as dit. Bon, te voilà chez toi, veux-tu que je t'aide ?

— Surtout pas ! je suis grand maintenant.

Une blague usée devenue rituel de leur connivence.

— Tchao donc !

— Tchao et merci !

Lug vivait seul depuis le décès de sa femme. D'une indépendance frisant l'obsession, il avait vu son père mourir avant l'heure dans un hospice, et savait l'immense chance de sa propre autonomie. Autrefois les vieux étaient encombrants, ils coûtaient de l'argent à l'État et aux familles, les héritages partaient en fumée pour les maintenir dans les maisons de retraite – dénomination pudique des mouiroirs qu'elles étaient en réalité –, leurs enfants se déchiraient. Aujourd'hui les gens n'étaient ni mieux ni pire, mais un autre regard avait permis de réhabiliter un rôle social qu'on avait cessé de voir. Redevenus preuves vivantes du cycle de la vie, les anciens en renforçaient le sens de continuité, longue chaîne où chaque maillon a

son importance.

Après avoir avalé un reste de soupe épaisse, il se dirigea d'un pas fatigué vers sa chambre. Les lampes qui s'allumaient sur son passage et s'éteignaient ensuite lui donnaient toujours l'impression d'être accompagné par un farfadet bienveillant, le même, pensa-t-il, qui devait remplir sa boîte de caramels, une petite douceur qu'il s'octroyait avant de se coucher. Il se déshabilla et se glissa nu sous la couette en murmurant un vague *bonsoir ma douce*, déjà emporté par la marée des rêves.

## Les silences de Lug

Pour les avoir tous pratiqués, Lug connaissait bien le monde des silences, silence apaisant de la méditation, silence dense et joyeux entre les yeux des amants, silence insaisissable et mystérieux des cathédrales – qu’elles soient naturelles ou construite par les humains –, silence angoissant précurseur de l’éclipse ou du tremblement de terre, tant d’autres encore... mais celui qui s’imposait maintenant, celui-là, il ne l’aimait pas. Un vide, un abîme sans dimensions, sans repères, sans lumière. Il frissonna sous sa couette légère. Était-ce cela la mort ? une question légitime après tout quand on a cent ans. Il avait ressenti parfois le silence du manque lorsqu’il pensait à son épouse, mais cette énormité poisseuse allait bien au-delà. Un trou noir, un vrai.

Il se leva couvert de sueur malgré la fraîcheur de la nuit, prit une douche rapide et se prépara un café, mieux valait attendre l’aube que retomber dans ce gouffre,

— Crise d’angoisse ou haleine de la faucheuse ? demanda-t-il à l’un de ses chats venu se frotter contre sa jambe, dois-je m’attendre à la recevoir bientôt ? Ma foi, elle n’est pas très futée si elle ignore que je suis prêt depuis long-

temps. N'empêche, j'ai eu la trouille !

Les nuages s'ourlaient à peine de rose quand Ewen poussa la porte,

— Gran-pa, qu'est-ce que tu fais dans ton hamac avec ton chat ? tu ne t'es pas couché ? tu te sens mal ? pourquoi tu ne m'as pas appelé ? ton phone est déchargé ? tu n'as pas froid ?

Lug sourit devant tant de sollicitude, mais son petit-fils paraissait réellement inquiet, aurait-il eu le même rêve ? Au lieu de répondre à ce flot de questions, il changea de sujet,

— Si tu as une minute, je voudrais te montrer quelque chose.

— Une minute, oui, je suis venu t'emprunter ton crochet pour la pêche à pied, c'est grande marée et je voulais te rapporter quelques ormeaux avant d'aller au chantier.

— Je me suis levé de très bonne heure, et en fouillant dans un tiroir je suis tombé sur un carnet dont je n'avais plus souvenir. Le voici, là sur la table ronde, un jour il sera à toi quand je ne serai plus là.

Ewen y jeta un coup d'œil distrait et scruta attentivement son grand-père,

— Pourquoi tu me dis ça maintenant ? tu penses à quoi ?

— À rien, je viens seulement de retrouver ce vieux Molskine et j'ai su de suite qu'il était pour toi, c'est tout. Allez, je te sens impatient d'aller aux ormeaux, et n'oublie pas, je te tirerai les oreilles si tu reviens bredouille !

Ewen oublia le carnet noir et éclata de rire,

— Ça c'était bon dans ta jeunesse, aujourd'hui tu risques la taule..., et sache que je n'hésiterais pas une seconde à

te dénoncer, vieux sadique !

— Dehors chenapan !

Ce bref et délicieux échange complice entre les deux hommes chassa définitivement l'humeur morose de Lug. Il accompagna avec tendresse la silhouette de son petit-fils se diriger vers le port.



## Les Étocs

Ewen avait décidé d'aller aux Étocs, à cette heure il y arriverait aisément avant que la marée ne soit au plus bas. Il examina soigneusement son embarcation avant de la pousser dans l'eau du port au bas de la cale. Effilé comme une dent de narval, assez léger pour être porté sans peine sur l'épaule, ce kayak qu'il avait construit selon la pure tradition inuite était sa fierté. Seule entorse pour s'adapter à l'environnement bigouden : une enveloppe en tissu traité au graphène afin de résister au granit dont les gros cristaux déchirent coudes et genoux des imprudents.

Sensualité inconsciente du geste, il tambourina du bout des doigts sur la peau tendue qui vibra d'un ton grave, caressa de sa paume chaque nervure de frêne pour en éprouver la souplesse, puis, satisfait, il se faufila dans l'étroite hiloire, borda la jupe, vérifia une dernière fois si tout était en place et se propulsa d'un coup au milieu du port, sous l'œil admiratif des promeneurs matinaux en haut du quai. Tête droite, bras rigides, tronc balancé rythmiquement, le rameur ne leur prêta aucune attention, tout entier qu'il était à ne plus faire qu'un avec son kayak.

L'élégant esquif blanc se détachait sur l'eau sombre et semblait glisser sans effort sous l'impulsion des pagaies qui s'agitaient comme des ailes de libellule au ralenti. La passe franchie, il changea la cadence pour mieux affronter la vague toujours sournoise en ces lieux parsemés d'écueils mangeurs de vies, s'écarta des balises du chenal d'entrée et visa entre le phare d'Eckmühl et l'île de Nonna. À cette heure il devait encore pouvoir se frayer un chemin sur le haut-fond qui les unissait.

Pagayer en kayak de mer est une sensation rare, non pas étrange mais précieuse. Difficile de ne pas se sentir intégré aux éléments quand le rameur à fleur d'eau rase les rochers, là où aucun autre esquif ne pourrait se risquer. Par temps calme, la clarté de l'eau donne l'impression de survoler les cimes d'une forêt d'algues aux longues chevelures gourmandes de soleil. Quand la houle est présente, le kayakiste expérimenté prend plaisir à surfer sur ses pentes ou se mesurer aux brisants, quitte à goûter l'eau froide. *Kayaker*, disent ses adeptes, c'est faire corps avec la nature. Ewen était de ceux-là.

Après avoir slalomé entre les hauts-fonds de Nonna et de nouveau en eaux libres, il accéléra sans se soucier des nombreuses corolles de laminaires et de haricots de mer qui lui caressaient littéralement les jambes dans un chuintement mou. Cap sur les Étocs, énormes dents dressées comme les tours d'une forteresse sur l'horizon, entre lesquelles il espérait bien apercevoir ses amis les phoques gris.

Lorsqu'il arriva, il se perdit par pur plaisir dans le dédale des blocs encore plus imposants que d'habitude avec un tel coefficient de marée. Sous leurs têtes chauves et

blanches de guano, ces géants ruisselaient d'algues, et quelques phoques prenaient déjà leur premier bain de soleil matinal. Il fit un détour pour ne pas les déranger, accosta un épais lit brun de laminaires, hissa son kayak à l'abri et l'amarra pour ne pas risquer les railleries de ses amis si une lame emportait son frêle esquif.

Son esprit se concentra alors sur les ormeaux qu'il n'eut aucune peine à débusquer sous les roches qui n'apparaissaient qu'aux fortes marées. Il en choisit une douzaine parmi les plus beaux et remit en place chaque caillou retourné comme on lui avait enseigné à l'école, la vie de beaucoup d'êtres minuscules en dépendait.

— Voilà qui a été vite expédié, dit-il à un phoque dont seule la tête de clown dépassait de l'eau, Gran-pa sera content.

Il s'assit et s'essaya à contempler le paysage comme le faisait de plus en plus souvent son grand-père. *Mais je ne sais pas comment faire*, se dit-il, *que peut-il bien ressentir en restant immobile ?* L'expérience fut de courte durée, l'attention déviée par un vol de fous de Bassan en chasse, trop beau pour être ignoré.

Après avoir fourré le sac de coquillages sous le filet derrière l'hiloire, il se remit à l'eau et fila vers l'ouest avec une envie soudaine de goûter à la houle venant directement de l'océan. Dès qu'il passa le dernier rocher, il comprit pourquoi les Étocs étaient véritablement la pointe acérée du continent qui fouaillait les entrailles de la mer. Devant lui s'étalait l'infinie plaine liquide jusqu'aux Amériques.

Il réprima son angoisse de terrien et avança dans la grosse houle bleu sombre des grands fonds, sans trop s'éloigner de la présence faussement rassurante des dents chauves,

seul élément fixe où accrocher le regard. Erreur fatale. Une vague un peu plus puissante déferla et l'engloutit. Sous le choc, il fut projeté hors du kayak qui valsa dans les airs avant de disparaître dans l'écume. Ne pas paniquer. Respirer. S'éloigner des écueils... Il avisa un goulet par où l'eau s'engouffrait violemment. Avec un peu de chance le courant le conduirait à l'abri de l'autre côté sans lui fracasser les os. Nager, plonger à chaque nouvelle déferlante pour ne pas être balayé comme un fétu, nager encore... Il arriva épuisé devant le goulet et se laissa porter. Air, eau, écume, granit proche de son visage, une éternité pour lui, quelques secondes en réalité de bouillonnements, de désorientation, puis plus rien que le calme de l'onde, l'appel rauque d'un goéland. Sa main se referma sur une poignée d'algues. Gagné !

Ewen prit son temps pour se hisser au sec, concentré et lent dans ses gestes comme il l'était souvent lorsque l'action à faire était importante. Assis au soleil, il se dénuda et examina la situation : combinaison déchirée, quelques contusions et éraflures, un peu de sang... il s'en tirait à bon compte. Maintenant retrouver le kayak.

Il l'aperçut bientôt, coincé entre deux cailloux recouverts de guano, et le sortit avec difficulté, la toile à peu près intacte et quelques nervures brisées. L'esquif avait dû voler hors de portée du ressac avant de s'affaler dans la fiente glissante, sa légèreté l'avait sauvé du terrible broyeur, mais aucune trace de la pagaie ni du filet d'ormeaux. *L'ancien sera déçu*, songea-t-il à cette découverte.

Sur la jetée tortueuse de Saint Pierre, un pêcheur à la ligne s'étonna au passage d'un gars visiblement exténué, ramant avec ses mains dans un kayak fripé à la pointe

gauchie,

— Ben mon gars, on dirait que les sirènes ont pas voulu de toi!

— Mmouais, c'est ça, grommela Ewen.

Lug farfouilla dans le placard de la cuisine,

— Ah la voilà! Ton histoire vaut bien un coup de whisky breton, j'en suis tout retourné. Tu aurais pu y rester, mais voyons le bon côté : vous êtes sains et saufs.

Ewen crut que l'ancien déraillait,

— Vous? mais j'étais seul...

— Et les ormeaux alors? ils ne l'ont pas échappé belle eux aussi?

Son rire détendit l'atmosphère. Au cours du récit de l'aventure, tous les deux avaient perçu l'odeur soufrée de *l'Ankou* et sa massue de l'oubli.

Ewen posa son verre sur le guéridon où se trouvait le carnet noir. Curieux, il l'entrebâilla discrètement. Des paragraphes à l'écriture serrée, des dates, des lieux... et soudain cette petite phrase esseulée : *Treffagat, 19 janvier 2016. Ma vie? le bref éclat d'une luciole dans la nuit.*



## Ewen et Bess

À vingt-quatre ans, Ewen venait de terminer ses études de charpentier et cherchait encore sa voie sans s'inquiéter outre mesure. En contraste pittoresque avec son grand-père, il était râblé, le cheveu brun et le teint mat, et passait facilement pour un étranger, une remarque qui avait le don d'énerver ce Breton né à Quimper. Entêté aussi. Ses parents et le reste de la famille partis vivre sur un autre continent, il avait décidé de rester sous prétexte de prendre soin de l'aïeul. Une demi-vérité car il ne se voyait pas vivre ailleurs que dans son cher pays bigouden.

L'adoption d'un revenu universel de base, faible mais allié à la gratuité des communs – transport, santé, éducation, culture – avait entièrement bouleversé la notion de marché du travail, devenue obsolète. Soudainement plus de chômeurs, plus de misère matérielle, plus d'emprise sur le travailleur devenu libre d'œuvrer où et avec qui il voulait. Les grandes entreprises et leurs actionnaires qui existaient encore avaient dû passer du bâton à la carotte, et l'affirmation par ses détracteurs que l'Europe allait être

peuplée de légions de fainéants s'était révélée complètement fausse. Ces gens-là avaient oublié la nature profonde des humains, animaux sociaux pour qui se sentir utile aux autres est vital. Dans ce nouveau contexte, ou paradigme comme disent certains qui philosophent en employant des mots compliqués, la pauvreté n'avait pas disparu mais s'était souvent transformée en une frugalité acceptée, et l'on choisissait son activité selon sa passion ou son envie.

Libre donc et enclin aux travaux manuels, Ewen s'était lancé avec enthousiasme dans le travail du bois : le grain lisse ou granuleux, les odeurs fortes ou délicates, les veinures fines, irrégulières ou contrastées, les nuances des teintes, les nœuds, l'élasticité, la dureté, la résistance, la légèreté, autant d'ingrédients qu'il aimait doser pour fabriquer maisons, charpentes, meubles, sculptures, jouets ou bateaux. Il comparait cette approche personnelle à l'art des épices en cuisine, autre activité qu'il adorait. Très concentré lorsqu'il s'y plongeait, il en oubliait parfois d'emmener son grand-père sur la plage ou de le récupérer. Comme aujourd'hui...

Il se redressa brutalement et se cogna le crâne sur la poutre au-dessus de lui,

— Ma Doue ! Gran-pa a fini sa sieste depuis une bonne demi-heure !

Il s'extirpa de sa salopette, fila vers le parking voisin où par chance plusieurs véhicules étaient libres, et présenta sa carte universelle devant l'écran de démarrage. *Europe-France-Bretagne / Ewen Kefeleg / F29812476000674B+*, lisait-on dessus. Identité, permis divers, données bancaires, santé, localisation et autres informations person-

nelles, tout était inclus dans ce petit rectangle activé par empreinte digitale et remplaçant des montagnes de dossiers administratifs.

L'ancien connaissait la notion du temps très élastique de son petit-fils, *héritée de ta grand-mère*, le moquait-il parfois, et attendait patiemment.

Depuis quelques jours Lug, qui d'habitude prenait seul la petite navette de Tronoen vers la plage, demandait à son petit-fils de l'accompagner jusqu'au pied de la dune. Ewen avait attribué au grand âge cette nouvelle requête sans se poser d'autres questions.

Elle était là en train de préparer sa planche.

— Le pavot cornu a fleuri, dit Lug tranquillement dans son dos.

La fille se retourna,

— Ah c'est toi! Tu avais raison, il en faut du courage pour fleurir ici. Au fait, je ne sais toujours pas ton nom. Moi c'est Bess.

— Un prénom peu commun par ici.

— En fait un raccourci d'Élizabeth, mes parents sont Gallois.

— Ah! des cousins donc..., moi c'est Lug, Lug l'ancien.

— Et moi Ewen, s'empressa le jeune homme, déjà subjugué par cette autre fleur devant lui.

Elle le jaugea d'un regard bref,

— Tu surfes?

— Euh, non... enfin un peu quand j'étais gosse. Aujourd'hui j'accompagne mon grand-père.

— Allez déshabille-toi, tu vas essayer ma planche, l'eau n'est pas froide.

*Merde, se dit-il en trotinant derrière elle en caleçon, j'aurais accepté de plonger dans l'eau glacée si elle me l'avait demandé, c'est qui cette fille ?*

Lug les suivit du regard et sourit. Bientôt trois mois qu'il observait la belette. Toujours aussi naturelle, la fille n'oubliait jamais de le saluer et d'échanger une phrase ou deux lorsqu'ils se croisaient. Une simplicité menant à un début de complicité, mais l'animal était vif et furtif, pas question de l'apprivoiser. Il s'était vite convaincu qu'Ewen aimerait la connaître, et aujourd'hui la chance avait été de son côté en favorisant enfin cette rencontre.

Accordeur, relieur de cœurs..., une profession perdue depuis belle lurette, symbolisée par le *bazh valan*, un bâton de genêt que la marieuse ou le marieur tenait à la main en entrant dans les chaumières. L'idée l'ayant mis de bonne humeur, il se déchaussa pour mieux sentir le sable humide et contempla longuement ses pieds. *Avez-vous assez marché le monde, mes jambes, pendant ce siècle passé à me soutenir ? Courir à m'en rompre le cœur, traverser de fantastiques paysages, fuir aussi, parfois l'horreur parfois le médiocre, ou s'entre-lacer avec celles de ma compagne... quel parcours, que d'expériences même si beaucoup ont déserté ma mémoire. Étrange cette sensation de ne plus les connaître tout en ressentant leurs empreintes.*

Bleu de froid mais les yeux pétillants, Ewen rejoignit en courant l'ancêtre qui marchait toujours à petits pas entre les flaques, pantalon et longs cheveux flottant au vent telle l'oriflamme d'un vieux pirate perdu sur une mer de

sable.

— Gran-pa, faut qu'on y aille !

Luc se retourna et leva le doigt,

— La boue gicle entre mes orteils, pieds nus je jouis de son massage, sensations oubliées des sages que ces choses simples et leurs merveilles.

Mais Ewen avait d'autres chats à fouetter que déchiffrer des vers. Par timidité peut-être, ce n'est qu'à mi-chemin du retour qu'il se tourna vers Lug qui, ô miracle, ne s'était pas assoupi sur son siège.

— Elle a un copain...

— Ah !

— Mais pour le surf, elle veut bien me dégrossir comme elle dit.

— Ah bon ?

Pas bavard l'ancien, alors que lui sentait monter soudainement un flot de paroles dans sa gorge. Rien à faire, cette fille l'avait ébloui. Pourquoi donc avait-elle un copain ? La revoir, peu importait le reste.



## La modernité

Lug avait l'avantage de la distance, un siècle de vie, un marathon qui lui avait permis de parcourir de multiples paysages.

Enfant au pays de la débrouille et du recyclage, du bain du samedi dans la lessiveuse, de la couverture en guise de chauffage et du tic-tac rassurant de l'horloge de la grand-mère, de l'école fleurant bon l'encre violette, des plumes d'acier crissant sous l'œil sévère du maître en train d'expliquer les colonies, des veillées d'hiver et du sapin de Noël aux cadeaux fabriqués par les parents, des tritons pêchés dans la mare, du Carambar poisseux acheté avec la monnaie volée à sa mère, du Kodak 6x9 et de la Simca 8 à carrosserie en bois fiertés de son père, de la T.S.F. et des vinyles sur l'électrophone, de la trace dans le ciel du premier avion à réaction et du Spoutnik filant entre les étoiles, du *allô, je voudrais le 13 à Quimper pour le 27 à Saint Guénolé*, pays sortant de la guerre, soucieux de paix et de stabilité, mesquin parfois, où il s'était épanoui parfaitement à l'aise et heureux comme tous les enfants du monde quand l'amour les entoure. En somme une continuation parfaite du temps des grands-parents.

Puis vint la modernité, ce mot bizarre et impatient qui voudrait que les temps changent du jour au lendemain, toujours porteur de nouveauté mais pour qui? Les découvertes de la Renaissance n'avaient guère affecté la vie du menu peuple, l'industrialisation du XIXe siècle avait touché les villes mais peu les campagnes. Cette fois-ci arrivait l'ère de la consommation, un mot très laid proche de *consumation*, que l'Académie définit comme *la destruction progressive par altération ou anéantissement*.

Pendant que Lug subissait une longue saison d'enfermement dans un collège, on abattait les haies du bocage, la télévision prenait de plus en plus de place, les Beatles écorchaient les oreilles des aînés encore attachés à Tino Rossi ou Édith Piaf, la décolonisation continuait dans la douleur de la naissance des nations et des noms fraîchement gravés sur le monument aux morts.

Le doigt déjà dans l'engrenage, les jeunes s'émancipaient de la religion et osaient un métier différent loin du giron familial. *Un monde nouveau !* réclamaient les étudiants de mai 68 à leurs aînés pantois, et pourtant il ne s'agissait que d'une exacerbation de la notion de prospérité qui régnait alors, une fausse révolution pour aller plus vite dans ce qui se dessinait déjà: la sacro-sainte consommation. L'enthousiasme révolutionnaire dissipé, les hippies et les autres étaient vite rentrés dans le rang. *Les obligations*, s'excusaient-ils, *mon couple, mes enfants, mon salaire*, salaire qui intéressait davantage que le métier, une nouveauté. *Plus le coussin est mou, plus il est difficile de se lever*, avait remarqué un humoriste face à cette adhésion sans concession au confort. Produire plus, travailler plus, consommer

plus, personnes ou objets métamorphosés en chose marchande. On évaluait de la même manière le prix d'un melon, d'un enfant ou d'un écosystème : à travers le filtre de l'argent.

Sollicités par une accélération sans fin, le désir de posséder s'émoussait, la richesse se concentrait, les humains étouffaient, la planète souffrait. S'était alors popularisé le mot écologie forgé un siècle plus tôt, car produire et consommer détruit, tue, pollue, souille de déchets, mais aussi interpelle, polarise, provoque. Interpénétration du bon et du mauvais, *l'un ne peut exister sans l'autre*, disaient déjà les Chinois 2000 ans auparavant.

Chahuté par ce tumulte, Lug l'adolescent, qui avait cru prendre des décisions très personnelles face à la religion, n'avait fait que suivre le troupeau. Lug l'adulte, qui s'en était écarté par hasard en partant au loin, avait mis des années à réaliser combien ce chamboulement du quotidien était pervers, sadique même, car le plaisir de quelques-uns suscitait la souffrance de beaucoup d'autres, il vivait entre ceux-là et le constatait tous les jours. Son éloignement salutaire lui avait permis de comprendre plus clairement que cette modernité-là ne pouvait continuer, la part du bien en elle ne faisait plus le poids. Point de morale ici mais une question d'échelle. D'une volonté de mieux, on était tombé dans le trop.

Revenu au pays, il s'était heurté à un étonnant vocabulaire : filières du bois, de la viande ou du lait, exploitant agricole, inquiétude des marchés, cellule psychologique, pronostic vital engagé, épisode neigeux, vigilance orange ou alerte rouge, terroriste, migrant, casseur... mots employés dans un sens nouveau qui reflétaient bien la pen-

sée en vigueur. La planète était devenue objet, l'homme avait peur de l'homme.

Avec tristesse, il avait constaté les rues désertes des villages, la rareté des oiseaux et des insectes qu'il aimait observer dans son enfance, le bocage remplacé par des champs sans horizon, ponctués de gros scarabées pulvérisant leurs liquides nauséabonds. Il avait vu les nœuds des autoroutes gorgés de véhicules, le ciel balafgré des coups de rasoir des avions, les centres commerciaux devenus temples des nouveaux dieux – les autres n'étant plus visités que par les touristes – et les tentacules de l'omniprésente publicité. Sous les traits tirés des gens pressés, il avait senti le désespoir et le mal-être général de ceux qui errent sans but. Parmi eux, les futurs ferments des changements à venir.

Une petite décennie plus tard apparaissait la gamine de seize ans et son appel opportun : le fruit était mûr, pourri même par le virus du profit auquel la Pachamama fatiguée en avait ajouté un autre tout aussi mortifère. Une lame de fond qui avait submergé cette prétendue modernité devenue obsolète, terrassé ses édifices malades, laminé un succès économique qui n'avait pas su résoudre les problèmes écologiques et sociaux, menaçant ainsi la planète entière. Une fausse route plutôt qu'une mauvaise intention mais qui avait failli coûter cher à l'humanité.

Depuis la Grande Bascule, les humains avaient délibérément tourné leurs regards vers de nouveaux paysages mentaux. Tous ne coïncidaient pas, provoquant débats et remous, signes de la vitalité et de l'ingéniosité humaine, mais entre ce foisonnement d'idées, le peut-être avait cédé la place au comment, le navire filait maintenant en

mer libre.

Que savaient de ces turbulences les jeunes de la nouvelle ère? Transmettre, passer... finalité d'une longue vie? Lug aimait y croire en regardant Ewen et Bess surfer au loin sous le soleil.



## Le surf

Un équilibre est un entre-deux. Pour Ewen, il s'agissait de rester debout sur sa planche de surf ou d'aller au bouillon, le vrai, celui de la déferlante qui vous triture, vous fait perdre la notion du haut et du bas, vous fracasse les oreilles de son tambour. *Tu n'es rien*, rugit-elle avant de se retirer et de vous abandonner, naufragé de sa rage. Bess lui avait montré comment se détendre et ne pas céder à la panique. *Ne lutte pas, relâche-toi*, lui avait-elle rabâché. Facile pour elle qui semblait aussi à l'aise dans l'eau que dans la vie..., lui n'aimait pas perdre le contrôle, encore moins se sentir comme un paquet de linge sale dans une machine à laver.

Puis un jour, pendant que son corps tournoyait dans l'écume, le temps le projeta dans un ralenti étrange. Il parcourut à loisir sa pensée dilatée, mesura sa fragilité face à la puissance des éléments, prit conscience des liens qui l'unissaient à ce chaos où rien n'était écrit, où tout était possible, demeure de l'aléatoire et de l'inattendu générateurs de liberté. Pas des liens-entraves mais des chemins, des ouvertures. La limite entre l'océan liquide et l'océan gazeux se dissipa, l'aspirant vers d'autres tour-

billons, ceux des masses d'air, des orages et du vent, tout aussi imprévisibles, tout aussi puissants. Il comprit que les frontières n'étaient qu'une invention des humains.

Une grande goulée d'air, Bess sur sa planche nageant vers lui. L'esprit encore étourdi par ses visions, il décela cependant de l'inquiétude dans la voix de son coach.

— Ça va ? Tu es resté longtemps sous l'eau !

Au lieu de répondre, il prit entre ses mains le visage penché sur lui et écrasa d'un baiser les lèvres salées de la jeune fille.

— Tu vois, les frontières ça n'existe pas, chuchota-t-il à son oreille.

Surprise, elle ne s'était pas défendue, mais cette phrase bizarre lui fit craindre un manque d'oxygène.

— Accroche-toi, on retourne sur la plage.

Assis face à face sur le sable tiède, ils reprirent leur respiration et restèrent un moment silencieux.

— Tu as parlé comme ton grand-père tout à l'heure, lança-t-elle soudain, tu es sûr que tu vas bien ?

— Ta remarque m'honore !

Il lui raconta son expérience.

— Waouh, une distorsion du temps ! T'es chanceux toi, ou alors ton philosophe d'ancêtre t'as refile les bons gènes. Je pense que tu as compris la phase sous-marine du surf, maintenant il te faut juste rester un peu plus longtemps sur ta planche, c'est ça l'idée hein ? Ah ! et pour le bouche-à-bouche, n'oublie pas que j'étais en opération de sauvetage.

Elle éclata d'un beau rire franc qui la rendit plus désirable encore. Ce baiser spontané, Ewen y avait crû.



## Le couscous

Les canicules estivales chassaient les vacanciers vers la fraîcheur relative de l'océan, et dans le marché bondé Ewen se faufila comme il pouvait avec un sac de légumes entre les bras. Bien que les villes eussent beaucoup évolué, il avait toujours considéré le milieu urbain comme toxique – comment pouvait-on vivre en apnée pendant onze mois? – et portait un regard indulgent envers les touristes envahisseurs, *au cours de leur transhumance annuelle due à l'appel de la nature* comme disait Lug. Il voulait bien croire son grand-père, lui qui ne pouvait concevoir la vie sans les étoiles, le vent et les goélands.

Bess, elle, avait étudié à Paris. Dans cette grande marée permanente qui l'étouffait, elle en avait conclu que les humains sont des êtres sociaux-oui-mais-pas-trop, paradoxe du contact permanent qui engendre la solitude. La flambante archéologue, rentrée au pays sitôt son diplôme obtenu, supportait difficilement que la pollution urbaine s'invite chez elle une fois par an. *Comme quoi, on peut être d'accord et en tirer des conclusions inverses*, songea le jeune homme en louvoyant entre les cannes et les cabas, les poussettes et les fauteuils électriques, les laisses des chiens et les courses d'enfants. Une clameur devant, un

espace qui se libère, des passants qui s'essuient en maugréant. *Hé hé! les goélands ont l'air d'être du côté de Bess. Bon, j'ai ma dose de bain de foule aujourd'hui.* Il s'engouffra dans une ruelle et accéléra le pas, soulagé de s'éloigner du brouhaha, l'esprit déjà tourné vers le couscous qu'il allait concocter pour sa coach de surf, pas question de rater cette première invitation. *Et les épices? elle les aime autant que moi ou pas? Quel con, je lui ai jamais demandé!*

— Ah la vache! passe-moi la carafe d'eau, vite!

— Non, pas d'eau, c'est pire! rétorqua Ewen à son amie, tiens, mange du pain. Pourtant je n'ai pas mis beaucoup de harissa, ...et je l'ai faite moi-même, s'enfonça-t-il fièrement, avec du piment, de l'ail, de la coriandre, de la menthe et du cumin, rien que du jardin.

— Tu te fous de moi?

— Non, non, euh...

Il voulut se racheter tandis que Bess se goinfrait de mie de pain,

— Et tes joues rouges, c'est joli...

— Tu en rajoutes toujours une couche comme ça?

Elle prit un air courroucé pendant quelques secondes, puis éclata de rire devant l'air déconfit du cuisinier,

— À ton tour de reprendre de la harissa, toi t'es tout pâle! Hi hi! avoue que je t'ai bien eu! À Paris je mangeais souvent dans les petits restos arabes, elle est parfaite ta sauce! Allez, ne boude pas et sers-moi un peu plus de semoule mar plij.

Désorienté, Il se leva pour aller racler le fond de la casserole dans la cuisine. *Ouf, j'ai eu peur d'avoir fait une connerie,*

*mais si elle blague, ça veut dire qu'elle s'intéresse à moi? L'humour est une fleur de l'intelligence m'a dit Lug un jour. Tiens, en parlant du loup...*

Lug traversait le jardinet en mâchouillant un bouton de souci cueilli au passage.

Lorsqu'il entra et vit le couple, ses yeux se plissèrent, espiègles,

— E liorz ma dous, ouzpenn bokidi a bleuñv, ha me al labous...

— Tu nous fais quoi là, Gran-pa?

Bess sourit et traduisit,

— « Au jardin de ma douce, il n'y a pas que des fleurs qui s'épanouissent, et moi (je fais) l'oiseau ». Lug est tombé dans la poésie ce matin...

L'ancêtre ôta un pétale orange vif de sa barbe,

— Ma foi, ce souci ou solsie, *celle qui suit le soleil*, en est peut-être la cause? couleur joyeuse par excellence, la couleur de notre pays bigouden... Je suis content de vous voir tous les deux partager ce, ce...

— Couscous, dit Ewen, désolé il n'y a plus de semoule, mais voici un bol de légumes et de pois chiches.

— Hmm, parfum délicieux et exotique qui me renvoie à mes années sud-américaines. Les épices donnent vie à un plat, mettez-vous du piment dans la vôtre?

Ewen sentit Bess se rétracter comme un bernard-l'ermite effarouché.

— Les nôtres, Lug, souligna-t-elle regard en biais, les nôtres.

— Oui, oui...

Devant la maladresse de Lug, le jeune homme chercha à faire diversion,

— Mes plantes adorent les visites, ça vous tente ?

Il aimait qu'on vienne admirer son jardin, sans se douter que la luxuriance qui y régnait reflétait son monde intérieur : un lieu où tous ont leur place même s'il y a quelques privilégiés.

— Je les regarde pousser, disait-il à ceux qui lui reprochaient les soi-disant mauvaises herbes, le fouillis des taillis non taillés, ou les parterres aux limites invisibles.

Ce monde ne se battait pas, fleurs et légumes s'accommodaient joyeusement entre eux, quitte à donner moins de fruits. Dans le jardin d'Ewen, on se sentait bien.

Bess et Lug le suivaient docilement en écoutant ses commentaires, dirigés à vrai dire davantage à ses plantes qu'il touchait, reniflait et cajolait à chaque pas, oublieux de ses hôtes.

— Sa grand-mère a un peu déteint sur lui, glissa Lug discrètement à l'oreille de Bess, et j'en suis très heureux.

Alerté par le chuchotement, Ewen se ravisa un instant,

— Attention Bess où tu poses les pieds, n'écrase rien... Tiens, regarde la rosée sur la toile d'araignée, y'a pas plus belles perles, tu ne trouves pas ? Ah, les haricots grimpent au maïs, allez mes cocos, montez sinon les courges vont vous étouffer !

Quelques pas plus loin, il s'agenouilla devant une pivoine qui s'ouvrait paresseusement,

— Oooh, enfin te voici toi ! voilà longtemps que je t'attendais, tu en as mis du temps ! Grand-pa, plonge ton nez dans la corolle de cette merveille, son parfum est sublime.

Lug s'exécuta et enfouit entre les pétales son appendice nasal digne d'un butineur, au point que dans son enfance, époque à laquelle on étudiait encore les classiques, ses camarades l'avaient surnommé Cyrano. Il huma profondément la fleur qui s'offrait à lui.

— Fragile élégance prise en flagrant délit de fragrance, dit-il d'un air faussement savant et sourire en coin. Ma mémoire olfactive n'a pas souffert et me ramène loin en arrière, dans un jardin semblable, celui de ta grand-mère, t'en souviens-tu toi aussi?

— Bien sûr! j'adorais l'y accompagner et je crois qu'elle m'a transmis quelques-uns de ses gènes jardiniers.

— À voir la santé insolente des plantes qui nous entourent, je le crois aussi. Bref, c'était dans les années avant la Grande Bascule, elle respirait une rose et s'était tournée vers moi, sourire lumineux aux lèvres. Ah son sourire! mais je m'égare... *J'adore sa fragrance*, avait-elle murmuré. *Fragrance*, avais-je corrigé, *mais ton lapsus est plus joli que l'original, et elle te suggère quoi cette... fragrance?* lui avais-je demandé. Elle avait hésité un instant, puis sérieuse : *rose des vents, vents qui tournent, cette fleur a un parfum de changement*. Elle avait parfois des inspirations subites, comme si se manifestaient en elle des effluves de sa lointaine Amazonie. Je l'aimais pour cela.

Fascinée par ce dialogue, Bess observait les deux hommes, *aussi étranges l'un que l'autre*, pensa-t-elle, *quelle drôle de famille!* Elle intervint,

— Dîtes donc, vous deux, ne seriez-vous pas tombés un jour dans un chaudron de potion chamanique?

— Pas si faux, rit Ewen, tu le saurais si tu avais connu ma grand-mère.

— Paix à son âme, renchérit Lug, elle nous a apporté beaucoup et ne l'a jamais su.

En guise de dessert, ils s'en furent contempler la mer, qui les accueillit parée de sa robe turquoise des beaux jours. La criste marine embaumait les rochers de Krugen et le lichen doré invitait à s'y asseoir.

Ils conversèrent jusqu'à la plongée du soleil dans la houle lointaine.

## Le phare

Lentement, méthodiquement, Lug comptait les marches. Combien de fois n'avait-il pas gravi l'escalier en colimaçon du phare d'Eckmühl? Comment oublier le faisceau de lumière qui farfouillait les ténèbres et scandait ses nuits d'enfant toutes les cinq secondes? *On croise pas beaucoup de centenaires en ce lieu*, pensa-t-il avec une pointe de fierté, *le corps change, l'âme n'en a cure, voilà sa sagesse.*

Soudoyer la gardienne pour grimper une demi-heure avant l'ouverture n'avait pas été difficile, et tout en haut la salle d'honneur lambrissée de chêne était déserte. Il s'assit pour reprendre son souffle après avoir levé les pieds deux cent soixante-douze fois. Encore treize marches et il déboucha sur la terrasse.

Pourquoi un tel effort? Il le savait bien. Le pays bigouden a beau appeler pompeusement montagnes ses quelques collines, le phare restait le meilleur endroit pour entrevoir la courbure de l'horizon et deviner la chair de la planète bleue. *Toute courbure est sensuelle, la nature n'aime pas les angles droits, alors pourquoi sont-ils si présents dans nos villes?* Il s'accouda à la balustrade et laissa sa pensée vagabonder. *Cet océan devant moi serait l'envoyé des confins de notre système so-*

*laire puisque l'eau, dit-on, nous aurait été apportée par les comètes. Et si l'eau est message, alors quel meilleur lecteur que notre étoile à nous ? Le soleil la palpe, la déchiffre de ses rayons, elle en laisse pénétrer quelques-uns et réfléchit les autres. Que lit donc l'astre du jour dans les profondeurs secrètes de l'eau ? « ensemble créons la vie », oui, quelque chose d'aussi simple que ça, mais quelle force, quelle puissance du couple, de l'échange, de l'union ! Je m'imagine dans ce devenir, d'abord frémissement, puis pétitement, molécule, animalcule qui sort de la vague, ruisselant de l'eau et de la lumière ayant donné naissance à mon être, un être qui se transforme encore et encore jusqu'à maintenant, une métamorphose loin d'être terminée. Soleil et eau ont enclenché un cycle qui semble sans fin, mais pas éternel, non, la mort est née avec la vie. La vie... coriace et fragile à la fois ce bref mot de trois lettres qui a engendré tant de diversité, tant de beauté ! pas étonnant que nos ancêtres celtes en aient dépeint l'essence en foisonnement d'entrelacs. Et moi j'en fais partie, et Ewen, et Bess, et tous ceux que j'aime ou que j'ai aimés, j'en ferai toujours partie, même après ma mort. La vie nous crée et nous créons la vie en un processus sans fin.*

Déjà échauffée, Bess devança les premiers touristes, enclencha le chronomètre et se jeta tête baissée sur la première marche, pas question de relâcher l'entraînement si elle voulait participer à la course traditionnelle du phare. Les parois d'opaline l'enveloppaient et s'enfuyaient en un vertige interminable autour du puits central. Respirer, oublier la douleur, se concentrer, le balcon enfin, bref regard au chrono : une minute quinze, pas mal, peut faire mieux. Tremblante et haletante, elle posa son front sur la pierre de la balustrade jusqu'à ce que son cœur cesse de jouer aux tambours de guerre. L'air frais à soixante

mètres au-dessus du sol était agréable, elle fit le tour de la lanterne et tomba par surprise sur Lug, perdu dans ses rêveries, ignorant de sa présence. Contente de revoir son vieil ami, elle s'accouda près de lui en silence et porta son regard au-delà de la mer, envahie d'un sentiment de bien-être. *La course? oui mais pas que... être là, à ses côtés devant ce paysage sublime me... me relie à quelque chose d'autre.* Il se tourna vers elle, aucune surprise dans ses yeux,

— Je suis heureux, dit-il.

Et il s'achemina vers l'escalier.

Si Bess aimait le surf, sa passion de l'archéologie absorbait l'essentiel de son temps. Douée pour les études, ses efforts avaient été couronnés par un doctorat à seulement vingt-cinq ans, faisant d'elle une chercheuse parmi les plus jeunes et très demandée dans différents congrès. Cette fois-ci, on l'invitait à Hangzhou pour assister à dix jours de débats sur la comparaison entre les cultures eurasiatiques. Exposer devant tant de collègues sa thèse au sujet des chars et leurs origines l'enthousiasmait.

Elle l'annonça fièrement à Ewen,

— Et je vais prendre un train super-rapide, le SR-H de la route de la soie. Cinq cents kilomètres/heure sur les meilleurs tronçons des voies, moins de deux jours de trajet depuis Paris ! Je vais rater la course du phare mais tant pis.

— Pourquoi le H ? avait demandé Ewen, déçu de la perdre de vue ne serait-ce qu'une semaine.

— H comme hydrogène, tu sais bien que les éoliennes le produisent par électrolyse depuis qu'on n'utilise plus les

carburants fossiles.

— Ben oui je sais, ici la plupart des véhicules fonctionnent de la même manière. Et il revient aussi vite ce train ? Tu as besoin que je t’accompagne à la gare ?

— Merci, c’est gentil, mais mon copain va le faire. Et toi le surfeur, j’espère te trouver en pleine forme à mon retour parce qu’on va passer à la vitesse supérieure !

Il se foutait du surf en ce moment, le cœur lui faisait mal d’entendre parler du copain, mais aussi de l’indifférence de Bess, ou était-ce de l’innocence ? de la naïveté ? *Merde*, pensa-t-il, *c’est pas gagné avec cette fille !*

Elle était partie, il était retourné dans son jardin se consoler près de ses pivoinas, la plage était trop pleine d’elle.

Le changement de paradigme de la Grande Bascule avait eu des effets inattendus. Prendre soin de la planète et ses habitants, se protéger ensemble des aléas climatiques, ouvrir les yeux sur la réalité de l’autre, avait poussé les humains à essayer de vivre en bons termes avec leurs voisins, de leur espèce ou non. La plupart des partis populistes et extrémistes, les fanatismes nationalistes ou religieux, s’étaient peu à peu desséchés, balayés par le vent de la diversité culturelle. Le commerce et l’industrie, réglementés par la même vision, permettaient enfin une meilleure distribution et utilisation des richesses sur la nouvelle carte géopolitique, où l’Europe, réunie avec la Russie par le balancier de l’Histoire, commerçait avec ses puissants voisins chinois, le Moyen-Orient, l’Afrique ou l’Amérique Latine unifiés en grands blocs. Plus difficiles étaient les relations avec les États-Unis repliés sur eux-mêmes et empêtrés dans leurs divisions.

*Les cinglés du syndrome de Gaïa*, persiflaient les nostalgiques de l'époque révolue, rendus hargneux en se sentant obsolètes ou volés de leurs pouvoirs perdus. Un quart de siècle n'était évidemment pas suffisant pour que le nouveau monde soit bien rodé, certains pensaient qu'il en était mieux ainsi, l'humain aime utiliser son intelligence à résoudre les problèmes. Imitant la nature qui propose des solutions diverses en réponse à des environnements différents, les gens s'inventaient de nouvelles manières de vivre en se réappropriant le temps, en privilégiant l'être sur l'avoir. Pour améliorer leur qualité de vie, les urbains se tournaient volontiers vers les technologies dites douces, d'autres avaient embrassé la frugalité.

*Vivre selon ses besoins en tenant compte des autres*, cette formule adoptée par la majorité des Finis-Terriens plaisait à Ewen qui se reposait un instant. L'été amorçait sa fin en grillant les feuilles les plus fragiles, mais bien plus que la promesse des tiédeurs automnales, le charpentier guettait le printemps du retour de Bess. *Domage que la Bess...* Il chassa ses idées sombres et reprit sa plane, son outil préféré qui façonne en douceur et libère de longs copeaux odorants, exige une main habile et sûre comme la sienne, et permet un contact permanent avec le bois, de l'if en l'occurrence pour reproduire un arc ancien.



## La baffe

Écrasée entre le rocher et la masse de l'onde, l'eau blanche jaillit haut dans les airs et s'affala en pluie sur les touristes les plus intrépides. Lors de gros temps, la pointe de la Torche attirait toujours autant de spectateurs venus admirer le spectacle, mais aussi mesurer leur insignifiance face aux forces colossales de l'océan.

Sur l'espace de plage réservé aux surfeurs, Bess et Ewen enduisaient soigneusement leurs planches de cire.

— Des creux de trois mètres, tu crois que je peux ? demanda Ewen.

Bess ne plia pas,

— Un super cadeau de l'ouragan Manu cette grosse houle, impressionnante hein ? Écoute, ça fait déjà un moment que je n'ai plus rien à t'apprendre. Maintenant, ton nouveau coach, c'est la vague, alors suis bien ce qu'elle te dit sinon elle s'énervera et t'enverra valser. N'oublie pas, le surf est un sport de contact, tu es face aux éléments mais plus encore face à toi-même. Allez, montre-moi que tu sais te surpasser, vas-y, je te suis.

Hors des déferlantes, à deux cents mètres du rivage, le monde liquide les enveloppa d'un chant grave et continu

rappelant l'om des lamas tibétain, un son indifférent à leur présence mais curieusement rassurant. Ewen se relâcha assez pour se laisser distraire par la cambrure des reins de Bess sur sa planche, une autre houle certainement douce à surfer. *Rester concentré, se tança-t-il, lire la vague qu'elle m'a dit, lire... celle-là!*

Il se mit à pagayer comme un fou avec ses mains, se sentit propulsé vers le haut. En une seconde, il se redressa, conscient de la dune au loin et du mur vertigineux à ses pieds, puis plus rien que l'ivresse de la vitesse, le sifflement de l'étrave tranchant une pente incroyablement lisse, incroyablement raide. Euphorie, paroi qui devient toit, puis tube, s'accroupir, se libérer de cette pince géante, la lumière! planche qui sombre doucement dans l'écume... Il se laissa tomber en arrière, joie intense de l'accomplissement.

Bess le rejoignit bientôt, fière de son élève, et ouvrit ses bras pour une accolade de félicitation.

— Bravo Ewen, bienvenue au vrai monde du surf!

Isolantes, souples et ultraminces, les combinaisons en néotextile sont comme une seconde peau. L'étreinte franche de la jeune femme troubla le garçon devenu proie d'autres vagues d'émotions aussi hautes, lui sembla-t-il, que celle qu'il venait de chevaucher. Mais Bess courait déjà...

Un peu plus haute que la précédente et lèvres à peine crénelées, elle lui sembla parfaite, il la choisit sans hésitation. Mouliner des bras, se dresser, plonger, glisser. Finie l'appréhension... Relâchement du corps oui, pas de la vigilance, lui aurait dit la vague s'il l'avait écoutée. Elle se cassa sur lui, le tritura, le recracha entre les laminaires

arrachées qui jonchaient la grève.

— Ouch ! gémit-il en portant la main à sa tête.

Un filet de sang coula des cheveux jusqu'à sa bouche. Le goût chaud et salé le poussa à agir. Se tâter. Rien de cassé. Mal à la tête, ça oui. Soulagement double car Bess sprintait vers lui.

— Quelle baffé elle m'a mise ! lui dit-il.

Elle examina d'abord la plaie provoquée par un bord de la planche,

— C'est rien, seulement le cuir chevelu qui saigne.

Puis d'un ton sérieux teinté de tristesse,

— Il y a des baffes qui font plus mal encore, tu sais.

Il voulut plaisanter mais se retint en captant le regard bleu cendre en face de lui.

— Mon copain est parti avec une Parisienne pendant mon voyage en Chine, continua-t-elle tout de go, si c'est pas une baffé ça, hein ? mais tu vois, on n'en meurt pas, même si ça fait mal.

Elle se tut et se mit à tracer du bout des doigts des lignes erratiques sur le sable.

Ewen était stupéfait. Il n'avait rien remarqué chez elle, quelques paroles plus sèches parfois, des yeux un peu moins rieurs peut-être, et encore ! *Journée des émotions, vraiment*, songea-t-il, *comment puis-je sentir mon cœur triste et réjoui à la fois ?*

Il lui prit les mains et appuya doucement son front douloureux contre celui de Bess,

— Merci de te confier à moi.

— Je suis contente de t'en avoir parlé, merci à toi de

m'écouter.

— Nous voilà deux éclopés, osa-t-il.

Elle retrouva son sourire,

— C'est l'équinoxe aujourd'hui. D'après toi, où va se coucher le soleil ?

— Ben à l'ouest, le vrai ouest je veux dire, 270 degrés.

Ils observèrent le disque rouge mangé par l'horizon, puis, les yeux fermés, chacun grava une flèche dans sa direction.

— Oh !

Deux traits parallèles pointaient dans la même direction.

## Le bois de Kerflan

Ewen renifla l'air,

— Ça sent pas comme chez nous.

Lug, qui avait insisté pour se déchausser, marchait sur les feuilles mortes à petits pas gourmands. Il se retourna,

— L'océan est mâle, il faut le chevaucher, la terre est femelle et t'accueille dans son giron, ce que tu sens, c'est l'arôme de sa peau nue.

— Sa peau ?

Le jeune homme colla son visage contre l'écorce d'un châtaignier,

— Odeurs de mousse, de terre mouillée et de champignon, dit-il en homme habitué à humer les différentes essences des bois de charpente, des odeurs douces et agréables, des odeurs qui donnent envie de les caresser. Oh Gran-pa, tu me fais dire des bêtises là, mais c'est l'image qui m'est venue à l'esprit.

Lug sourit en observant la main d'Ewen effleurer le tronc rugueux mais ne dit mot et reprit la marche. Ewen le suivit, un pas sur le tapis moelleux, un pas dans sa tête :

*marcher pieds nus sur les feuilles mortes... je comprends pourquoi*

*nous avons laissé nos bottes à l'orée du bois. Tout est rondeur aussi, les baies rouges du houx dans leur sombre écrin ciré, cette châtaigne lisse et rebondie aux trois poils follets sur le sommet du crâne... La bruine est douce sur la peau, elle fait chatoyer le feuillage encore agrippé aux branches, quelle palette de couleurs! il n'y a pas meilleure artiste que la nature. Moi qui me demandais pourquoi cet endroit, comment ne pas s'y sentir bien? Je sens, je ressens, je me sens... la nature est essence-tielle! Gran-pa, ta vieille cervelle est en train de déteindre sur moi... Oh!*

Devant eux, une minuscule clairière où flottait une brume légère. Trois colosses de pierre luisant de pluie, trois personnages qui semblaient les attendre.

— Je...

Les mots ne franchirent pas ses lèvres. Il resta là, pantois, pétrifié de tant de majesté, d'incongru, d'inattendu, tandis que Lug embrassait de ses longs bras maigres le plus imposant des menhirs.

Image du temps, le brouillard restait suspendu, immobile lui aussi, un peintre n'aurait pu achever tableau plus digne de la grande époque romantique. Long moment dense de silence. Lug se détacha enfin, lentement, comme à regret, la paume de sa main s'attardant sur le granit, puis,

— On y va.

Rien d'autre.

La pluie se fit drue et chassa les humains qui arrivèrent trempés au véhicule. Ils ne rechaussèrent même pas leurs bottes, gorgées d'eau elle aussi.

Sur le chemin du retour, Ewen refoula ses questions devant le visage énigmatique de son grand-père, qui de

toute façon s'était assoupi sous l'effet du chauffage. *N'empêche, quel message a voulu me passer le vieux par cette balade ?*



## Le départ

Lug s'habilla chaudement, non que la température soit basse en cette fin octobre, mais les aiguilles de la bise venue des terres vous pénétraient sans relâche et l'averse des menhirs de Kerflan lui avait irrité la gorge. Il prit son temps, redonna une copieuse ration de poisson à son chat, puis enfouit un thermos de café et une pomme dans sa besace. Avant de franchir le seuil, il se retourna pour vérifier que tout était en ordre et se prit à sourire, puis il referma doucement la porte afin de ne pas troubler l'épeire qui avait tissé sa toile dans un angle.

Quand on aime sentir crisser le sable sous la plante des pieds et écouter le vent dans les oyats, quand l'âme du peintre s'émeut des infinies nuances de bleu et de gris du ciel breton, la distance ne compte pas. Lug dut marcher deux bons kilomètres pour retrouver sa place préférée à Tronoen, il aurait pu continuer longtemps, la baie d'Audierne inspire les marcheurs et les poètes.

La plage était déserte pour l'instant, il s'assit au pied de la dune qui pour une fois l'abritait du vent, et se mit à admirer les immenses chevelures d'embruns des déferlantes peignées à contresens par la bise. Ce jeu sans fin entre

l'air et l'eau s'échouait sur la plage en broderies d'écume rappelant les motifs des costumes bigoudens.

*Fantômes de ma longue vie, vous cachez-vous entre ces arabesques ? Mi Kuñataí amor de mi vida, mes amis Jakez, Mona et tant d'autres, pourquoi m'avez-vous quitté ? La solitude qui me cloue sur le sable prend un malin plaisir à vous faire défiler à la lisière des vagues, mirages d'un autre temps dans la lumière diffuse. N'ai-je pas gaspillé ce temps qui m'était donné ? l'ai-je utilisé au mieux ? au mieux de quoi ? qui suis-je pour juger ? Je sais seulement que j'ai apporté mon écot, et qu'aujourd'hui mes enfants jouissent de l'élan auquel j'ai participé. J'en suis fier. « Nous le savons : la terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre. Nous le savons : toutes choses sont liées comme le sang qui unit une même famille. Toutes choses sont liées ». Seattle aurait dit cela paraît-il, peut-être, peut-être pas, mais on avait tellement envie d'y croire ! Nous avons besoin, à l'époque, de la force de ces mots pour sortir de l'angoisse du début du siècle, ce sont eux qui ont permis la Grande Bascule. Et maintenant personne ne contesterait leur vérité, ce qui semble normal ne l'était pas du tout de mon temps. Quel chemin ! quelle chance j'ai eu de le parcourir, quelle chance de le trouver de plus en plus beau ! Aujourd'hui, c'est l'apothéose : le bonheur à venir d'Ewen et Bess, le cadeau que fait l'océan à mes yeux abîmés...*

Comme d'habitude, Bess posa sa planche avant de venir le saluer,

— Holà Lug !

Yeux pâles grands ouverts sur l'horizon, sourire figé sous les poils emmêlés, Lug ne l'avait pas entendue. Elle s'agenouilla près de lui en riant,

— Alors, t'as les oreilles enrhumées aujourd'hui ?

Le bras qu'elle avait touché pour attirer son attention glissa mollement sur le sable. Elle fit un saut en arrière, son regard se détourna vers le ciel lumineux, le transperça, avide de l'espace sidéral, du rien, du vide absence de temps, absence de l'esprit, absence de l'autre...

Ramenée sur terre par le vent jouant avec ses cheveux, elle se reprit et essuya les larmes qui troublaient sa vue,

— Lug... Lug, vieille canaille, pourquoi tu nous fais ça ? nous on te croyait éternel, hein le centenaire ? Lug... Bouge pas d'ici, je reviens, dit-elle sans se rendre compte de l'incongruité de ses paroles.

Le soleil caressait d'une lumière tamisée les rochers de Saint Guénolé, et la marée léchait les pieds déchaussés de Lug lorsque Bess réapparut suivie d'Ewen. Planté là, debout, bras ballants comme deux avirons sur une barque à la dérive, il dévisagea son grand-père avec incrédulité. Monta alors de ses tripes un râle qui se transforma peu à peu en un feulement étrange. La jeune femme frissonna et trancha,

— Mettons-le sur ma planche, toi devant, moi derrière.

Arrivés à la maisonnette de l'ancêtre, ils posèrent le contenu bien léger de la civière improvisée sur le lit et, fourbus par tant d'émotions, allèrent d'un commun accord s'asseoir dans la cuisine. Ewen se tortilla sur sa chaise,

— Et maintenant, on fait quoi ? on n'aurait pas dû appeler les gendarmes ou les pompiers ?

— Peut-être, mais je n'ai pensé qu'à toi et c'est trop tard.

Je vais appeler l'association des accompagnateurs mortuaires, ils s'occupent de tout, ça te va ?

— Je, je sais pas trop où j'en suis... Gran-pa !

S'installa un silence de ceux qui apaisent les âmes blessées ou perdues. La mine songeuse, Bess l'interrompit,

— Quel jour est-on ?

— Euh, le 31 je crois, demain c'est novembre déjà.

— Samain ! il a choisi Samain ! Ooh Lug plus rusé que nous tous, tu nous a bien eus, hein ? tu as choisi ton jour et pas n'importe lequel !

— Mais de quoi tu parles ?

— Samain, mon Ewen innocent, la fête des morts et des vivants, le début de l'an celtique, le début de la saison sombre, car en breton novembre c'est *miz du* le mois noir, et décembre *miz kerzu* le mois très noir, la fête pendant laquelle on dit que le domaine des morts s'ouvre aux vivants ! J'imagine très bien ton grand-père s'y faufiler pour nous faire une dernière blague. Rends-toi compte, c'est lui qui a décidé de partir !

## L'adieu

Parti de la maison commune, le cortège aborda l'anse de Porz-Karn. Ewen, harnaché d'une grande hotte en osier où la frêle dépouille était recroquevillée dans son linceul, posa son fardeau sur le rocher pour se déchausser, Lug aurait aimé marcher pieds nus dans la vague. Bess et les autres l'imitèrent et se remirent en route en pataugeant vers la Torche à l'autre bout de la plage, les enfants en profitèrent pour s'éclabousser, les bavardages et la musique reprirent tranquillement sous le ciel serein. La procession fit une halte au sommet du tumulus – *torchenn* en breton – pour y déposer des fleurs en hommage à ceux qui gisaient là depuis des millénaires, sans oublier l'offrande à l'océan généreux et vorace à la fois, puis continua son chemin au long des dunes jusqu'au nouveau cimetière de Tronoen niché dans le vallon au sud de la chapelle.

Point de granite poli ici, ni d'allées bien ratissées, de croix ou d'inscription dorées, mais des arbres, rien que des arbres dévêtus peu à peu par l'automne. À l'emplacement choisi, un gros tas de végétaux broyés quelques jours auparavant attendait son hôte. Des volontaires y pratiquèrent une saignée suffisante pour recevoir le

corps, qu'Ewen déposa avec précaution dans la douce chaleur qui s'en dégagait déjà. Le jeune homme resta accroupi en silence près des restes de son grand-père, submergé par la tendresse, la tristesse et l'angoisse qui se heurtaient pêle-mêle dans son esprit, *Gran-pa !*

Tous attendirent qu'il se levât, puis, avant que ne soient repoussées les lèvres de la saignée, chacun déposa une fleur directement sur le drap blanc, les morts aiment ce symbole du fruit à venir. Au printemps, quand le compost aura mûri, Ewen y plantera l'arbre préféré de Lug, un jeune bouleau qui plongera ses racines dans le terreau humain.

Parmi les différentes méthodes d'inhumation devenues légales, Ewen avait choisi l'humusation. Composter un corps, la nature, cette grande recycleuse, le fait depuis toujours. Pas de rejets toxiques, pas de cercueil, pas de traitement de conservation, mais surtout une pratique spirituellement intéressante car le corps se réincarne d'une certaine façon dans un autre être vivant. Lug allait revoir la lumière sous la forme d'un bouleau. Cet arbre aux fines ramifications dont les doigts souples frémissent au moindre souffle, à l'écorce légère qui n'hésite pas à se détacher du tronc, d'une taille ordinaire mais à la beauté particulière, cet arbre s'ouvrirait à la vie grâce à lui.

Une voix de basse entonna le chant d'adieu du défunt qui résonna entre les troncs, on aurait dit que les arbres chantaient,

— Née sous le chant des étoiles  
La terre navigue dans le temps  
Temps qui enfin me dévoile

Sa mélodie dans le vent.

Et le chœur des vivants de répondre :

— *Hisse, hisse Lug ta voile*

*Vers le chant des étoiles*

— Ma vie a tissé sa toile

Le temps m'appelle je le sens

Il me faut hisser les voiles

Vers l'au-delà mon enfant.

— *Hisse, hisse Lug ta voile*

*Vers le chant des étoiles*

— Il me faut hisser les voiles

Hisser les voiles mon enfant

Rallier le chant des étoiles

Me dissoudre dans le temps.

— *Hisse, hisse Lug ta voile*

*Vers le chant des étoiles*

D'une caresse, le vent égrena vers les dunes les dernières notes mêlées aux feuilles sèches des peupliers blancs. Un ultime air de cornemuse, des fleurs encore et des mots gentils, la cérémonie était terminée pour le défunt, pas pour les vivants. Ils s'en furent de l'autre côté de la chapelle boire un verre à l'auberge dotée d'un superbe panorama sur le grand large. Bavarder, rire, chanter renforçait les liens, Lug aurait approuvé.

Bess s'accrocha à son ami,

— Et si on restait encore un peu? On est bien ici, j'aimerais voir le coucher du soleil, et puis on pourrait faire un feu en attendant les étoiles? Après tout, Lug, c'est le

Lumineux chez les Celtes antiques.

— Le Lumineux?

— Et peut-être leur plus grand dieu, tu ne savais pas?

— Je croyais que c'était simplement une déformation bretonne de Luc, mais ce que tu dis me plaît bien. Grand-pa le lumineux!

Assis l'un près de l'autre, ils regardaient les étincelles serpenter dans le ciel jusqu'à se confondre avec les astres.

— Que c'est beau, s'émerveilla Bess, j'aime à croire que Lug est parmi ces étoiles.

— *Quand le chemin s'ouvre devant toi, prends-le d'abord, pense ensuite*, m'a dit Lug une fois.

— Il aurait fait un bon surfeur.

Consciente d'avoir répondu un peu à côté, elle se tut tandis que la petite phrase virevoltait dans sa tête,

— Ewen? ...j'essaierais bien un bout de chemin avec toi. Ce baiser-là n'eut rien d'une opération de sauvetage, quoique le garçon y songeât en sentant le feu dévorer ses veines. Bess!

La dernière flamme vacillait à peine quand le couple se détacha. Il attisa les braises, elle soupira,

— Je suis heureuse de cette belle cérémonie, ton grand-père la méritait, mais j'aurais aimé le connaître davantage, lui qui m'a peut-être fait le plus beau des cadeaux... toi!

Alors qu'elle allait l'embrasser de nouveau, de grosses larmes sillonnèrent les joues d'Ewen, libérant d'un coup ses émotions,

— Je... je pleure de bonheur, et lui, il ne va pas le savoir, il est parti, balbutia-t-il, plus de divagations, plus de rêveries, plus de poésie... Gran-pa, avec toi je savais où aller, tu vas me manquer!

Bess le retint contre son sein,

— Il ne t'a pas laissé seul, et je le soupçonne d'avoir attendu le dernier mouvement avant de s'en aller, encore une de ses pirouettes!

— Le dernier mouvement?

— C'est lui qui a écrit notre symphonie, n'est-ce pas?



## Les ancêtres

Selon les nouvelles lois de propriété, tout bien foncier n'est qu'un usufruit à vie. Terminées les parcelles inutilisées pendant des années et les querelles sans fin entre héritiers. Ewen avait une option de rachat de la maison de Lug valable un an à un prix en fonction de ses possibilités, sinon un conseil se réunirait pour décider au mieux des intérêts de la communauté.

— Je vais suggérer d'y loger des migrants climatiques, dit-il à sa compagne, je crois que Lug aurait aimé et moi j'ai déjà une maison. Oh pardon ! nous avons déjà un toit.

Bess, de retour à Saint-Jean-Trolimon depuis la fin de ses études, avait quitté le domicile de ses parents pour vivre avec son ami. Une période d'essai comme elle l'en avait averti,

— Ainsi font les Aymaras depuis des siècles en cas d'union sérieuse, et ça leur réussit très bien.

Trop heureux, Ewen avait remercié intérieurement les Amérindiens et leur sagesse. Bess chez lui, avec lui, rien que pour lui !

Ensemble en train de trier les affaires de Lug, il ne pouvait s'empêcher de la regarder, histoire de s'assurer

qu'elle était bien là.

— Tu veux ma photo ? avait-elle plaisanté tout en étant flattée.

Elle souleva le carnet noir du guéridon dont tomba une vieille photo. Ewen la ramassa : dissimulée derrière des cannes sur fond de feuillage coloré, une imposante tête en terre cuite aux traits résolument indigènes à moitié rongés par une termitière, mais qui rayonnait mystérieusement. Au verso une phrase : voilà ce que ton monde moderne a fait de notre Pachamama – ta Kuñataí.

— Encore un message énigmatique de ma grand-mère ! décidément ces deux-là possédaient un langage bien à eux.

— On dirait, oui, dit-elle distraite par les pages qu'elle feuilletait. C'est quoi ça ? on dirait une sorte de journal.

— Gran-pa m'avait dit un jour qu'il m'appartiendrait plus tard, mais j'étais occupé et je n'y ai pas prêté attention.

— *Treffagat, 20 août 2013, lut-elle au hasard, Un rêve c'est comme tenir le fil d'un ballon de gosse qui flotte dans l'air. Il est là, toujours à notre portée, on se dit qu'on peut l'avoir quand on veut, qu'il suffit de le tirer à soi. Mais beaucoup lâchent la ficelle pour saisir la moindre chose qui se présente devant eux... C'est beau !*

— Moi je ne vais pas la lâcher, la ficelle !

Il la prit par la taille et la renversa sur le divan. Autant vouloir saisir une anguille. Elle lui échappa mais la poursuite dura peu et le désir se chargea du reste...

— Dis...

— Mm ? fit Ewen à moitié endormi le nez contre le cou de son amie, je t'aime ma belette.

— Moi aussi mon ours brun, mais si tu te réveillais, je te dirais qu'il est temps de se lever. Tu te souviens que des copains nous attendent aux Vire-Court de l'Odet ?

Le fleuve se frayait un passage en serpentant dans les reliefs boisés : les Vire-Court. Pas de trace humaine à part les quatre kayaks pelotonnés contre la berge hors du contre-courant, leurs couleurs vives contrastant avec l'eau noire et le vert sombre des arbres agrippés aux rochers des parois. Difficile en ces lieux sauvages de croire que Quimper n'était qu'à quelques kilomètres en amont, Ewen s'en réjouissait chaque fois qu'il venait.

Assis contre la hanche de Bess, il croquait une pomme avant d'embarquer et contemplait le paysage,

— Je pourrais rester des heures au bord d'un fleuve. D'où vient ce pouvoir hypnotisant ? Est-ce une image de la vie qui passe ? Dis, toi l'archéologue, c'est ton truc, ça !

Bess se retourna,

— Excellente analogie, la vie s'écoule en effet. Où est ton grand-père dans ce flux continu ?

— Ben, trépasser, c'est bien « aller au-delà » ? Il est donc en aval par rapport à nous et ses ancêtres à lui sont encore plus loin devant. Si chaque individu est une goutte d'eau, ces milliards de milliards de gouttes ont façonné les rives de nos vies, et nous ferons de même pour nos descendants.

— Intéressante ta définition de tré-passer. *Deuit tre* dit-on en breton pour *entrez*, soit venir au-delà du seuil. La goutte Lug a certainement laissé des traces, il me suffit de te regarder. Pour moi qui ai l'habitude des temps longs,

et si je conserve l'analogie du fleuve, alors les premières gouttes correspondent à l'éveil du vivant, celles qui ont creusé le lit de la vie et le modifient sans cesse jusqu'à présent. Limpide ou boueux, débordant ou mince filet presque à sec, destructeur ou fertilisateur, pourfendeur de montagnes, serpent indolent sous le soleil des plaines, dormeur mystérieux des marais, le fleuve de la vie n'est qu'un malgré ses multiples aspects et ses bras innombrables. Nous en faisons partie puisque nous sommes vivants.

— Une somme de ceux d'avant nous ? Mais alors, nous pourrions être très différents ?

— Eh oui, nous sommes le résultat de tous les possibles, et nos contemporains, plantes, animaux, champignons ou autres, sont tous nos cousins. Donc si tu te sens bien dans ta peau, remercie tes ancêtres, tous.

— Comment ne pas les remercier quand je te regarde ! Et si je fabriquais une machine à remonter le temps ?

— Pourquoi faire ? tu l'as déjà.

Elle sourit devant l'air médusé d'Ewen,

— Le carnet noir sur le guéridon du salon, c'est un bon début, tu ne crois pas ?

La page blanche

De retour à la maison, Ewen sortit le carnet noir qu'il avait gardé dans un tiroir et le tendit à sa compagne. En tomba une feuille volante, blanche. Bess la ramassa et la retourna.

Une écriture tremblante mais fine couvrait la surface :

Si vous pensez que l'autre face de la page est blanche, si vous n'y décelez pas mes empreintes et celles de tous ceux avant moi, alors j'aurais réussi à parcourir ma vie avec légèreté, comme le lièvre sur la neige. Recouverte par les nouveaux flocons, ces traces disparaissent mais sont toujours présentes au-dessous, il faut donc creuser pour les retrouver.

Adieu mes enfants, aujourd'hui mes pas se dirigent vers l'embrassement du couchant et s'effacent sous la vague de votre jeunesse.

Je vous aime,

Lug

Livre second

2018-2024

les traces



## Essoufflement

Un monde devenu obèse qui n'arrive plus à respirer, un blob boursoufflé qui continue à s'enfler sans raison, sans but. Essoufflé, il halète et son haleine fétide n'est plus qu'un râle glaireux.

Bien qu'il n'en soit qu'un parmi d'autres sur notre planète, ce monde s'étale et prend de plus en plus de place, dévore sans vergogne la part des autres, les couvre de ses déjections et se salit lui-même. Que fera-t-il lorsqu'il aura tout digéré? deviendra-t-il autophage? imitera-t-il le titan Chronos en avalant ses propres enfants?

Nouveau Titan-ic, le voilà impuissant devant l'iceberg du dérèglement climatique. Son bateau fait eau de toute part mais il continue, espérant que sa graisse le maintiendra à flot, qu'il survivra, qu'il trouvera une solution, il y en a forcément une...

Les chamans économiques, ou plutôt écomimiques car ils se copient tous entre eux et n'inventent rien de nouveau, les sorciers politiques repus de potion magique fournie par les industries, les magiciens de la finance qui d'un coup de baguette boursière ruinent un pays entier, tous s'agitent pour éviter le naufrage, tandis que les consom-

mateurs s'échinent aux machines, la peur au ventre car ils savent qu'il n'y aura pas de gilets de sauvetage pour tous. Continuer coûte que coûte.

Un reflet des outils employés ? Notre langue possède cent trente-quatre synonymes du verbe détruire, trente-sept seulement pour le verbe construire.<sup>1</sup>

Ce monde se croit unique et indivisible, alors qu'il n'est qu'une symbiose avec les Innombrables qui tissent sa vie, qu'ils soient air, eau, plantes ou animaux, ou bien microbes de sa peau et de ses intestins. Sans planète tu meurs, sans biodiversité tu meurs, sans microbiote tu meurs. Et pourtant il les traite comme négligeables et les malmène sans se rendre compte qu'il s'autodétruit, à croire que la graisse a envahi ses neurones. Il semble ignorer que ceux-là ne vont pas se laisser faire, à commencer par les invisibles, les plus insignifiants à ses yeux. Monde devenu instable et anxiogène, tant par une belle pandémie comme nous n'en avons pas connu depuis longtemps, que par les caprices météorologiques fréquents et frappant au hasard malgré des batteries d'ordinateurs ronronnant jour et nuit, la technologie a ses limites. Finie l'assurance d'un avenir prévisible : *L'été prochain j'irai en vacances à Bali. Je vais finir mes études dans deux ans. On va programmer un enfant. Ma retraite est bientôt complète et alors je ferai enfin ce que je veux.* Belles phrases dénuées de sens car dénouées de la réalité.

La crainte de l'ennemi a toujours existé mais elle allait de pair avec l'espoir de la victoire. Maintenant l'humain sait qu'il n'est pas de taille. S'il veut survivre, il doit s'adapter,

1 Source : Centre national de ressources textuelles et lexicales

changer. Mais changer quoi ?

Métamorphose, évolution, révolution. Ceux qui tirent parti du statu quo, ceux qui pensent être dépassés ou impuissants, ceux déjà installés dans leur confort, tous rechignent ou s'y opposent directement. *Après moi le déluge* semble être la devise de beaucoup, car ce monde est celui de l'égoïsme, de l'individualité à outrance. *C'est ma liberté* disent-ils sans avoir la moindre idée de la vraie nature de celle-ci. Mentalité de troupeau inconscient du précipice. Il n'y a pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Par chance, tout troupeau compte en son sein des agneaux qui batifolent à la lisière, parfois même plus loin, là où la perspective n'est plus la même. Ils crient alors non pas au loup mais à l'abîme qui s'ouvre devant, et devant l'indifférence de leurs aînés, ils se regimbent. Ils ne veulent pas perdre cette vie qui commence à peine, si prometteuse et déjà compromise.

Non ils n'avanceront plus dans cette direction. Il faut en prendre une autre, et main-te-nant. Porter son regard vers un autre horizon, voilà le vrai changement.



## Mona

Elle la toisa du haut de ses dix-huit ans,

— Madame la députée, croyez-vous vraiment ce que vous venez de dire ? Si vous vivez sur une autre planète comme il le semble d'après vos dires, grand bien vous fasse, mais ici vous êtes sur la nôtre et nous comptons bien la défendre.

Une moue de condescendance se dessina sur le visage de l'interpellée,

— Ma petite..., commença-t-elle avec maladresse.

Immédiatement, une vague de quolibets submergea la fonctionnaire de l'État qui dut quitter l'amphithéâtre sous les hou ! dehors ! et autres invectives plus percutantes, tandis qu'un homme dans un coin inscrivait quelques lignes sur un carnet tout en fixant celle qui avait osé.

La Suédoise bigoudène, comme l'avaient surnommée les médias, Mona pour ses proches, descendit les gradins sous les applaudissements des étudiants. Tous de la génération Z, tous considérés à tort ou à raison comme des utopistes peu dociles, ces jeunes fascinaient et effrayaient à la fois.

À soixante-dix ans, Lug était captivé par leur énergie. Allaient-ils vaincre là où lanceurs d'alerte et écologistes ne réussissaient pas à percer la chape économique et politique qui asphyxiait la société? et la planète par la même occasion? Mona, il la connaissait bien, ses parents étaient armateurs de deux sardiniers à Saint Guénolé, des gens assez aisés malgré la crise de la pêche. S'arrachant les cheveux devant le caractère très affirmé de leur fille unique mais désirant le meilleur pour leur progéniture, ils l'avaient envoyée à l'université de Quimper. D'une pierre deux coups : elle s'instruit et on souffle un peu. La jeune fille entreprenante avait vite été promue porte-parole de ses camarades, un atout pour mettre en avant ses capacités de future journaliste.

Le lendemain, Lug apprit par *le Télégramme* l'esclandre de l'amphithéâtre.

— Cette fille va dans le bon sens, dit-il à sa compagne Kuñataí, en train d'arroser les plantes du salon.

— Quelle fille?

— La rousse, la fille de Youenn, pas la langue dans sa poche celle-là!

Les yeux noirs de Kuñataí se plissèrent, un jaguar à l'affût dans les herbes,

— Chez moi on obéit à ses parents! Va plutôt chercher la déco de Noël dans le grenier.

— Oh arrête! t'es jalouse?

Elle haussa les épaules et entama une conversation avec la citronnelle objet de ses soins, sachant fort bien que oui, elle était jalouse et n'y pouvait rien, ce sentiment avait toujours été plus fort qu'elle. Mais au retour de

Lug, chargé d'une caisse en carton d'où dépassait une branche de sapin aux aiguilles desséchées, elle déposa un baiser sonore sur la joue de son mari.

Les fêtes du nouvel an n'avaient en rien calmé l'ardeur des jeunes, ni celle du mouvement parallèle dit *des gilets*, fruit bigarré d'un malaise social généralisé. Mona et ses compagnons désertaient collèges et lycées tous les vendredis, dans l'espoir de convaincre les autorités aux pieds de glaise de se bouger... le cul. En vain. Beaucoup de belles paroles, quelques réglementations utiles ou purement cosmétiques face aux enjeux réels, alors que bourgeonnaient de par le monde mégalomanes et autres vampires populistes aux dents longues.

— Trop de sacrifices pour les décideurs écartelés entre la société et ceux qui tirent les ficelles, commenta Lug à Kuñataí, il leur faudra beaucoup de courage... Bon, rien n'est aussi simple. J'entends de plus en plus le mot boycott autour de moi, laissons aux jeunes le temps de s'organiser, ce mouvement ne fait que commencer.

— Tu crois ?

— J'aimerais y croire.

*Naître, émerger de l'océan. La vie, la conscience. Inspiration, expiration. De son origine, l'humain en a la trace dans les tréfonds de son être, il le sait mais choisit de l'ignorer. Où va-t-il sur cette planète bleue ? Alors que la banquise s'évanouit, que les glaciers ruissellent, que la vérité devient aussi insaisissable que l'anguille, n'est-il pas temps de revenir à la source ? Inspiration, expiration. Écouter son cœur...*

Mona relut la lettre avec attention, puis scruta l'enveloppe : aucun indice, un courrier anonyme. *Ma foi, se dit-elle, pas vraiment le style de mes camarades, mais ce texte insolite me plaît, et si quelqu'un se donne la peine de me l'envoyer, ce n'est pas pour rien, donc je le diffuse.*

En quelques jours, le court paragraphe fut traduit dans des dizaines de langues et relayé des milliers de fois. La jeune femme s'en étonna. Comment ce genre de message poétique pouvait-il avoir un impact d'une importance au moins égale aux analyses scientifiques qui pullulaient sur la toile ? L'urgence de la crise climatique n'aurait donc pas besoin d'être démontrée ? Elle en conclut que lorsque la maison brûle, on cherche simplement à sauver ceux qu'on aime, l'affect est plus puissant que la raison.

Lug aborda Mona au bar des Brisants, bien connu pour son authenticité bigoudène et son excellente bière *Télenn du*. Un peu honteux de l'avoir suivie pour en connaître davantage, il feignit la surprise,

— Holà ! tu es Mona la fille de Youenn, le patron du Sterenn et de l'Heol Du, non ?

— Oui, et toi ? je t'ai vu à Saint Gué pendant la fête de la sardine..., au défilé de Terre et Mer aussi, tu sonnais dans un bagad.

— J'ai toujours ma cornemuse... Moi c'est Lug, dis-moi, comment va le mouvement ?

— Ça t'intéresse, toi un vieux ?

— Ben oui, figure-toi, et même beaucoup.

— Ah ! une bonne nouvelle je suppose – elle se racla la gorge –, si tu es dans notre camp bien sûr. Tu navigues

sur internet ?

— Oui, mais pas sur les réseaux sociaux, trop de perte de temps pour faire le tri.

— Parce que t'es vieux... oh pardon ! Tiens regarde, ce texte m'a ouvert les yeux.

Elle le lui fit lire sur son smartphone.

— C'est poétique.

— Un truc comme ça qui devient viral, tu te rends compte ? Les gens deviennent sensibles à ce genre de message maintenant, je n'aurais jamais crû, c'est dingue ! ça prouve qu'ils ne sont pas totalement abêtis par la consommation.

— L'étymologie grecque de poésie, c'est création.

— Je ne savais pas, utiles les vieux parfois, hein ? – elle éclata de rire – M'en veux pas, je sais pas cacher mes sentiments et ma langue prend parfois son indépendance envers mon cerveau. Donne-moi ton mel, je vais te l'envoyer.

Lug écrivit son adresse sur un sous-bock qu'elle fourra prestement dans sa poche,

— Maintenant, faut que je file, kenavo a wech all !

— Ken ar c'hentañ gwell !

Il termina tranquillement son verre et ôta la mousse accrochée à ses moustaches. *Kenavo Mona la fougueuse, on se reverra.*



## La manif des grévistes

Un jour gris, ordinaire, paisible. Une grive s'abreuve à la fontaine, indifférente aux quelques passants se hâtant vers leur destin. Des gosses se poursuivent, éparpillant dans la course un tas de feuilles mortes abandonné sous un tilleul. La grive s'en émeut et s'envole, la place retombe dans son silence.

Au bout de la longue avenue qui vient y mourir, un mouvement. Une oreille aiguisée peut déjà en capter le grondement, sourd comme la houle ou l'orage qui monte à l'horizon. Des points de couleur s'agitent, grossissent avec le son qui s'amplifie, on distingue des banderoles, des chants s'échappent du bruit de fond, scandés de slogans encore inintelligibles. La marée monte.

Sirènes stridentes, flashes des gyrophares, crissements de pneus de fourgons, en un instant une autre marée, noire celle-ci, s'étale sur la place et se fige. L'air s'alourdit, devient palpable, presque poisseux, fruit de la tension des hommes dissimulés sous les cuirasses. Plus ténue, l'odeur de la peur aussi.

Canalisée par les façades aux vitrines aveuglées de panneaux de bois, la manifestation monte en puissance,

prend son temps, se rapproche, s'ébroue, crie, rit, houspille, s'échoue contre le barrage, se tasse, ondule, ressac humain à l'assaut d'un roc. Qui résiste. Pas de tirs de fumigènes encore. Les premiers rangs s'assoient alors sur le pavé et se mettent à chanter l'écologie, les retraites, les salaires, le travail pénible, le manque de personnel, les horaires, les transports, la biodiversité, les gouvernements, la souffrance des cochons, les catastrophes naturelles, la misère, la banquise qui fout le camp, les pesticides, les féminicides, le droit d'exister... Joyeuse cacophonie dont le trop-plein s'écoule peu à peu par des rues latérales et va porter ailleurs le message des grévistes.

Les uniformés respirent, pas de violence cette fois-ci. Quelques-uns sont déçus, à l'image de l'homme à l'écharpe rouge au milieu des manifestants. Il ne chante pas, ne lève pas le poing, ne crie pas de slogan. Dans sa main un smartphone prêt à filmer mais rien d'extraordinaire n'attire son attention. Son regard scanne la foule, ne reconnaît personne, si enfin! la fille de l'université là-bas, en train de haranguer un bouclier qui ne bouge pas d'un pouce. Dommage. Fatigué d'avoir tant marché pour rien, l'homme rajuste son écharpe et s'éclipse.

Le soir tombe, la place est de nouveau déserte, la grive boit à la fontaine pendant que le vent fait virevolter les feuilles mortes.

— Gast! la Mona, j'ai eu été sponté pour rien, ça sert à quoi des manif pareilles? Ah, si t'avais vu celles de nos grands-mères dans les fritures, c'était une autre paire de manches..., et avec le ventre vide tellement ça durait!

Celui qui adressait affectueusement des remontrances à

Mona devait avoir l'âge de Lug. Personne en pays bigouden n'avait oublié les grèves à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, longs soubresauts pendant lesquels, lassées d'être exploitées sans vergogne par des patrons aux mentalités enracinées dans le siècle précédent, les femmes de pêcheurs qui travaillaient dans les usines de sardines en boîte – les fritures comme on les appelait – s'étaient révoltées et n'avaient pas cédé malgré la faim.

Ayant travaillé sur les bateaux du père de Mona, l'ancien pêcheur considérait la jeune femme comme un membre de sa propre famille. Si la misère n'avait pas été éradiquée pour autant après les grèves, la solidarité rouge mise en place à l'époque avait perduré jusqu'à présent, et il s'inquiétait de voir sa nièce de cœur prendre part aux manifestations. Elle s'en aperçut,

— Te fais pas de mauvais sang mon mignon, l'époque a changé, mais tu as raison, faut malheureusement se battre davantage pour se faire entendre, j'ai été déçue par la manif d'hier. Pas de débordements, pas de black blocks pour une fois, mais justement, qu'en restera-t-il ? Tu crois qu'on peut y arriver sans violence ?

— On peut, dit une voix derrière elle, c'est beaucoup plus long mais plus efficace sur le long terme... Salut Jakez, tu donnes des instructions aux jeunes maintenant ?

— Lug, vieux desséché, assieds-toi, t'as besoin d'être arrosé. Cathy, la même chose pour mon ami ! Et toi ma belle, tu prends quoi ?

— Comme vous deux, dit Mona.

Un mimétisme utile dans les rapports sociaux, mais dont elle se repentait immédiatement lorsqu'elle trempa ses

lèvres dans le liquide jaune généreusement servi,

— Dieu ! comment pouvez-vous boire ça ?

— La Suze et la mer sont amères, dit Jakez sentencieusement et loin d'en être à son premier verre, on les aime pour ça, hein ?

— Pêcheur et poète..., dit Lug, tu vois Mona, les apparences sont trompeuses. Qui te dit qu'il n'en est pas de même avec ta manif ? Difficile de prévoir les ramifications de nos actions, tu ne crois pas ? Quant à toi, Jakez, si tu peux encore distinguer les pièces, je ferais bien une partie d'échecs.

La taverne Chez Cathy permettait tout. Sous son plafond bas, à cent mètres du port, la patronne accueillait les habitués avec bonne humeur et bienveillance, on y résolvait les conflits, on y faisait des rencontres improbables, on était chez soi.

Quelques semaines plus tard, alors que l'océan rageur crachait ses embruns sur la côte, Mona et Lug se rencontrèrent de nouveau entre les badauds sur les rochers de saint Guénolé. Spectacle de Titans, les rouleaux qui s'y fracassaient et jaillissaient vers le ciel les tenaient tous hypnotisés.

Lug se racla la gorge,

— L'écume est fille de la mer et du vent.

— Comment ça ? dit Mona.

— Deux éléments puissants s'unissent pour donner naissance à la chose la plus délicate qui soit. Le violent devient fragile, le permanent se transforme en éphémère.

— Oui, mais tu en fais quoi de la fille comme tu dis ?

elle sert à quoi si elle ne dure pas ? Oh-que-c'est-beau et pfuit... disparue, plus rien, évaporée ? Moi j'observe plutôt que mer et vent finissent par bouffer le rocher. Sous leurs coups de butoir, le caillou s'effrite, voilà une belle image de notre combat !

Lug sourit,

— L'une n'exclut pas l'autre. Te souviens-tu de ma remarque au bar l'autre jour au sujet des ramifications de nos actions ? Dans ce combat, personne ne peut imaginer ce qui en résultera. L'écume est la beauté de l'inattendu heureux.

— Je reste avec mon image.

— Normal, elle te ressemble. Nos pensées ont des couleurs différentes.

— La prochaine fois que je t'accompagnerai, je ferai appel aux services d'un traducteur. On y va ? J'ai froid.

Elle appréciait la compagnie de ce droch, cet homme étrange qui aurait pu être son oncle, ou son père, pourquoi pas ? Le sien était trop occupé à gérer ses bateaux : la pêche ne se portait pas bien et n'allait pas s'arranger avec les quotas, la pollution, les zones interdites, sans compter les tempêtes plus fréquentes et les poissons qui fuyaient vers les eaux froides du nord. *Lug me laisse entrevoir un monde différent*, pensa-t-elle en ajustant le pas pour rester à sa hauteur en rentrant vers le port, *il s'intéresse à nous les jeunes, et à notre combat qu'il semble comprendre. C'est bien.*



## La baffe

2020 se mit en marche cahin-caha. La température de la planète augmentait, celle des hommes aussi, feu dans les forêts et feu dans les veines, catastrophes climatiques et tourmentes sociales.

Face à ces évènements les humains se polarisaient peu à peu entre ceux enclins à la fatalité et ceux prêts à la rébellion. Même moteur pour les deux camps : la peur devant l'inconnu, celle-là même qui, à l'aube de l'humanité, avait donné naissance aux religions et à l'intolérance qui en découle. En cherchant un sens à l'incompréhensible afin de le maîtriser, Homo sapiens avait à la fois grandi et généré sa propre misère, il en était ainsi depuis des millénaires. Où va-t-on ? se demandaient encore et toujours les humains.

Rien d'extraordinaire donc au comportement des sociétés en ce début de la troisième décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, encombrée d'opportunistes puissants face à une opposition dispersée dont Mona faisait partie. Par résonance politique, les Anglais coupent les amarres et partent à la dérive, les États-Uniens s'isolent et élèvent des murs, les Européens peinent à réaliser leur désir d'unité, le Moyen-

Orient devient une caldera sur le point d'exploser, l'Afrique souffre comme toujours, les Chinois effraient, nouvel ennemi qui permet de se justifier. Tout est lié.

— Une période instable car de transition, inquiétante et pleine d'espoir, conclut Lug après un long monologue à voix haute dans le salon, ce qui avait le don d'exaspérer Kuñataí.

— Bla bla bla, bla bla bla, se moqua-t-elle, c'est toujours pareil avec toi, de longs discours et rien d'autre. Moi je fais et j'improvise au fur et à mesure, comme mes ancêtres qui vivaient au jour le jour sans se poser autant de questions et tout allait bien.

— Mon indienne indomptable a raison et je m'incline devant la sagesse des siens, répliqua Lug mi-burlesque mi-sérieux, mais moi homme blanc têtue aussi, et chacun à notre façon nous allons dans la même direction, voilà pourquoi nous sommes ensemble et je t'aime.

Elle adoucit son regard,

— Ah les Bretons! si c'est Dieu qui vous a faits, il devait avoir un peu bu ce jour-là... Bon, je vais au jardin, avec un hiver aussi trouillard on peut semer sans crainte, et toi va donc chercher du pain, l'air du port t'éclaircira les idées.

Elle tourna les talons, ses grandes tresses noires caressant ses reins et chaloupant dans son dos.

Lug ne se fit pas prier, le port était son lieu préféré dans le bourg: l'air du large titillant chalutiers et sardinières amarrés au quai, les criaillements rauques des nuées de goélands survolant les caisses de poissons tirées vers la

criée, la chaleur des bars et le pain frais de la boulangerie, les touristes perdus dans l'odeur forte du goémon après les grandes marées... la vie tout simplement.

Il l'aperçut sur le trottoir alors qu'il revenait avec une flûte sous le bras. Content de la revoir, il pressa le pas pour arriver à sa hauteur et se rendit compte que quelque chose n'allait pas. Il fut direct,

— Tu veux en parler ?

— Je...

Impossible de biaiser. En face de cet homme qui la sondait de ses yeux clairs, Mona se sentit comme un crabe coincé dans une flaque à marée basse,

— Mon père m'a foutue à la porte.

— Ah...

— La dernière manif où il y a eu du grabuge a été celle de trop pour lui. Tu comprends, politiquement on est aux antipodes lui et moi. J'ai voulu lui expliquer, enfin une fois de plus, mais il n'a rien voulu entendre et m'a traitée d'extrémiste, de terroriste, de verte, de rouge, il se croit encore au temps de la guerre froide, c'est lui qui était tout rouge. Puis il a dit : *à partir de maintenant t'es plus ma fille, j'ai que des emmerdes avec toi et j'en ai ma claque, va crever où tu veux avec tes autres cinglés, je veux plus te voir, tu n'existes plus!* Il soufflait comme un bœuf et j'ai bien vu qu'il aurait pu être violent, alors je suis partie en claquant la porte mais sans l'injurier, pourtant c'était pas l'envie qui me manquait...

— Et ta mère ?

— Elle n'aurait jamais été jusque-là mais elle partage ses idées et n'osera pas l'affronter. Quel gros macho ce mec !

Une colère triste luisait encore dans ses yeux bleu vert,  
— Ce qui me choque le plus c'est qu'il ne cherche même pas à me comprendre.

— Il se sent attaqué dans ses croyances, et de surcroît par celle qu'il aime peut-être le plus au monde.

— Je m'en fous, c'est un gros con comme tous ceux de sa génération.

— Comme moi donc...

— Je sais, je suis en colère et je dis n'importe quoi, je suis pas sa fille pour rien après tout.

— Le temps.

— Quoi le temps?

— Celui qui cicatrise, celui qui apaise, celui qui rétablit.

— Voir pour le croire. Heureusement ma pension à Quimper est payée jusqu'à la fin de l'année, j'ai ce qu'il me faut pour étudier, et l'an prochain on verra bien!

La voyance est une science très inexacte, et ni Lug ni Mona n'avaient pris en compte l'épidémie déjà déclarée en Chine.

*Normal, ils grouillent et mangent n'importe quoi, s'était moqué l'homme à l'écharpe rouge en mâchonnant une rondelle de saucisson, c'est pas chez nous que ça arriverait.* Combien pensaient comme lui avant la pandémie? combien restèrent abasourdis lorsque le virus leur chatouilla les narines? Tous confinés d'un jour à l'autre. Impensable!

— Alors je vais devoir te supporter tous les jours? minauda Kuñataí lovée contre son mari en regardant le journal télévisé.

— Eh oui, ma dousig, mais c'est réciproque, alors essayons de nous apprivoiser mutuellement, hein ?

— Chut ! fit-elle impérieusement, absorbée par une scène d'adolescents plus occupés à suivre le flot de SMS reçus qu'à répondre au journaliste qui les interviewait.

Soudain, elle n'y tint plus et fulmina contre l'écran en faisant de grands gestes,

— Au lieu de pianoter vos smartphones, vous feriez mieux de vous reproduire ! Si vous masturbez jour et nuit ces excroissances de vos mains au lieu de faire l'amour, c'est peut-être bien la nature qui vous pousse ainsi après tout, vous êtes devenus trop moches pour elle ! Regardez autour de vous, bon sang ! Fertilité en baisse, vieillissement accéléré des populations, femmes qui ne veulent ni enfant ni sexe, ça ne vous parle pas ? vous croyez encore que ces idées viennent de vous ? que vous êtes *au-dessus* de la nature ? Laissez-moi rigoler, elle vous mène par le bout du nez, voilà, bande de crétins incapables de reconnaître leur mère ! Le *cojonavirus* va vous réveiller, vous allez voir !

— Ben l'apprivoisement, c'est pas gagné, j'ai du pain sur la planche, hasarda Lug avec précaution. Moi je vois pas trop le rapport avec le reportage mais si tu te sens mieux... Tu veux un cafecito ?

Regard noir sitôt adouci,

— Ils m'énervent, voilà ! Pendant que tu le fais, je vais frire des *empanadas*, ça fera notre dîner.

Accepter que l'autre envisage le monde différemment était leur force. Ils en eurent besoin pour apaiser les frictions inévitables en ce temps d'incertitude sanitaire évoquant les pestes du Moyen-Âge. Grande absente

d'une époque fascinée par le jeunisme, la mort reprenait placidement sa place dans le monde des vivants.

Mona n'eut pas la chance du couple et se morfondait dans son petit appartement. Manifestations interdites, université fermée, copains absents, parents perdus, même pas un animal de compagnie. Sa fougue et son impatience ne travaillaient pas en sa faveur, et elle tarda une bonne dizaine de jours à retrouver sa vivacité naturelle émuée par l'onde de choc du confinement brutal. À vingt ans on n'a pas la carapace d'un Lug ou d'un Jakez.

— Je vais m'enquérir de leur santé, dit-elle à sa nouvelle confidente, une grive venue nicher dans la haie en contrebas de sa fenêtre, l'empathie, c'est important n'est-ce pas ?

Échanger avec ses vieux amis lui redonna l'assurance perdue et le courage de remonter à la surface. *Un vrai deuil que cette séparation parentale*, l'avait prévenue Lug, *mais je te sais suffisamment résiliente*. Elle se remit à écrire sur les réseaux sociaux :

Une pause. Subite, mondiale. Des centaines de milliers de morts, des millions de gens sans travail, des pans entiers de l'économie en faillite ou en crise sérieuse. Travail de sape du plus petit des êtres vivants, au point que certains lui refusent cette appellation. Quel message veut nous faire passer dame Nature ? Que nous sommes de trop ? que nous la détruisons sans réfléchir aux conséquences ? qu'il est temps de nous ressaisir ? que nous devrions profiter de cette pause forcée pour réapprendre la solidarité, le sens de nos vies, en bref changer de paradigme en admettant

enfin que nous avons fait fausse route ?

N'appuie-t-elle pas finalement ce que nous demandions par nos manifestations ? L'isolement nous amène à réfléchir à ces questions, à creuser encore les raisons de nos revendications récentes et à les adapter à la nouvelle donne qui s'offre à nous maintenant.

Écrire prodigue une énergie qui ne demande qu'à se dissiper par une bonne marche. Elle enfila sa doudoune et sortit humer l'air, guetter les premiers bourgeons, peut-être un oiseau migrateur en avance ? Son regard embrassa la vase de l'anse de l'Odet à marée basse,

— Et moi ? dit-elle à voix haute en s'adressant aux arbres de la colline d'en face, où serai-je dans vingt ans, trente ans ? Toujours dans ce combat qui ne semble pas avoir de fin ? L'inertie humaine est-elle donc aussi lourde et collante que la glaise des bords de la rivière ? Vivrai-je avec mes enfants dans une utopie devenue réalité fraîche éclosée ? Aurai-je un jour un a-venir issu de moi, un enfant ? Rien que pour lui ou elle, je n'ai pas le droit d'échouer.

En avril, elle reçut un appel de Lug : Jakez n'avait pas résisté au virus.



## Le blog

Un parfum estival entrait par la fenêtre grande ouverte. Assise sur le lit, Mona posa sa tasse de café et s'épongea le front avec le bas de son T-shirt avant de reprendre le texte de son blog :

Extraordinaire capacité que l'adaptation de notre espèce à un nouvel environnement. Autant elle a permis à nos ancêtres de s'étendre sur la planète entière au point de la dominer, autant elle nous rend passifs face à des événements dont nous sommes en grande partie responsables, je veux parler ici du dérèglement climatique.

Cet été 2020 est en train de battre les records de chaleur précédents comme chaque année depuis une décennie. Et que faisons-nous ? À peine convalescents de la pandémie du coronavirus, nous nous demandons quel nouveau S.U.V. acheter, nous équipons nos appartements de climatiseurs, nous pleurons de ne pas avoir pu aller cette année en vacances au bout du monde. Rubriques presque journalières qui ne font plus la une, nous écoutons distraitement que la Californie brûle, que le Midi est noyé quand le Berry se dessèche, que la tour Eiffel peine à pointer sa flèche hors des brumes polluées et que miss

météo annonce calmement une température au-dessus de 40 degrés. Des banalités dont nous semblons nous accommoder.

*Mais que puis-je faire d'autre ? me serine-t-on à longueur de réunions, nos aïeux ont toujours réussi à se sortir des catastrophes naturelles puisque nous sommes là, pourquoi ne serions-nous pas à la hauteur maintenant que nous possédons des technologies qu'ils n'avaient pas ?*

Ah la Technologie ! notre nouveau credo, notre salvatrice ! Permettez-moi d'être en désaccord avec cette nouvelle religion qui ne vaut pas mieux que les autres. Comme toute croyance, elle n'est qu'un refuge face à nos peurs, rien de plus. J'irai plus loin : au lieu d'y apporter une solution, elle fait partie du problème. Si elle a bien sûr de bons côtés, elle a malheureusement multiplié de façon exponentielle notre pouvoir destructeur envers la nature, donc envers nous-mêmes. Mais vous le savez déjà car vous le vivez tous les jours, je ne m'étendrai donc pas davantage sur le sujet.

Associons cette puissance sans précédent à une population nombreuse mais surtout avide de biens matériels, et nous voilà face à un couple infernal qui s'autoalimente. Je ne voudrais pas être prophétesse de malheur, mais ce couple me fait peur, car pour la première fois de notre histoire, nous avons la faculté de détruire notre belle planète bleue.

Et la Nature dans tout ça ? Je lui mets une majuscule à elle aussi car pour moi elle est la Vie. Je ne sais pas où elle va, ni ce qu'elle veut. A-t-elle un projet ? Nous en sommes une infime partie inexorablement liée au reste, constat qui me conduit à une autre pensée : ne se-

rions-nous pas devenus un cancer dans cette harmonie qui nous échappe ?

Lecteurs, ne vous impatientez pas, j'arrive à mon argument. Le fait que nous soyons si passifs tout en sachant que nous allons droit dans le mur, ne serait-ce pas un processus naturel destiné à nous éliminer ou nous circonscrire en tant qu'espèce nuisible ? n'est-ce pas ce que nous cherchons à faire nous-mêmes face à un cancer ? Aurions-nous l'arrogance de penser que l'intelligence dont nous sommes dotés n'appartient qu'à nous ? est-ce si imbécile d'imaginer une intelligence universelle qui nous dépasse ?

La question est posée, à nous d'y réfléchir. Comme vous, je n'ai pas toujours de réponses.

Ken ar c'hentañ, tudoù kaer !

— Ouf ! echu ! fini !

Elle leva son regard vers la fenêtre. Face à elle, l'ombre du mont Frugy plongeait vers l'Odet. Bien qu'ayant souffert de la taille de son minuscule appartement pendant le confinement, Mona aimait particulièrement son orientation vers ce paysage de verdure et Quimper était une ville agréable.

*Va falloir songer à ton avenir, ma fille, se dit-elle, je doute que mes parents prolongent le bail. Et si je prenais une année sabbatique ? si j'allais bourlinguer le monde afin de mieux le comprendre ? Quel formidable exercice de journalisme de terrain !*

Elle repoussa son ordinateur portable et s'allongea sur le lit. Le sommeil lui ferma les paupières qu'elle rouvrit bientôt sur ses rêves : et si... ?

L'idée ne la quitta plus. Partir ! un besoin, un désir impérieux.

— J'y vais, dit-elle à ses amis.

— Tu vas où ?

— Je ne sais pas, mais j'y vais.

— C'est ton père qui te paye des vacances ?

— Mais non, bande de relous, je pars pour me former, me faire ma propre opinion de ce monde qui vacille et ne sait plus de quel côté pencher.

Mona s'arrangea pour rencontrer Lug. Le vieux avait roulé sa bosse et cachait forcément quelques bons tuyaux dans sa manche, elle allait lui faire cracher ses secrets.

Il ne l'exhorta ni la découragea, mais une lueur brilla au fond de ses yeux,

— Suis le courant, lui dit-il simplement, il te mènera là où tu dois aller.

— Avec ça je suis parée contre les mauvais coups, se moqua-t-elle, et... c'est tout ?

— Oui si tu sais écouter et voir ce que les horizons nouveaux te révéleront.

Il rit devant le trouble de la jeune femme,

— Bon, maintenant que tu possèdes l'essentiel, voyons quelques petits détails...

Trois semaines plus tard, un cargo appareillait de Brest vers Arica avec à son bord une jeune assistante cuisinière.

## Le voyage

Le blog de Mona-la-volante – Sixiwa, 15 octobre 2020.

Une coque de sauterelle, légère, prête à s'envoler dans le vent. Voilà l'image qui me vient en regardant cet enfant mort dans la nuit de faim et de dysenterie, la sécheresse a été la plus forte.

J'écris depuis l'un des toits du monde, plus précisément le sud de l'Altiplano andin. Ici, dans l'atmosphère ténue de l'altitude, le vent vous lacère la peau, le soleil darde ses rayons empoisonnés, l'ombre est glacée. Pourtant des humains y vivent, tant qu'il y a de l'eau. Or cette année, El Niño a frappé une fois de plus, pas une goutte de pluie depuis des mois, donc pas de récolte de quinoa ni d'amarante. Ce n'est pas la première fois, mais la fréquence et l'intensité de ce phénomène météorologique augmentent, obligeant les habitants des rares villages à fuir temporairement ou définitivement.

Trop tard pour l'enfant. Quelle ironie, mourir desséché à cause d'un courant océanique !

Qu'en est-il des milliers de gosses comme lui, fuyant les dérèglements climatiques et les guerres qui en découlent ?

Tout ça pour finir séparés de leurs parents, prisonniers de camps de concentration (appelons un chat un chat) ou noyés par la stupidité humaine qui refuse de les accueillir et construit des murs au lieu de ponts. Des enfants!

Je suis triste, j'ai la main lourde, je n'arrive plus à écrire. Dans quoi me suis-je lancée? qu'est-ce que je sais, moi, de la politique ou de l'économie internationale? Je me sens bien petite au milieu d'une tourmente dont personne ne peut en prédire l'issue.

Désolée de ce ton aujourd'hui, mais vivre en direct l'agonie d'un enfant m'a bouleversée. Je m'en vais suivre le cortège pour ensevelir son petit corps dans le désert.

Hasta la vista en de meilleures circonstances!

Quelque part sur le rio Madeiras entre Porto Velho et Manaus, 30 novembre 2020.

Mon cher Lug,

Je profite du temps libre (mais forcé, bizarre non?) que me procure la descente de cet affluent de l'Amazone pour t'écrire enfin. Prendre la plume et repartir en pensée vers ma Bretagne me stimule, car depuis mon hamac suspendu dans l'entrepont, le défilement lent et continu des berges engourdit mes sens. Je n'imaginai pas rencontrer une telle monotonie: du vert, du vert et encore du vert, et la chaleur moite n'améliore pas mon état permanent de larve dégoulinante. L'exclamation *quelle poisse!* est à prendre ici au sens littéral.

Tout d'abord merci beaucoup pour les conseils et adresses

prodigués, tu es un fin connaisseur de ces contrées. Lorsque j'ai rencontré les membres de la famille de Kuñataí, il m'a suffi d'annoncer que je venais de ta part pour être acceptée avec enthousiasme comme si j'étais l'une d'entre eux. Ce sens du clan familial m'a surprise car il nous est devenu étranger.

J'aurais pu rester tout le temps que je désirais mais, comme tu m'y avais incitée, j'ai suivi le courant et dérivé vers le Pantanal brésilien. De là j'ai traversé le Matto Grosso (ça veut dire Grande Forêt en portugais, je crois qu'il serait temps de rebaptiser cet État en Soja Grossa!), puis les horribles collines érodées du Rondônia pleines de cicatrices rouges, purulentes de terre mise à nu. De la forêt ne restent plus que les troncs secs des arbres de castanha (la noix du Brésil). Il est interdit de les couper mais ils se meurent au milieu des troupeaux de zébus, bras de cendre aux longs doigts fins levés vers le ciel, en muette supplique adressée à qui? à nous je crois, aux rapaces que nous sommes. Homo sapiens? tu parles!

Je ne me fais pas d'illusion au sujet de tout ce vert autour de moi, comme me l'a expliqué un biologiste local (et mignon...): on coupe rarement les arbres en bordure de l'eau parce que le terrain, irrégulier ou inondable, est impropre à l'agriculture. Résultat, on a l'impression de traverser une immense forêt alors que parfois la bande arborée ne dépasse pas une centaine de mètres.

Tu comprendras que je suis déçue, la réalité est pire que celle que tu avais peinte. Lors de nos conversations sur ce continent avant mon départ, je pensais que tu exagérais, que l'emphase oratoire sud-américaine t'avait contaminé. Te souviens-tu de tes larmes au bord des

yeux pendant que tu me décrivais les tracteurs fauchant littéralement la forêt en tirant une grosse chaîne d'acier? Imaginer cette scène est une chose, la voir en est une autre, et j'ai pleuré moi aussi. Atroce et insoutenable réalité qui perdure parce que chez nous, nous voulons du soja ou de la viande!

Fort en émotions donc, ce voyage que je suis contente d'avoir entrepris, même si j'encaisse des coups et que monte en moi l'envie de casser la gueule aux tordus qui nous offrent de si moches tableaux.

J'apprends, j'essaie de ne pas juger, mais j'ai bien du mal comme tu peux le constater. Ces expériences me déstabilisent et je ressens le besoin de retrouver un équilibre. Peut-être à Manaus où je vais poster cette lettre?

Tu ne trouveras pas d'adresse au cas où l'envie te viendrait de me répondre. C'est volontaire. Maintenant que je suis dans le bain, j'assume! je sais que tu comprendras. Je t'embrasse ainsi que Kuñataí,  
Mona la chieuse.

Le blog de Mona-la-volante – Manaus, 20 janvier 2021.

Bonne année à tous quoique dans le rétroviseur il n'y ait pas de quoi se réjouir: le *cojonavirus* toujours en chasse, l'économie mondiale cul par-dessus tête, les Grands-Bretons qui se grattent le crâne après leur coup de folie, le cortège des excès climatiques devenus partie intégrante de notre paysage... Bref, mis à part les différents mouvements citoyens qui reprennent du poil de la bête, rien de

bien joyeux ni de prometteur pour nous qui voulons nous projeter dans un autre monde.

Mais le catastrophisme est une boîte de Pandore pernicieuse et stérile. Aujourd'hui j'ai décidé d'en rabattre le couvercle et je vous invite à venir nager avec moi dans les eaux du ravissement, de l'euphorie aussi, en vous relatant une superbe expérience. Fermez les yeux, on y va...

Des effluves d'humus, de moisi, d'humidité moite, celles de la décomposition naturelle de la forêt, ou plutôt de sa régénération puisqu'elle va en renaître. Je comprends mieux le sens de la mort : un passage, non pas vers un autre endroit pour continuer à vivre, mais vers d'autres êtres qui vivront grâce à nous. Ça me plaît cette notion de cycle. Puis une odeur forte, musquée, se mêlant à l'odeur douceâtre de la femme à mes côtés. Elle me serre le bras pour m'indiquer de ne pas bouger. Mon pouls s'accélère, je retiens ma respiration. Rien, pas un bruit à part le craquement d'une branche morte, la chute en cascade d'une feuille depuis la canopée, le sempiternel vrombissement des moustiques que l'on n'entend plus tant il est permanent. Une grenouille arboricole essaie quelques notes et se tait aussitôt. Elle aussi sait qu'il est là, quelque part dans l'obscurité, curieux de notre présence. Je m'interroge : que fais-je ici, en pleine nuit dans la forêt tropicale, et de surcroît nue comme un ver, peinte de rocou de la tête aux pieds pour éviter les piqûres d'insectes, en compagnie d'une Amérindienne aussi nue et sans défenses que moi ? Je n'en sais rien.

Après huit bonnes heures de peque-peque – ces pirogues pourvues d'une hélice au bout d'une longue tige gouver-

nail, résultat du génie adaptatif local – João le pêcheur m'avait déposée dans un village indien dont il connaissait le chef. Enfin de la vraie forêt et des gens qui en vivaient ! J'en étais tout émoustillée. On m'avait invitée à entrer dans une maloca, ces grandes maisons où vivent plusieurs familles. Quelques femmes m'avaient déshabillée sans plus de cérémonie tout en parlant beaucoup dans une langue mélodieuse et en riant sans cesse. De quoi ? de mon étrange chevelure rousse où elles passaient leurs doigts ? de ma peau blanche si molle en comparaison de la leur ? de mes taches de rousseur ? ou de la broussaille de mon pubis ? On m'avait ceinte de colliers de perles bleues au cou et à la taille, et voilà ! Je m'étais retrouvée seule et à poil dans un hamac, elles étaient reparties vaquer à leurs occupations.

Quelques pas au-dehors avaient suffi pour faire disparaître la gêne de ma nudité. Quand tous les chats sont gris...

Comment décrire l'ambiance ? Babillage des enfants, allées et venues des adultes, animation au bord de la rivière, des rires, beaucoup de rires mêlés aux sonorités de la forêt. L'absence aussi a son importance : pas de téléphone, pas de télé, pas de métro ni de boulot, pas de manif ni de copains. Je suis seule et je m'en fous. Calme. Bien-être. Sensation d'exister. Les moustiques le savent aussi et me dévorent, alors on m'enduit de rouge comme les jeunes enfants, ce qui fait bien rire tout le monde encore.

J'aide à préparer les repas de poisson et de manioc, je me baigne entourée de gosses qui ne se chamaillent jamais, je me promène, j'observe, on m'observe gentiment, on me sourit toujours.

Voulant savoir si je pouvais pénétrer dans la forêt sans me faire manger par un jaguar, j'avais dessiné un gros chat dans la poussière et regardé d'un air interrogatif mon interlocutrice. Elle avait simplement caressé mon visage en hochant la tête, mais une main ferme m'avait tirée du hamac dans la nuit. Entrevue brièvement dans la lueur du feu mourant, Yakima, celle au gros chat, m'avait entraînée en silence entre les arbres.

Et me voilà maintenant avec ma nouvelle amie et un jaguar ou un puma qui rôde près de nous. Un souffle rauque à peine audible, un autre encore, puis plus rien. Quel étonnement ! La peur n'est pas au rendez-vous, bien au contraire ! quelque chose se glisse en moi, mon corps entre en résonance avec ce qui m'entoure. Je ne suis pas dans la nature, je suis La nature, je ne fais plus qu'une avec elle. Harmonie est un mot bien faible pour exprimer cette sensation extra-ordinaire. Je suis arbre, puma, grenouille, serpent, et rivière, et pluie, et lune ! La vision, si cela en est une, se dissipe doucement.

Le front de Yakima se colle au mien, elle me murmure une petite phrase incompréhensible que j'ai envie de traduire par *maintenant tu sais*.

Le blog de Mona-la-volante – Miami, 1er mai 2021.

Hasard des lignes de navigation commerciale, me voici débarquée au paradis des retraités étasuniens. Dès la descente du cargo chargé de bois amazonien, j'ai tout de suite trouvé un poste dans un hôtel de Miami Beach,

c'est le bon côté du pragmatisme anglo-saxon : tu veux ? tu peux ? alors vas-y !

Tous les employés sauf moi ont plus de soixante ans car, pour cause de retraite absente ou insuffisante, ils n'ont pas d'autre option que de larbiner pour leurs collègues aisés. Parmi ces derniers, certains sont agressifs avec la jeunesse dans la rue, en témoigne une pancarte à l'entrée d'un condominium : interdit aux enfants et aux chiens. Éloquent. Envie ? jalousie ? Lorsqu'ils vont à la plage (de-vrais-je dire l'étal ?) au pied de la file d'hôtels, la viande est loin d'être fraîche...

Hé oui, c'est mon jour de méchanceté !

Voilà un mois que je bosse ici. Le contraste avec la première partie de mon voyage est tellement démesuré que parfois la schizophrénie me prend et je ne sais plus où j'en suis. De la sylve amazonienne ou de la jungle des gratte-ciel, qui est le plus sauvage ? le jaguar ou le mafieux ? L'Homo urbis trop récemment greffé sur l'échelle de l'évolution ne me semble pas encore adapté aux cages dans lesquelles il s'agglutine, et par cela je n'entends pas seulement les appartements, mais aussi les carcans des normes, des codes, des convenances, du prêt-à-penser, du fast-food, du dernier modèle, du plus, du trop.

Je fais mien ici le message d'un ami au printemps dernier :

*Nous étions assis dans le jardin pour nous laisser caresser par le premier air tiède de ce mois d'avril quand une tourterelle se mit à chanter. Madeleine de Proust, réminiscence, souvenir, mémoire enfouie, appelle cela comme tu veux, mais ce chant me fit basculer d'un coup des décennies en arrière. Pas de traînées d'avion alors dans le ciel ni de passage de camion vers la criée, seuls quelques échos de cris d'en-*

*fants, d'un artisan ou d'un animal, d'une rare automobile au loin... Je réalisai alors la qualité du silence que la pandémie nous faisait retrouver et que nous avions parfaitement oubliée. Un vrai silence est une trame sur laquelle sont brodés les motifs des bruits naturels, à chacun sa touche, à chacun sa note dans un tout harmonieux. Nos bruits à nous sont balourds et cassent ses mailles délicates.*

Il compare les bruits, je comparais les jungles. Le point commun en est l'opposition du naturel face à l'artificiel, de la vie face aux choses. Pourquoi nous obstinons-nous à mettre la charrue avant le tracteur ?

Une semaine plus tard...

Mais pourquoi ne met-elle pas son blog à jour ? vous demanderez-vous. Eh bien cette fois j'ai une bonne raison : alors que je flânais dans le downtown de Miami, j'ai été agressée. La pointe d'un couteau dans les reins, une main fébrile qui me farfourille, je crie, puis plus rien.

— Are you OK ?

Une femme noire est penchée sur moi car je suis au sol, nez ensanglanté, souffle court, esprit à côté de ses chaussettes. Entre les nombreux badauds, elle est la seule à me tendre la main. Dans l'autre, une canne blanche.

— Nous autres aveugles avons l'ouïe fine, je vous ai entendue tomber. Appuyez-vous sur moi.

Assise sur le banc où était resté attaché son chien, je réajuste peu à peu mes idées, confortée par la présence de cette femme.

— Venez, dit-elle, je n'habite pas loin, il faut vous laver car si la police vous voit dans cet état elle peut vous interpeller. Vous n'êtes pas d'ici et vous n'avez sans doute plus

de papiers, n'est-ce pas ?

Merde, il m'a tout volé le salaud ! Docile, je la suis.

Son petit appartement est un capharnaüm où elle vit seule avec Tom le chien, mais elle s'y meut sans difficulté car chaque chose semble avoir sa place dans ce bric-à-brac.

Elle a envie de parler, moi aussi. Je raconte, elle enchaîne. Alors que je m'attendais à des plaintes sur la très mauvaise situation depuis que le virus avait mis son pays à genoux, ou sur les difficultés de son handicap dans ce milieu du chacun pour soi, elle me parle solidarité, joie des visites de son fils, plaisir de faire des gâteaux et de les partager, amour de son chien, le tout avec un grand sourire sous ses lunettes noires à la monture parfaitement kitsch.

Quelle résilience ! Intriguée, je lui pose une question sur la discrimination raciale toujours très forte en ce pays.

— Nous les aveugles, nous avons de nombreux avantages en vivant dans un monde différent avec des sons, des odeurs, des saveurs que vous ne pouvez concevoir. Quant au toucher, *exquisite sensations* impossibles à décrire ! Pour vous répondre, dans mon monde les races n'existent pas. Voilà une idée bien ridicule que cette ségrégation par la couleur de la peau, pourquoi pas celle des yeux ou des cheveux ? ou encore par la longueur du nez ? Pour ma part j'imaginerais assez bien la race des égoïstes ou celle des empathiques, celle des rieurs ou celle des râleurs, rien de scientifique dans tout ça, n'est-ce pas ? eh bien la pigmentation de la peau ne l'est pas davantage. Je suis contente d'être aveugle.

Mon voleur aurait été bien surpris de savoir que, grâce à lui, j'ai trouvé une perle de sagesse mille fois plus précieuse que la poignée de dollars froissés qu'il m'a dérobée.

Le blog de Mona-la-volante – Wuhan, 15 juillet 2021.

L'équipage d'un avion ukrainien était venu se loger dans mon hôtel de Miami Beach, peut-être pour profiter de la plage avant de repartir. Le pilote parlait anglais et nous avons discuté toute la soirée, en carburant lui à la vodka et moi... aussi (cette sale manie que j'ai d'imiter les gens!).

Véritable propagande volante pour son pays, j'avais appris que son avion Antonov Mrya était le plus gros du monde, le seul capable de transporter une énorme machine de deux cents tonnes depuis la Chine jusqu'ici, pour le compte d'une compagnie pétrolière.

Mon pilote était très fier de son camion volant et aussi très entreprenant, ça tombait bien, vodka aidant je ressentais de plus en plus l'envie de conjurer les séquelles de mon agression par quelques câlins...

Le lendemain au petit dej,

— Je rêve d'aller en Chine, lui avais-je dit sans détour.

— Heureuse coïncidence, Mrya veut justement dire rêve en ukrainien.

Silence. Il m'avait regardée, pensif.

— On repart dans deux jours et le consul chinois me doit quelques faveurs en échange d'un colis que je lui ai apporté en douce dans la soute. Alors dis-moi, tu es vraiment sérieuse ?

— Aucun doute, avais-je fait la bouche pleine de pancake dégoulinant de sirop.

Et voilà comment je me retrouve sur les rives du fleuve jaune à Wuhan. Un nom qui vous parle, j'en suis sûre, depuis les événements de l'an passé dont je ne discerne aucune trace. Impossible d'imaginer cette ville de la taille de Londres totalement déserte alors que mon esprit marin cherche désespérément à s'extraire de la frénésie ambiante. Pas même le fleuve n'y échappe, sillonné par d'innombrables embarcations de toutes tailles.

J'avoue que je suis un peu perdue. Les signes incompréhensibles, les tonalités de la langue, la foule, le mélange de l'ultramoderne et du traditionnel... je suis une aliène. L'atterrissage est plus rude que celui de l'Antonov.

Avec avoir péniblement déniché un boulot de prof de français, la bouille ronde et éternellement souriante – selon mes clichés inconscients – de mes jeunes élèves hyperstudieux m'apporte un salutaire coup d'air frais, et je retrouve mon grand large dans les yeux de ces enfants attentifs.

Les parents qui mettent leurs rejetons à l'étude de notre langue ne sont pas les plus pauvres, et la grande majorité d'entre eux parle déjà anglais. On m'invite bientôt au restaurant et à visiter cette ville d'une incroyable vitalité. Au cours de repas délicieux qui me valent très vite

quelques bourrelets supplémentaires, on me demande poliment des renseignements sur la France, puis inéluctablement la conversation s'oriente vers l'épreuve du coronavirus. Ces gens sont blessés, non par le confinement rigide auquel ils se sont soumis, mais par les propos mal-faisants et dénigrants qui circulaient alors en Occident. Ils veulent comprendre et je ne sais que répondre.

Alors que je décrivais ma Bretagne à un couple, sa mer changeante et ses dieux celtiques dont Lug le lumineux, l'homme et la femme avaient échangé un regard complice,

— Voilà ce que nous appelons une croisée heureuse des sentiers fleuris, me dit-elle, mon nom est Haimeï, qui signifie petite sœur de la mer, et mon mari est Liang, le lumineux, mais il n'a rien d'un dieu celtique, s'empres-sa-t-elle d'ajouter avec un sourire qui lui plissa encore davantage les yeux.

Depuis nous sommes copains, elle est pas belle la vie ?

Chinoise, je ne le serai jamais, d'un côté mes amis ont les mêmes aspirations que nous, d'un autre ils orbitent au-delà de ma compréhension. J'ai visité des usines high-tech qui nous feraient rougir d'être si arriérés, mais aussi des ateliers où aucun Occidental ne voudrait travailler. J'ai vu des avancées écologiques incroyables et traversé des brouillards de pollution. L'image d'Épinal qui me vient à l'esprit est celle d'une termitière bourrée d'ingéniosité collective dont les membres cherchent à s'adapter sans cesse aux nouvelles conditions mondiales, qu'elles soient commerciales, écologiques ou même spatiales.

Parfois fatigant mais toujours fascinant.

Les valeurs que nous considérons universelles ne sont pas perçues ni prisées de la même façon ici, mais elles restent des valeurs humaines. La diversité de pensée n'est qu'une branche de la diversité biologique, et l'arbre du vivant a besoin de toutes ses branches, n'est-ce pas ?

Haimeï est psychologue et Liang ingénieur électronicien. Les deux sont écologistes et je leur demande pourquoi. Haimeï répond immédiatement,

— L'écologie est une question d'équilibre, je le vois bien chez mes patients. Ce n'est pas une notion nouvelle pour nous, depuis plus de deux mille ans nos penseurs s'intéressent à l'harmonie autour de nous. Vous Occidentaux, vous avez tendance à examiner les choses en les séparant alors que nous nous intéressons aux relations entre elles. Vous savez, le fameux chemin du Tao. Tout est lié.

— Et pourtant vous polluez énormément, dis-je prudemment.

— C'est vrai, mais nous sommes quatre fois plus nombreux que les Étatsuniens, donc relativisons sans exclure la réalité. Au XIX<sup>e</sup> siècle, vous avez forcé, c'est le moins qu'on puisse dire, l'ouverture de notre pays pour vos besoins commerciaux, puis à la période post-Mao vous avez délocalisé vos usines chez nous pour produire moins cher. Alors oui, nous polluons, mais nous en sommes conscients et cherchons à nous améliorer, ce n'est pas en nous accusant que le monde ira mieux.

Aïe, j'ai touché un point sensible. Intéressant. Visible-ment concerné, Liang prend la parole,

— Nous les Chinois avons l'habitude et le sens de la communauté et quelque part nous aimons nous référer à une

seule autorité pour le meilleur ou pour le pire, que ce soit un empereur ou un parti. Je cite notre président actuel : *Nous devons établir fermement ce concept de civilisation écologique socialiste. Développer une relation harmonieuse entre l'homme et la nature et tout faire pour protéger l'environnement pour les futures générations.* Le mouvement est lancé et parallèlement à l'utilisation excessive du charbon dont nous souffrons nous-mêmes, nous avons déjà le parc éolien et solaire le plus développé du monde. Maintenant que nous sommes tous mondialisés, je suis moi-même en contact permanent avec des collègues de nombreux pays, alors nous ferions mieux de nous allier pour cette nouvelle cause commune, nous avons besoin de tous les points de vue.

— Là je suis d'accord, dis-je, aucun pays isolé ne pourrait réussir. Suivons l'exemple de la grande muraille verte africaine !

— Exactement. *Ce sont des interdépendances, des solidarités qui constituent l'ordre de l'Univers. On ne pense pas que l'homme puisse former un règne dans la Nature ou que l'esprit se distingue de la matière. Nul n'oppose l'humain et le naturel, ni surtout ne songe à les opposer, comme le libre au déterminé.*

— C'est beau ça, tu parles sagement.

— 1934, La pensée chinoise, par Marcel Granet, ...un Français.

Mon air ébahi déclenche un rire contagieux. Quel couple cultivé, lucide et charmant !

— Gan bei ! fais-je en levant mon verre de baijiu.

La méthode du cul sec n'est pas à mon avantage car ils me sollicitent tour à tour, ce qui me permet, le soir venu, de parfaire ma culture alcoolique en comparant vodka et

baijiu. Match nul, les deux sont insipides et me tambourinent sur le coco.

Voilà, cher lecteur, après ces ultimes considérations terre à terre, je vais me coucher. Dang xin!

Le blog de Mona-la-volante – Aberystwyth, 12 décembre 2021.

Ce lieu à la tronche imprononçable, que j'ai vite désossé en *à beurre est ouest*, se trouve sur la côte ouest du pays de Galles. Si je coupe le mot en deux, Aber Ystwyth nous met la puce à l'oreille à nous les bretonnants qui possédons aussi des abers et, au risque de vous décevoir, le sens en est donc tout bêtement Estuaire de l'Ystwyth. Désolée pour les fans de légendes celtiques, pas de réminiscences de fées ou de mages ici, même si je suis sûre qu'ils rôdent en ces lieux coincés entre mer d'Irlande et monts Cambriens<sup>1</sup> (ou mynyddoedd Cambria si vous préférez), un isolement propice aux études comme le prouve une solide université mêlant ses neuf mille étudiants aux douze mille locaux.

Mais revenons en arrière. De Wuhan au Pays de Galles, le chemin est long et tortueux, et sur une voie tortueuse il y a des tortillards. Un surtout, et fameux : le Transsibérien, décliné d'abord, dans mon cas, en Transmongolien

---

1 Note de l'auteur : Cambrien vient de Cambria, nom donné par les Romains au Pays de Galles ou Cymru en gallois. Les géologues anglais du XIXe siècle ont nommé l'ère cambrienne d'après ce très vieux massif, ainsi que l'Ordovicien d'après la tribu locale des Ordovices, et le Silurien d'après la tribu des Silures.

car je suis partie de Pékin.

Encore une générosité de Haimeï et Liang due à leur amitié mais aussi à la bonne idée de leur fille d'absorber le français comme une éponge. Le couple voulut me remercier à sa façon en me proposant d'accompagner Liang à Moscou pour son travail. Et que croyez-vous qu'il arriva ?

Le Transsibérien. Cinq jours et demi de rêveries et de beautés automnales scandés par le clang-clang des essieux, métronome infatigable d'une symphonie russo-asiatique dont les instruments seraient autant de paysages colorés.

Gare de Iaroslavi, je posai le pied sur une planète encore différente. Ce train va serpenter longtemps dans ma tête, j'ai adoré. Liang parlant russe, j'ai aussi pu apprécier la truculence rude mais bon enfant des passagers, à coups de litres de thé brûlant.

Je ne suis pas guide touristique, alors pour le Kremlin et la place Rouge, consultez Wikipedia, tout y est fort bien expliqué... Moi j'ai continué la route avec une spécialiste des enluminures qui rentrait chez elle, une Galloise d'Aberystwyth.

Vous avez compris. Une fois de plus, ce n'est pas moi qui vais quelque part mais le lieu qui m'appelle.

Par opposition à Wuhan, je me sens tout de suite chez moi. La mer ? les gens ? la langue proche du breton dont je capte quelques mots ? J'ai voulu en savoir davantage sur nos cousins celtes en accompagnant ma nouvelle amie Alys à la National Library of Wales ( Llyfrgell Ge-

nedlaethol Cymru, – désolée, je ne peux résister à ce kif orthographique). Elle me guide vers la salle des cartes et des manuscrits, là où lui est venue sa passion des enluminures. Mais c'est la salle de lecture des livres imprimés qui m'impressionne : cinquante-trois mètres de long, quinze de large, dix de haut, trois niveaux de galeries courant le long des murs de cette mini-cathédrale du savoir dédié au monde celtique, le mien.

Alys part quelque temps pour examiner le merveilleux Livre de Kells à Dublin et me permet généreusement d'occuper son appartement. Chouette! je peux ainsi vivre sur mes réserves et partager mon temps entre la bibliothèque et des cours de gallois.

Mon prof Edern est tout de suite intéressé lorsqu'il apprend mon origine, une constante entre cousins, qu'ils soient Irlandais, Écossais, Galiciens, Asturiens, Cornouaillais, Bretons ou Gallois, et nous sympathisons immédiatement. Comme chez nous, ceux qui se dévouent à la défense de leurs racines sont très imprégnés de l'esprit celtique. Des conservateurs qui se replient sur eux-mêmes, me direz-vous. Que nenni, bien au contraire, seule une assise solide permet de regarder sans peur autour de soi.

Mais qu'entend-on par culture celtique? Vaste sujet que nous développons au cours de veillées tardives au coin du feu, ou le dimanche en arpentant la plage de galets à l'embouchure de l'Ystwyth.

— L'esprit celtique, c'est l'insoumission, la résistance, la résilience, dit Edern, à preuve le mur d'Hadrien des Romains face à l'Écosse ou la digue d'Offa des Anglo-Saxons chez nous. Le dragon rouge est l'emblème

de ce sentiment que représente fort bien notre équipe nationale de rugby.

— Vrai, mais n'oublie pas les autres, le poireau et la jonquille, l'interrompt sa compagne. Un légume comme symbole exige une bonne dose d'humour et nous garde les pieds sur terre. La jonquille exprime notre sensibilité envers la nature, les arts et la musique.

— La musique, dis-je à mon tour, celle qui nous unit au-delà du temps et des frontières! Nous les Bretons avons repris votre hymne tellement il nous parlait!

— Ainsi que les Cornouaillais, continue Siwan, mais je reviens à la sensibilité. Elle nous donne un riche tissu associatif, une égalité homme-femme plus grande qu'ailleurs, une ouverture à notre environnement, donc aux problèmes sociaux et écologiques contemporains.

— Oui, approuve Edern, notre culture est vivante et ouverte tout en puisant sa force dans le temps, nos mythes et nos rimes. Par elle nous prenons un recul salutaire face à la trépidation de la vie moderne : *Qu'est-ce que cette vie si, à tant s'inquiéter, Il n'est de temps pour s'arrêter et contempler?* écrivait notre poète clochard William Henri Davies. Ce temps qui à d'autres paraîtrait inutile, nous le chantons pour maintenir la flamme qui nous anime. Voilà je pense, ma cousine, pourquoi nous nous reconnaissons.

— Le chant, la danse, la musique, les langues, les mythes... sources de notre identité?

— Ie Mona, dyna ni. [ Oui Mona, c'est cela]

C'est cela et bien plus encore, mais l'essentiel y est je crois.

Au retour d'Alys au bout d'un mois, ils me proposent tout naturellement de déménager chez eux, une chambre est libre. Ce jeune couple un peu plus âgé que moi n'a pas d'enfant et n'en aura jamais selon les confidences de Siwan au regard serein mais voilé de tristesse,

— Ça nous fait du bien de voir cette pièce occupée, tu comprends ?

Je comprends.

Pendant qu'il enseigne le gallois, elle tient un petit magasin de souvenirs. T-shirts de rugbymen, peluches de moutons, drapeaux, cartes postales... mais aussi des CD et des livres ayant pour thème principal le monde celtique.

Elle remarque ma moue devant l'inévitable fatras de babioles dont raffolent les touristacheteurs, et rit de m'avoir devinée,

— Tu as raison, c'est nul, mais malheureusement je dois vivre de mon business, difficile depuis le virus et le Brexit, et l'ambiance n'est plus la même. Parfois j'ai envie de partir, comme toi.

Un thème dont nous reparlons beaucoup les semaines suivantes. Edern aimerait étudier le breton pour comparer les deux langues, Siwan voudrait tout simplement changer d'air, moi je crois qu'elle veut oublier la chambre vide. Nous tombons d'accord. Je vais rentrer en Bretagne (Tiens ? je ne l'avais pas vraiment prévu), leur chercher un pied-à-terre et ils viendront dès qu'ils auront vendu leur petite maison.

Avant de reprendre une dernière fois mon sac à dos, j'ai eu le temps de relire les œuvres de célèbres Gallois tels

que Ken Follett et Bertrand Russell, dans cette bibliothèque qui doit son existence grâce à une souscription des classes ouvrières du début du XXe siècle, eh oui! Mais surtout, en me plongeant dans les mythes de Taliesin et Merlin, j'ai enfin compris l'importance du chaudron de Panoramix, et ça c'est pas rien, vous en conviendrez.



## Soyouz

À la télé du bistrot, un ancien documentaire sur le très médiatique cosmonaute Thomas Pesket.

— Un poisson dans l'espace, on aura tout vu, dit le gros accoudé au bar, ben oui quoi, pesked c'est du poisson chez nous les Bretons.

— Bois don' un coup histoire de l'noyer ton poisson à la con, répliqua son voisin, t'en trouveras p't-êt' une plus drôle au fond d' ton verre.

Tremplant avec prudence ses lèvres dans la Suze commandée en souvenir de Jakez, Mona regardait l'écran où une capsule spatiale suspendue à son parachute heurtait rudement le sol, et rebondissait dans un nuage de poussière avant de s'immobiliser sur le côté.

— Pour rebondir, il faut d'abord toucher terre, hein Lug? Mon retour ressemble à celui du Soyouz, l'atterrissage a été rude ! Le vieux disparu en mer et ma mère complètement alzheimerisée à l'EHPAD de Penmarc'h. Et merde ! qu'est-ce qui m'a pris de les abandonner ?

— Tu as oublié que ce sont eux qui t'ont rejetée et que tu ne pouvais pas deviner ces événements malheureux. Mona, tu as la chance de pouvoir puiser dans tes trésors

collectés pendant ce tour du monde où tu as touché la terre des autres. C'est cette terre-là qui te fera rebondir.

— Je me sens molle comme une pâte à modeler, alors bonjour le rebondissement, hein ? Désolée Lug de faire du rase-mottes avec mon moral, me faut un peu de temps pour digérer tout ça... Tiens, je t'ai apporté un cadeau, tu vois, j'ai pensé à tes vieux os.

Elle posa sur ses genoux une splendide couverture galloise en laine,

— Double tissage, une spécialité de Melin Tregwynt, un très joli moulin du XVII<sup>e</sup> et une filature traditionnelle, rien que du biau et du bio !

— Merci du fond du cœur Mona, ça me touche. Avec ça, je peux vivre au moins cent ans si ma femme ne me la pique pas.

Ils se turent, émus des retrouvailles, et firent semblant d'admirer un goéland marin bataillant avec la tempête hivernale qui sévissait au-dehors.

Une lueur passa dans les yeux de Lug. Il se leva et adressa sur-le-champ une tirade incongrue aux touristes de la table voisine venus admirer la mer déchaînée,

— Les arbres sont sur terre depuis bien plus longtemps que nous. Ils savent s'adapter, communiquer, prendre soin de leur progéniture, s'allier avec d'autres formes de vie, et même voyager. Dans la littérature, les films ou les bandes dessinées, notre inconscient collectif leur accorde une certaine sagesse. Quel mystère nous attire vers eux ? pourquoi nous sentons-nous apaisés dans une forêt ? Par les grands fûts imposants ? la pénombre et les jeux de lumière dans les feuillages ? l'odeur moussue ou résineuse ?

la rugosité des écorces ou les entrelacs des racines ? Sans proposer de réponse, je sais seulement que les arbres sont nos cousins. Aucun ne peut vivre sans symbiose, eux avec les champignons, nous avec le monde microbien, comme eux, nous tissons nos réseaux. Et nous avons aussi les pieds sur terre, me direz-vous. Oui, mais grandir suffisamment pour atteindre les cimes, les dépasser et plonger la tête dans les nuages ? Rêver, imaginer, inventer, réinventer, créer l'utopie de demain, voilà, mesdames et messieurs, ce que nos jeunes pousses sont en train de réussir, et moi le vieux châtaignier de Brocéliande, je veux ici les saluer car ils ont osé nous dépasser.

Il se rassit sous le regard courroucé de l'homme agressé par l'intrusion de cet hurluberlu dans sa sphère intime, et sous les airs rigolards des autres.

Une ado pouffa derrière sa main, rompant ainsi le silence de cette parenthèse surréaliste, et tous replongèrent le nez dans leur chocolat chaud ou leur café arrosé de lambig. Mona réagit à son tour,

— Ça t'arrive souvent d'éclipser le monde des autres ?

— Ton image est parfaitement juste. J'ai eu la chance d'assister une fois à une éclipse totale. Eh bien oui, le monde que nous connaissons disparaît alors quelques instants et puis ressurgit. Je me suis toujours demandé s'il était exactement le même, car manifestement moi je ne l'étais pas. Une expérience spirituelle je dirais.

— Toi alors ! bon, je crois que j'ai compris le message subliminal. Merci de vouloir me redonner du courage. Allez, ken ar c'hentañ gwell, vieil if, oui, tu es plus un if qu'un châtaignier, l'if n'est pas un arbre comme les autres.



## La sénatrice

Mona retrouva vite ses repères en reprenant le chemin de l'université, reconnaissante pour une fois envers l'autorité qui lui avait permis de reprendre les cours au vol.

Ses amis lui firent fête et tous lui demandaient évidemment de raconter ses aventures. Une année entière autour du monde, qui n'en rêverait pas ? Elle eut souvent bien du mal, quelque chose ne passait pas. Ne savait-elle pas s'exprimer ? avait-elle fait ce voyage pour des prunes ? Elle comprit enfin que, loin d'être perdu, ce trésor enfoui en elle rayonnait en nourrissant son esprit, mais comment décrire un rayonnement ?

Petit animal éphémère, la curiosité des autres mourut bientôt et elle cessa d'en parler.

Le notaire de Pont l'Abbé qui administrait les biens de son père lui avait remis une somme conséquente et les clés de la maison de Saint Guénolé, immédiatement mise en vente pour acquérir un appartement à Quimper. Grande nouveauté que cette indépendance financière, mais en tant qu'adepte de la frugalité, elle décida de ne rien changer à son train de vie, ne s'accordant qu'une nourriture plus saine, un nouvel ordinateur et une moto

d'occasion pour aller voir sa mère ou ne pas rater une entrevue.

Justement, elle avait rendez-vous avec une ancienne sénatrice pour parler politique.

— Ceux qui la comprennent ne la pratiquent pas et ceux qui la pratiquent ne la comprennent pas. L'*agora* des Grecs, la place, le lieu qui appartient à tous, la *res publica* des Latins, la chose publique, sont par définition des biens communs. *Publicus* et *politiké* ont le même sens : ce qui concerne les citoyens. La politique est du ressort de tous.

Reprenant son souffle, la vieille femme fit une pause où s'engouffra immédiatement Mona l'impatiente,

— Alors pourquoi avons-nous tant de dirigeants qui s'agitent sans se préoccuper de cette chose publique ?

— Là vous parlez du pouvoir, il en faut pour faire de la politique mais il en est fondamentalement différent. Malheureusement notre cerveau primitif nous shoote – excusez le terme – à la dopamine chaque fois que nous l'exerçons, peu importe le niveau. Ceux qui en deviennent dépendants, et ils sont nombreux tant cela est facile, sont alors prêts à n'importe quoi, même au pire, afin de le garder ou de l'augmenter. Évidemment, dévoyée de la sorte, la fonction qu'ils occupent en pâtit. Mais combien, parmi ceux qui les critiquent et les accusent de corruption, feraient exactement de même à leur place ? Et puis...

Le discours s'envola. Fascinée, Mona observait l'ex-sénatrice se métamorphoser au fur et à mesure qu'elle se prenait à son jeu : torse bombé pour paraître plus grande, ton de la voix aggravé, rythme plus solennel, langue de

bois fleurissant à chaque phrase, volupté des lèvres sous le flot de l'éloquence scandée de gestes calculés, regard quelque peu allumé mais assuré et convaincant, jouissant manifestement d'une autorité retrouvée. Le pouvoir dans toute sa splendeur.

La journaliste ressortit abasourdie. Comment une femme expérimentée avait-elle pu tomber dans le piège qu'elle venait de décrire ? Une énigme. Ou alors cette dopamine était-elle si puissante, si addictive ?

— Dans ce cas c'est foutu, s'était exclamée une amie après son récit, si on se bat pour devenir comme eux, mieux vaut aller se coucher !

Mona ressassa longtemps le paradoxe : comment tuer le dragon sans se transformer en dragon à son tour ? Elle reprit ses livres d'Histoire et ses notes de voyage, lut des articles de philosophes, économistes, psychologues et autres -istes ou -ogues, sans oublier d'en parler aux ouvriers, paysans et marins de la région. Peu à peu se dégagait une constante : les êtres vivants réagissent toujours en fonction de leur environnement spatial, temporel et social. *Nous sommes les produits de notre époque*, lui avait un jour confié Lug.

La pandémie de Covid, qui sévissait toujours, avait déjà laissé de nombreux stigmates parmi les humains qui peinaient à s'en relever. Entreprises fermées, manque de travail, violences, faim, migrations, mais aussi solidarités, regroupements, envies de changer. Très vite les opinions s'étaient polarisées : d'un côté ceux qui voulaient revenir à la vie d'avant, de l'autre ceux qui rêvaient d'un monde plus humain et moins nocif pour la planète, pourquoi

vouloir reconstruire à l'identique sur des ruines ?

Pourtant malgré l'urgence, on tergiversait, on s'enlisait, on n'avancait guère.

Mona en était consciente et ne cessait de répandre les idées qu'elle avait mûries. Ses textes et ses propos devinrent peu à peu moins impulsifs, plus réfléchis, plus convaincants, ce qui ne l'empêchait pas de tempêter de temps en temps. Lorsque ses yeux bleu vert s'assombrissaient, l'orage n'était pas loin, et ses amis la moquaient parfois en courbant l'échine sous des rafales imaginaires. Elle pensait alors à Yakima et son sens inné de la nature ou au *tout est équilibre* de Haimeï.

Lug la suivait de près par les réseaux sociaux et s'aperçut de la maturité grandissante de la jeune femme. Il lui envoya un texto de son cru : *sur le sentier, la pluie rebondit et s'écoule, le flocon de neige s'y pose et le recouvre. Les deux œuvrent à l'éclosion des plantes.*

## L'homme à l'écharpe rouge

Son entourage l'appelait le blaireau ou le casse-couilles. Envieux et aigri envers ceux qu'il estimait à tort ou à raison au-dessus de lui, toujours en train de chipoter, avide de la moindre miette de pouvoir, il gagnait moyennement sa vie, était moyennement malheureux. Élevé dans une apparente liberté qui l'avait rendu capricieux et instable par manque de limites, il avait en vain cherché sa place dans le consumérisme embrassé par sa génération comme une bouée de sauvetage. On s'accroche à ce qu'on peut quand on part à la dérive.

Arrivé à cinquante ans sans turbulences graves depuis que les guerres étaient délocalisées elles aussi, il n'aurait osé remettre en question le monde coconfortable mais terne où il se vautrait, typique passager du Léviathan entre des millions d'autres, habitué à croire au lieu de penser, adhérant facilement aux infox qui lui passait sous les yeux dans les réseaux sociaux, éloigné de ses propres enfants qui contestaient le socle même de sa stabilité.

L'homme se sentait dépassé et ne le supportait pas. Il se rapprocha naturellement des milieux populistes et apprit très vite que nuire pouvait être excitant. Qu'avait-il

à perdre depuis que sa femme l'avait quittée, la garce – encore un coup des féministes –, avec sa crétine de progéniture qui hurlait au désastre à venir ? Lui amer ? Non, lucide, ils allaient voir !

Huit décennies plus tôt, sa lâcheté aurait fait de lui un excellent collabo ou pire.

Les longs mois du virus l'avaient ennuyé, aucun mouvement de rue et trop de télé. Déçu par l'extrême droite politique qui recevait ses rapports mais n'en faisait jamais rien, il s'était tourné vers des groupuscules plus radicaux. Action nom de Dieu !

Sa tactique était simple. Il se mêlait aux défilés, quitte à porter une pancarte ridicule, et observait. Qui dirige, qui a de l'influence ? Il avait repéré depuis longtemps la tête rousse toujours en avant, une meneuse naturelle à ne pas perdre de vue. Un jour il saurait que faire avec elle.

L'air était doux et parfumé sous les arbres en fleurs, une belle journée s'annonçait. Sourire ambigu au coin des lèvres, il accéléra le pas vers la place de la cathédrale où se rassemblaient déjà les premiers manifestants. Quelles étaient les revendications ou les demandes ? Il s'en foutait complètement, seule la pression du flacon contre sa poitrine l'importait, un cocktail Molotov que ses nouveaux amis lui avaient enseigné à fabriquer et qu'il comptait bien utiliser, sans but particulier, pour voir, pour détruire. Le blaireau grogna de plaisir. La fille rousse qu'il n'avait pas revue depuis un bon bout de temps était plantée là, au coin d'une ruelle, casque sous le bras en train de discuter avec un grand brun. Il s'approcha.

— Bon, disait-elle, le parcours est simple, montée vers Kerfeuntenn, redescende sur l’Odet qu’on longe jusqu’au Steir et retour sur la place pour continuer la fête jusqu’à ce soir. On y va calmement, hein ? Tu passes le mot ?

— O.K. Et toi tu gardes ton casque par peur des flics ?

— Gros malin !

Elle rebroussa chemin jusqu’à sa moto et l’attacha au guidon.

Les forces de l’ordre se déplacèrent pour rien. Un avant-goût des beaux jours à venir leva un vent de bonne humeur et transforma ce défilé du premier mai en balade, aussitôt suivie de danses et de musique aux pieds de la cathédrale jusqu’à tard dans la nuit.

Fatiguée et soule de bruit, Mona se retira parmi les derniers pour rentrer chez elle.

Un tas de ferraille brûlée était tout ce qui restait de sa moto.

Un mois était passé depuis l’incident qui avait fait la une des journaux locaux. Elle avait encore gagné en popularité, ce dont elle se fichait mais au fond d’elle-même elle avait été secouée. Qui avait pu la viser ainsi ? L’absence de réponse la tenaillait, elle si ouverte devenait méfiante, verrouillait sa porte et se retournait fréquemment dans la rue. Consciente de ce nouveau comportement qui entravait son esprit, elle vint chercher un peu de réconfort chez Lug.

— Maintenant ne bouge plus de ce fauteuil, ferme les yeux, tais-toi et écoute.

Lug avait parlé d’un ton qui n’exigeait pas de réplique et

Mona obéit comme une petite fille.

L'entrée fracassante du quatrième mouvement de la neuvième symphonie de Beethoven la fit sursauter, puis elle s'abandonna au gré du fleuve de notes qui inondait son esprit. Lorsque le chœur entonna l'air devenu l'hymne européen, quelque chose s'immisça dans ses entrailles, lui donna la chair de poule, vingt minutes de voyage, vingt minutes de beauté à l'état pur au terme desquelles elle ouvrit à regret ses yeux mouillés de larmes.

— Je...

— Ça remue, hein ? comment te sens-tu ?

— Aussi chamboulée que l'éstran pendant une grande marée.

— Tu viens d'être immergée dans une musique que nous connaissons tous mais qui nous dépasse, un bain de joie pure capable de nous réconcilier avec la part d'humanité qui dort en nous et nous relie tous. Un bon remède, ma foi...

Kuñataí posa du thé parfumé aux algues sur une table basse.

— Et ça aussi ça fait du bien... buvez tant qu'il est chaud.

## Les Gallois

Ils arrivèrent à la mi-juillet par le ferry de Roscoff.

Excitée par les retrouvailles, Mona les accueillit à l'entrée de la maison qu'elle leur avait dénichée à Pluguffan,

— Degemer mat deoc'h e Breizh, les salua-t-elle avant de les embrasser joyeusement.

Leurs visages fatigués s'illuminèrent: Mona semblait avoir bien organisé leur nouvelle vie. La maison était plaisante et embaumée par les fleurs d'un grand jardin que Siwan s'empressa d'aller papillonner tandis que Edern, plus pragmatique, déchargeait déjà le van loué pour le déménagement.

Une sensation de bien-être envahit Mona. Elle aidait à son tour ceux qui l'avaient accueillie, une réciprocité souvent constatée dans son voyage autour du monde,

— Les gens s'entraident naturellement, alors pourquoi nous rabâche-t-on sans cesse ce stupide mot de compétitivité ?

— What did you say ? demanda Edern suant sous le poids d'un carton de livres.

— Oh rien de spécial, nous avons tout le temps d'en re-

parler, et moi je ferai mieux de t'aider au lieu de rester plantée là comme une grue.

Ce n'est qu'en soirée qu'ils s'accordèrent une pause pour fêter l'événement. Siwan tint absolument à allumer un feu dans la cheminée.

— Nous sommes en juillet, hasarda Mona.

Agenouillée devant l'âtre, Siwan se retourna,

— Autour du feu il y a vie. Les Français emploient bien le même mot pour désigner le foyer-feu et le foyer-maison, n'est-ce pas ?

Edern l'interrompt en présentant un plateau à Mona,

— A cup of tea my dear ?

Hors de la tasse pendouillait une étiquette du plus beau rouge vif. Pendu, suspendu, pendant, dépendant, visible et inutile, couleur de l'appel à l'aide ou du prends-moi, de la main voulant attirer l'attention ou de la paume offerte.

Mary retourna le bout de carton : *Les battements de votre cœur sont le rythme de votre âme*, disait un minuscule texte en blanc. Elle rit au souvenir de ces petits mots de sagesse populaire qu'elle déchiffrait, fillette, sur les gaufrettes ou à l'intérieur des enveloppes de bonbon.

La phrase résonna dans sa tête et l'emporta. *Le rythme de l'âme ? en phase avec celui du monde comme un instrument dans un orchestre ? une affaire de vibrations et d'harmonie au cœur de mon combat ? Ma foi je serais contente si mes pas dans la vie permettaient un jour à mes enfants de vivre ainsi.*

Pluguffan est jumelé avec la ville galloise de Llandoverly et Edern fut embauché dès la rentrée par l'association

de jumelage pour donner des cours, un travail léger qui lui permit de s'inscrire à l'université de Quimper et apprendre le breton dès la rentrée. Siwan voulut jouer de la bombarde dans un bagad et les deux s'initièrent aux danses bretonnes.

— Intégration parfaite et rapide, remarqua Mona qui venait les voir régulièrement.

Ederm sourit, heureux du compliment,

— Nous étions le même peuple du temps des Romains, et nous avons toujours des points communs, on se sent comme chez nous ici, n'est-ce pas Siwan ?

Celle-ci approuva d'un hochement de tête. Quel beau couple formaient ses amis ! La journaliste en herbe appréciait le tact et la douceur mélancolique de la jeune femme galloise, davantage encore que la science honnête de son mari. Siwan savait écouter, relier, apaiser, et mine de rien arriver ainsi à ses fins naturellement, intuitivement, des qualités que Mona la rentre-dedans était loin de posséder et admirait pour cette raison.

Les soirées estivales les avaient souvent surpris tous les trois engagés en de longues discussions dans le jardin. Maintenant que l'automne débutant lâchait ses pinceaux sur les coteaux, ils s'étaient repliés sous la véranda.

— Je ne me lasse pas de ce jardin, dit Siwan à Mona, tu verras, l'an prochain nous aurons plein de légumes et de fleurs que j'irai vendre sur le marché. Oui, ça me plairait.

— Alors je viendrai t'en acheter entre deux manifs ! À propos, je passerai les vacances de la Toussaint à Paris, je ne veux pas rater la grande marche pour l'instauration du salaire universel, un premier pas très important dans

la nouvelle société à venir. J'ai envie de faire un reportage sur ce sujet.

Edern s'inquiéta,

— Promets-nous de faire attention à toi, les flics des capitales sont plus aguerris.

— Promis juré ! Ça me fait chaud au cœur que vous vous préoccupez pour moi.

— Tu es notre seule famille ici, dit doucement Siwan en lui caressant le bras.

## Paris

Aussi étrange qu'il puisse paraître, Mona ne connaissait pas la capitale, car jamais dans son enfance son père ne l'avait emmenée où que ce soit. Le travail, le travail et encore le travail, ritournelle reflet de sa vie et d'une foi aveugle en la déesse océane, aussi impitoyable que les dieux des autres religions. Il l'avait payé de sa vie et Mona ne lui en voulait pas, c'était son monde à lui, il n'en imaginait pas d'autre.

Odeurs lourdes, bruits permanents, visages anonymes... une sensation pénible de fourmilière qui ne connaît pas le repos et une grosse envie de rivages bretons, mais aussi l'élégante transparence de la pyramide du Louvre ou un simple sourire inattendu au coin d'une rue, sources de curiosité. Elle s'efforça de ne pas juger.

Les Champs-Élysées. Des milliers de personnes défilant pacifiquement, du moins pour l'instant, des CRS embusqués en attente d'un ordre et du désordre. Mona se laisse porter par la foule qui coule lentement vers la colonne de la Concorde encore loin, gigantesque sucre d'orge détaché du gris du ciel et de la ville par un rayon de soleil

opportun. Peu habituée à n'être qu'un pion, intimidée peut-être par l'ampleur de la manifestation et des lieux, elle se sent mal à l'aise, rien d'autre à faire qu'entonner un slogan de temps en temps.

Soudain, proche déjà de l'obélisque, des clameurs sur la gauche, des tirs de grenades fumigènes. Le cœur de Mona s'accélère, il ne sera pas dit qu'elle est venue pour rien. Au lieu de s'écarter, elle fend la foule à contre-courant malgré heurts et douleur. Avancer. Le mur s'ouvre, la voici seule. En face boucliers et matraques. Un coup, deux, la voilà à terre, aveuglée par les gaz, piétinée par les ombres noires qui avancent inexorablement. Puis un reflux, nouveaux piétinements. On la tire par le bras,

— Barrez-vous !

Courir. Respirer. Ne pas tomber. Ne pas paniquer. Courir encore. Merde ! Elle s'affale sur le pavé avec des dizaines d'autres au milieu de cris, de hurlements et d'appels à l'aide.

Pink Floyd, I wish you were here. Une couette qui sent le rance, bruits derrière une porte, odeur de café.

— Réveillée ?

L'homme qui portait un plateau repoussa la porte du pied et s'agenouilla près du matelas à même le sol. Mona s'assit d'un coup,

— Qui êtes-vous ?

— J'allais poser la même question à la jolie rousse qui squatte mon lit depuis hier. Enchanté, je m'appelle Ivan, ...mais je n'ai rien de terrible.

Il tendit une main qui resta en l'air.

— Ah oui, le café d’abord, n’est-ce pas ? et vous devez avoir faim, je reviens.

Elle souleva la couette, ce pyjama n’était pas le sien, d’ailleurs elle n’en utilisait pas. Elle se tâta le corps, des douleurs partout mais supportables. Son regard balaya la pièce : une chambre minuscule, une fenêtre vers une cour intérieure, des vêtements épars, une guitare, une pile de livres, un vieux lecteur de CD doté de haut-parleurs corrects. Elle se laissa bercer par la musique, le temps de rassembler ses esprits.

— Pain, beurre, vous aimez la confiture d’abricot ? et encore du café, ça ira ?

— Je suppose que je dois vous remercier, je me souviens maintenant, la manif, vous m’avez transportée chez vous. Et... le pyjama ?

— En effet, mais vous êtes ?

— Mona.

— Vous étiez tombée près de moi. Je me suis relevé mais pas vous, alors je vous ai tirée du tas de bras et de jambes jusqu’à sortir de la zone gazée, mais rien à faire, vous aviez l’air complètement groggy, alors je vous ai ramenée chez moi. Ça n’a pas été facile dans le métro et encore moins dans l’escalier, heureusement que je suis sportif. Quant au pyjama, vous vous étiez pissée dessus, alors je vous ai douchée, je veux bien jouer au Samaritain mais je ne suis qu’un étudiant en médecine qui a besoin de son matelas. Rassurez-vous, on nous enseigne une certaine éthique et j’ai l’habitude de voir des corps dénudés. Je sais seulement que vous êtes rousse de la tête aux pieds.

Un récit franc sans malice. Il sourit et elle opta pour en

faire autant tout en le dévisageant. Musclé et fier de l'être si l'on en croyait son regard assuré, une légère barbe blonde à l'assaut des joues, des yeux myosotis et profonds où l'on pouvait s'y perdre.

— Merci du fond du cœur. Aïe !

Il prit un air professionnel,

— Multiples ecchymoses, dans une semaine elles auront disparu. Aujourd'hui c'est repos ! Il y a de quoi manger dans la cuisine et les toilettes sont sur le palier, moi j'ai des cours à la faculté aujourd'hui, alors à ce soir !

Seule, elle s'allongea de nouveau, les yeux fixés au plafond d'une indéfinissable couleur. S'enfuir ou suivre les conseils de ce garçon ? rentrer à Quimper couverte de bleus ? et ce soir, il se passera quoi ? Questions sans réponses car elle se rendormit.

Vers midi, elle voulut s'habiller mais fut incapable de trouver ses vêtements dans ce deux-pièces étriqué dont on fait le tour en une minute. Derrière la porte de la chambre, une cuisine rudimentaire : un réchaud au bout d'une table, trois caisses en bois empilées avec quelques provisions et un vieux lavabo en faïence servant d'évier. Luxe incongru dans ce décor, une cabine de douche moderne récemment installée.

Un sentiment de suspicion l'envahit,

— Mais où a-t-il planqué mes fringues ? et pourquoi ? Et merde, me voilà coincée chez un inconnu.

Sa voix s'étouffa dans cet espace réduit. Elle ouvrit la fenêtre et reçut une bouffée d'air froid et nauséabond qui la fit reculer. Dépitée, elle se recoucha, rien d'autre à faire, et son corps lui faisait mal.

— Ça, c'est du repos ! Vous avez dormi toute la journée ?  
Accroupi, il tendait un sac plastique avec dedans des vêtements fraîchement lavés. La honte monta aux joues de Mona, comment n'y avait-elle pas pensé au lieu de soupçonner ce garçon qui s'occupait si bien d'elle ?

Il passa au tutoiement sans s'en rendre compte,

— Ton smartphone a bien failli passer dans la machine du Lavo-Matic, dit-il en riant, tiens, le voilà. Et voici le journal. La panique de la manifestation en a envoyé plusieurs à l'hôpital, tu as eu de la chance finalement.

Ils partagèrent une pizza sur le bout de table de la cuisine tout en s'explorant mutuellement. Il lui dit son admiration pour l'engagement qu'elle avait pris, chemin impossible pour lui, ses études d'abord. Il était pauvre, ses grands-parents avaient émigré de Russie, son père était mort dans un accident à l'usine métallurgique où il travaillait, et sa mère était repartie dans sa tête vers la Russie de sa petite enfance,

— C'est en lisant Boris Cyrulnik, d'origine russe comme moi, que j'ai immédiatement adhéré à son concept de résilience. Il me fallait rebondir et la misère autour de moi m'a poussé à devenir médecin.

Mona s'évada un bref instant vers Saint Guénolé,

— J'ai un vieil ami qui m'a aussi parlé de l'importance de rebondir.

Minuit était passé depuis longtemps, leur conversation animée cessa soudain.

— Mon matelas est large, dit-il doucement, j'ai déjà dormi sur le bord la nuit dernière, enroule-toi dans la

couette et dors paisiblement, rien ne t'arrivera.

Elle sonda ses yeux et le crut.

Il se réveilla le premier et n'osa bouger, une tête reposait sur son épaule, une jambe croisait les siennes. Il laissa son imagination museler à sa guise dans le souffle léger de la dormeuse, attentif à la caresse des longs cheveux roux sur sa poitrine, son âme slave à fleur de peau cherchant comment suspendre le tic-tac du temps. Béatitude de l'instant.

Mona ouvrit lentement les yeux sous l'imperceptible accélération du cœur qui battait près de son oreille et l'avait si bien bercée pendant la nuit. Elle ne bougea pas non plus, consciente de l'harmonie heureuse du moment qui s'étira en longues minutes de communion silencieuse. Puis elle hissa ses lèvres vers celle d'Ivan, les effleura longuement en un délicat papillonnage avant de choisir s'y poser, enivrée du nectar promis.

Ce seuil franchi, le reste ne leur appartenait plus, la Nature reprit les rênes en instillant dans leurs jeunes veines le plaisir nécessaire à ses fins.

Elle ne fut pas avare.

Le doigt d'Ivan traçait des arabesques entre les tons violacés, bruns, rougeâtres, bleus ou jaunes du ventre et des cuisses de Mona.

— Te voilà archipel de couleurs, et moi navigateur attentif à ne pas heurter les écueils qui me feraient couler.

— Alors je me ferais sirène pour t'entraîner dans mes profondeurs...

— Joli ! Les Bretonnes sont aussi romantiques que les

Slaves on dirait, un sujet intéressant que j'ai envie de creuser.

Les amants s'accrochent aux derniers lambeaux du nuage qui s'effiloche sous eux. Retour sur terre, la faim les tenaille.

— Tu m'as dit hier soir que tu ne connaissais rien de Paris, mais maintenant tu en as la possibilité, car très égoïstement, je serai ravi que tu joues au bernard-l'ermite en t'incrutant chez moi.

Elle croyait aux destins qui se rencontrent à la croisée de chemins improbables,

— Suivre le courant, encore un propos de mon vieil ami Lug que tu aimerais rencontrer, je pense. C'est d'accord, et puis j'ai encore besoin de soins, n'est-ce pas ? Avec toi je sens que je vais guérir très vite.

Pour remercier Ivan de son sauvetage, elle lui fit la surprise de repeindre entièrement son appartement en blanc, un travail d'une matinée dans un si petit espace, mais récompensé par une belle luminosité qui rehaussait la leur. Ces deux-là resplendissaient comme lucioles insouciantes de la brièveté de leur temps. Jours de bonheur entre plaisir des amants et plaisir de sentir la vie bouillir en soi, l'amour décuple notre énergie et change nos manières de voir, soudain tout est beau, les couleurs sont plus vives, l'air plus léger.

Paris devint merveilleux. Plus que la flèche de Notre-Dame enfin réinstallée à l'identique, elle préféra l'intérieur,

— Je me demande ce que pensaient les artisans sachant

qu'ils ne verraient jamais leur œuvre achevée.

— Ah ah ! le long terme qui ne nous dit rien, trop occupés que nous sommes par nos petites personnes. Ces artisans-là travaillaient guidés par ce qu'ils ne verraient jamais, une pensée-cathédrale qui les rendait fiers et donnait du sens à leurs vies.

— Une pensée-cathédrale ? Belle expression, l'écologie se doit d'en avoir une.

— Nous aussi envers notre descendance que nous ne verrons pas, d'où l'importance de fondations solides, c'est-à-dire nos enfants, car d'eux dépendra la construction future de l'humanité. On dit *fonder un foyer* sans bien en comprendre le sens profond.

— Opalá ! Tu t'envoles là, mais tu as raison. Des enfants...

Le mot résonna étrangement en Mona. Elle s'appuya sur une colonne et resta silencieuse, obnubilée par la flamme vacillante et obstinée d'un cierge devant elle.

— Tu es là ?

— Oui, oui, on y va ?

Ils ne dormaient guère, perdus en interminables conversations entrecoupées par l'embrasement des corps, savourant chaque miette d'un bonheur qu'ils savaient bref, Ivan devait préparer un examen et Mona ne pouvait disparaître trop longtemps de son université.

Au bout de deux semaines, il l'accompagna à la gare Saint Lazare.

## L'annonce

Mona ne s'était pas sentie si heureuse depuis longtemps. Que savait-elle d'ailleurs du bonheur ? En creusant sa mémoire, elle en retrouva des bribes dans son enfance et son adolescence, le plus souvent associées à la nature. Face à l'horizon sur les rochers de Krugen, ou bercée par le souffle des rouleaux de Tronoen, la plénitude qu'elle ressentait alors se rapprochait de ce qu'elle éprouvait maintenant. Une bien petite portion de sa vie,

— Le bonheur est une pépite rare, tu ne trouves pas ?

— Contrairement au plaisir, il ne se commande pas par internet, approuva Lug en sirotant sa Suze, ce tison qui couve en toi, nul ne sait quand il s'éteindra dans les cendres du souvenir. Alors vis-le, chéris-le, écris-le, irradie-le, on dit qu'il est contagieux. Je suis sûr que tes lecteurs le ressentiront. Kuñataí m'a dit plus amazoniquement que le bonheur est une plante qui ne demande qu'à faire des petits, si tu l'en empêches elle s'étirole.

La patronne du bar s'approcha et posa sa main sur l'épaule de Mona,

— Contente de te revoir Mona, c'est pas souvent, t'as bonne mine tu sais, il te bassine encore le vieux ? Tu

prendras quoi ?

— Holà Cathy ! Pas de Suze, l'amertume me va mal en ce moment, quelque chose de plus doux ?

— Un Kirr breton ira bien avec toi alors. Cassis ou fraise ?

— Cassis mar plij, deux doigts, on boit au bonheur.

— À la bonne heure ! Du plaisir ça me donne, d'habitude les gens cherchent plutôt à noyer leurs malheurs, je reviens diouzhtu.

Mona sourit, amusée par la vivacité jamais prise en défaut de la femme qui s'éloignait,

— Comment fait-elle ? elle ne paraît jamais fatiguée.

— Sa façon à elle d'entretenir ce qu'elle pense être son bonheur ?

— Penser son bonheur ?

— Pourquoi pas ? mais je ne connais pas de recette. En tout cas, nous n'en avons pas tous la même conception ou perception. Toi tu parlais de pépites découvertes ça et là, un peu par hasard, alors qu'elle, elle l'imagine dans la durée.

— Mais je le veux aussi !

— Joli souhait que j'aimerais voir réalisé, tu resplendis, l'amour te sied.

Le vieux prenait peu à peu la place de son père disparu, sinon pourquoi aurait-elle eu envie de partager ses sentiments avec lui ? Son aventure amoureuse l'avait bouleversée plus qu'elle n'aurait imaginé, et se confier à Lug lui avait paru naturel.

Siwan et Edern s'étaient réjouis eux aussi de voir leur

amie si pétillante. Depuis son arrivée en Bretagne, Siwan semblait reprendre le dessus, mais le dessus de quoi ? Pendant son passage par le Pays de Galles, Mona l'avait trouvée très gentille bien qu'un peu... rangée, confinée entre sa maison et une boutique qu'elle n'aimait guère, *une bonne ménagère comme il se doit* auraient dit ses parents. Curieuse et emportée par sa nouvelle énergie, Mona lui avait proposé une balade en baie d'Audierne.

Pieds nus malgré le froid, elles avaient marché dans les flaques de l'estran, silhouettes grises perdues entre les festons d'écume et les va-et-vient des limicoles au gré de la vague, un endroit propice au lâcher-prise. Siwan n'avait opposé aucune résistance. Face à l'océan, sa peine cachée et ses pleurs avaient été dissous dans les embruns salés, brassés par le vent, dispersés au-delà de l'horizon par la parole libératrice,

— Quelque temps avant ton arrivée à Aberystwyth, on m'a appris que je ne pourrai jamais enfanter. Choc, confusion, peur, révolte, dégoût. Je refusais de croire l'évidence, désorientée, un coup en colère, dans l'abîme la minute suivante, je me croyais contagieuse, je fuyais les gens et même mon mari. Bref, une belle dépression centrée sur moi-même aurait dit un météorologue. Je m'en aperçois maintenant mais n'en avais pas la moindre idée alors, noyée que j'étais dans un marais brumeux dont je n'entrevois ni l'étendue ni la sortie. Bien sûr, j'ai lâché mon travail d'enseignante à l'école primaire, je n'avais plus la force ni l'envie de m'approcher des enfants.

— Tu étais enseignante ?

— Ben oui, ça t'étonne ? J'ai été midwife aussi et j'ai arrêté pour les mêmes raisons. Comment dites-vous déjà

chez vous ?

— Et sage-femme en plus, ça alors ! excuse-moi, mais tu ne m'en as pas donné l'impression quand je t'ai rencontrée, et tu ne m'en as jamais parlé !

— I'm very sorry, mais tu comprendras que j'étais toujours dans un état dépressif. Pour me changer les idées, Edern a eu l'idée de la boutique que tu connais, le pauvre pensait m'aider, il n'a pas vraiment réussi ! J'en avais conscience mais me sentais incapable de bouger. Et puis tu es arrivée, toi qui sautais de pays en pays tous les mois, avec ta candeur et ton ardeur. Tu as été le catalyseur du changement, et l'été breton a achevé ma convalescence. La tristesse et le manque seront toujours en moi mais maintenant je l'accepte et je veux continuer à vivre. Tu sais, on ne te remerciera jamais assez.

— Mais je vous ai rencontrés par hasard !

— Le hasard... qu'y a-t-il vraiment derrière ce mot ? Et si nous passions le nouvel an ensemble ? je ferai un bara brith bien gallois, tu verras c'est plus digeste que le christmas cake des Anglais mais, pour être franche, guère mieux que le kouign amann.

Son rire l'embellit et Mona le lui dit, mais la journaliste en herbe avait d'autres plans,

— Je vais d'abord demander à Ivan.

— Tu as raison, je suis égoïste, tu pourrais l'inviter aussi ?

Ivan n'appelait jamais, se justifiant par un trop petit forfait téléphonique vite épuisé, parfois il ne répondait pas, une révision avec d'autres étudiants, une garde à l'hôpital, du sommeil à rattraper..., excuses valables mais de

plus en plus fréquentes qui finirent par agacer Mona.

Lorsqu'elle lui demanda de venir passer les fêtes en Bretagne, il resta évasif,

— Difficile pour moi, entre les gardes et les urgences, je ne connais jamais mes horaires à l'avance, tu comprends ?

Elle comprenait mais son agacement augmentait. On pardonne tout à celui qu'on aime, trop peut-être. *S'il ne peut pas venir, alors moi j'irai, tant pis pour le réveillon chez Siwan.* Elle réserva une place dans un train et appela,

— Coucou Ivan c'est moi qui vais aller te voir. J'ai déjà mon billet, j'arrive à Montparnasse le 20 à 17h30, ne...

— C'est toi la provinciale ? coupa aigrement une voix féminine, qu'est-ce que tu lui veux à Ivan ? Fous-lui la paix ! t'as pas compris encore ?

Choquée, Mona essaya de rester calme,

— Passez-moi Ivan.

— Tu peux toujours courir ! c'est moi sa copine, comment est-ce que je dois te le dire ? Vous avez les neurones ramollis les Bretons ou quoi ? Ben oui, je sais que tu es Bretonne, Bigoudène même, tu vois il m'a tout dit. Alors Paris, tu peux oublier !

Mona regarda stupidement le téléphone soudainement mué en scorpion et le jeta contre le mur d'un geste brusque. Poitrine contractée par la douleur, cœur et yeux métamorphosés en chantepleurs intarissables, elle se laissa couler sur le tapis où elle se recroquevilla, tête enfouie entre les bras.

Le petit matin la trouva dans la même position fœtale.

Bruine et brouillard enveloppèrent le mont Frugi sans répit jusqu'à la Noël, accentuant le teint blafard des lumières réfléchies par les eaux gonflées de l'Odet. Une frêle silhouette en arpentait parfois les rives, insouciant des gouttelettes qui dégouлинаient le long de sa chevelure et s'introduisaient dans son cou, ce brouillard n'était rien en comparaison de celui qui envahissait ses pensées. Comment en sortir quand on ne voit pas au-delà de ses mots ? quand rien ne leur fait plus écho ? Mona marchait le long de l'Odet.

Un graffiti courait au long d'une fissure du parapet : oubli + é = ébloui. Qu'était-il passé par la tête du peintre de cette étrange équation ? L'oubli... Serait-il lutin facétieux, fossoyeur de mots et semeur de rêve en devenir, tel l'écureuil qui enterre les glands du chêne et replante ainsi la forêt ? Serait-il fenêtre ouverte sur le néant, aspirant et gobant des pans entiers de nos vies ? Si l'oubli est capable d'éteindre la braise du souvenir, l'amour peut-il ranimer le feu ? Mais où donc s'en vont nos pensées oubliées ? Des passants s'étaient posé ces diverses questions et d'autres encore restées sans réponses, oubliées donc par manque de réflexion. Pour cela il faut savoir se poser. Oubli + é = ébloui... menu brin de philosophie sous le nez des habitants de la ville, fleur de l'esprit habillant le ciment délabré.

Elle avait dû racheter un autre smartphone. Un SMS attendait : *J'aurais voulu que ça se passe autrement. Mona, tu es quelqu'un de bien, trop bien pour moi, je te souhaite le meilleur dans la vie. Ivan.* L'appareil avait valsé dans la poubelle. Un animal blessé se cache. Noël, elle le vit passer depuis sa

fenêtre, sans émotions, sans regrets.

Cadeau surprise d'une tempête venue du nord, les Monts d'Arrée s'étaient vêtus de blanc. Mona l'apprit sous la douche par la radio, alors qu'un évènement choc la secouait encore. Elle fut aussitôt prise d'une irrésistible envie d'aller voir.

Les grosses dents cariées du Roc'h Trevezel paraissaient encore plus hautes, enchâssés qu'elles étaient dans un écrin neigeux, mince mais suffisant pour recouvrir l'herbe rase et orner les ajoncs de fleurs immaculées. Ravie d'être venue, la jeune femme laissa son esprit vagabonder librement, lisse comme ce drap posé sur la nature.

Le blanc : absence et présence, neige et feu des étoiles, vide de l'esprit et liberté, froid sidéral et couverture protectrice... Blanc du silence aussi, éblouissant, réconfortant.

Remémorant le test positif de la veille et vraie raison de sa présence en ces lieux, il lui parut naturel de parler à cet être nouveau ancré en son sein : *le ressens-tu mon enfant bien au chaud dans mon ventre ? Laisse-moi t'imprégner de mes sensations, t'en souviendras-tu un jour ? Regarde : j'écris de mes pas notre histoire sur cette jolie page encore vierge, où donc te porteront les tiens ?*

Elle marchait ainsi dans ces limbes où ciel et terre se confondaient, où les repères devenaient difficiles et donc ouvraient des portes. Maintenant elle acceptait le passé et embrassait l'avenir devenu deux.

Ses traces croisèrent bientôt d'autres traces. Toutes racontaient une histoire. Elle en suivit une, d'un lapin sans doute. Bientôt une autre croisa et recroisa la première

qui partit en zigzag. Derrière une touffe d'ajoncs, la neige piétinée, des poils épars, du sang. La vie ne s'interrompt jamais.

De retour chez elle, Mona fouilla fébrilement dans sa poubelle pour récupérer son mobile et appeler Siwan : elle viendrait au réveillon.

Lorsque ses amis lui demandèrent comment elle avait passé son temps à Paris, elle hésita,

— Je... en fait je n'y suis pas allée.

Siwan l'entoura de ses bras,

— Tu sais, on ne t'en veut pas d'avoir voulu rester seule à Noël. Et maintenant, que comptes-tu faire ?

— J'ai une nouvelle pour vous. Une épiphanie, c'est bien une sorte de révélation, n'est-ce pas ? Alors il y a quelques jours, j'ai compris que depuis l'épisode parisien, je vivais dans une réalité décalée mais qui avait son propre sens. Et en voici l'eurêka : je suis enceinte, l'enfant que je porte est la réponse à tout ça.

Stupéfaction. Edern qui l'embrasse, Siwan qui s'enfuit dans la cuisine et revient quelques minutes plus tard avec le fameux bara brith, maigre sourire aux lèvres,

— Fêtons alors.

## Un printemps pas comme les autres

N'ayons pas peur des mots face au miracle du dévouement inconditionnel de la femelle envers sa progéniture, dirait un biologiste, ne sommes-nous pas des mammifères quoi qu'en disent certain.e.s ?

Jamais Mona n'avait connu pareil printemps. Dans le jardin de Siwan où elle passait fréquemment son temps à lézarder sous les rayons du soleil, les premières fleurs semblaient envier cette autre fleur si tôt fécondée qui, loin de se faner, resplendissait chaque jour davantage. À Siwan qui lui en faisait la remarque, elle tendit son bloc-notes empli de gribouillis et de bouts de textes à l'égaillé,  
— Il y a un haïku quelque part dans ce fouillis.

— Ah ! celui-là ?

au fond de mon cœur  
jardine gaiement le printemps  
mon âme est en fleur

— Ton jardin me calme et me réjouit, Siwan, ses plantes me parlent et me disent qu'elles sont jalouses de moi, ...comme toi tu l'as été.

La Galloise rougit violemment et détourna le regard,

— Comment ça jalouse de toi ?

— Pas de moi, de l'enfant, mais je ne t'en veux pas, bien au contraire. Tu t'es confiée à moi un jour, je suis ton amie, tu sais.

Désemparée, Siwan s'abandonna,

— Tu as raison. Quand tu nous as appris la nouvelle, toutes mes angoisses sont remontées à la surface et j'ai dû fuir dans la cuisine pour me ressaisir, je suis bête n'est-ce pas ?

— Pardonne-moi, j'aurais dû y penser moi-même.

— C'est fini maintenant, je crois même qu'affronter ma stupide jalousie a cicatrisé ma souffrance, et puis ton bonheur est contagieux, tu le savais ? Je veux bien devenir mère auxiliaire à défaut de mère tout court.

— Tu en auras l'occasion, tu me vois avec un bébé dans une manif ?

— Et Ivan ?

— Puis-je réellement faire un bon choix ? mérite-t-il d'être père ? Décision difficile et non raisonnable peut-être... mais ma rancune s'est envolée et je ne veux pas compliquer sa vie future, il ne le saura pas. Cet enfant a été conçu entre désir et hasard, j'assume. En fait je n'ai envie d'en parler à personne pour le moment.

Une lueur éclaircit les yeux noisette de Siwan,

— Je serai là pour toi.

Mona opta pour des cours par visioconférence et cessa toute activité militante qui aurait pu mettre l'enfant en danger. L'enfant sans plus, car elle avait refusé d'en connaître le sexe avant la naissance, *ne me demandez pas*

*pourquoi, je ne le sais pas moi-même*, avait-elle dit à l'échographiste étonnée, *mais vous savez, je n'ai pas de préférence et j'adore les surprises*. Elle continuait cependant à s'informer et à écrire, écoutait beaucoup de musique et partait faire de longues promenades solitaires dans la baie d'Audierne pour qu'il ou elle puisse écouter la voix apaisante du grand large.

— Nous renaissions sans cesse comme la vague qui nous lèche les pieds, dit un jour une voix derrière elle.

— Lug!

— Jamais la même, poursuivit-il, chacune est façonnée par la précédente, comme l'enfant que tu portes l'est par toi, c'est une approche de la continuité que j'aime bien. Salut, Mona, je suis content de te revoir.

— Comment as-tu su que j'étais enceinte puisque tu suivais mes pas?

— Ton déhanchement tranquille typique d'une femme en cet état bienheureux. Si l'esthétique en souffre, elle est amplement compensée par un rayonnement qui se manifeste aux âmes sensibles à la beauté, et qui me dit que tu vas bien.

— Vieux renard !

Ils conversèrent longtemps ce jour-là, d'Ivan, de l'amour et de la souffrance, de la dune et de l'horizon, de la planète qui un jour a enfanté la vie, des mystères de notre présence sur terre, du hasard ou du destin des rencontres, mil thèmes enjolivés à la sauce Lug comme le lui fit remarquer Mona en riant. Une après-midi de bonheur sous le soleil.

— Kuñataí sera heureuse d'apprendre la nouvelle, dit

Lug lorsqu'ils se séparèrent, je suis sûr qu'elle va fouiller dans son sac d'herbes et de racines magiques pour te concocter une tisane spéciale.

Les cours universitaires terminés après le solstice d'été, elle accepta l'offre de ses amis gallois et emménagea chez eux. Avec un ventre pareil, se laisser dorloter par Siwan devenait chaque jour davantage une nécessité plutôt qu'un luxe. Edern était heureux de voir son épouse revivre, ce qui ne l'empêchait pas de se moquer gentiment des deux femmes entièrement vouées à l'avènement proche.

Elle naquit entre les fleurs du jardin par un beau soir de fin juillet.

Mona avait absolument voulu un accouchement naturel, et comme le temps était chaud, pourquoi pas entre ces plantes qui l'avaient accompagnée ces derniers mois ? Siwan l'assisterait et Edern se tiendrait prêt à l'emmener à Quimper si les choses venaient à se compliquer. Le soir même où elle leur avait fait part de ses intentions, ses amis avaient vite capitulé face à une Bigoudène aussi coriace, et s'étaient préparés de leur mieux.

Maintenant la nouvelle venue gisait lovée sur le ventre nu de sa mère, pendant que Siwan coupait le cordon sous les cris aigus des martinets virevoltant haut dans le ciel.

Quiète sur le matelas à même le sol entre les bourraches et les cosmos, Mona s'efforça de graver dans sa mémoire cet instant de paix et de bonheur intraduisible, inaccessible à qui n'a pas enfanté. Son corps en sueur repu de

douleurs déjà oubliées s'abandonna à l'étrange sensation qu'est tenir entre ses bras cette chair vivante sortie de son sein, *ma fille!*

— Et quel est le prénom de cette jolie demoiselle toute fripée? interrompit Siwan.

— J'y pensais dans mes promenades. C'est en fouillant dans mon enfance que j'ai retrouvé celle qui m'avait impressionnée le plus, je veux parler de ma grand-mère maternelle.

— So ?

— Je te présente Élisabeth, ma fille.

Mona fondit alors en pleurs sous le trop-plein d'émotions, imitée aussitôt par Siwan, les larmes sont tout aussi contagieuses que le rire.



## Le blaireau

Vers les terres au-delà de la dune, l'automne enveloppait d'une écharpe arc-en-ciel la pluie monotone. Un seul ton en effet, le gris-bleu caractéristique de la côte bretonne, celui qui rehausse si bien les maisons aux doubles cheminées blanches du bord de mer. Étirées en longue procession sous les derniers rayons du soleil couchant, elles posaient nonchalamment pour les peintres et photographes attardés.

Le blaireau était de ceux-là. Il s'offrait parfois ce petit plaisir en prenant le bus de Quimper à Saint Guénolé, et repartait à la nuit tombée. *L'exercice est bon pour la santé,* se disait-il. Il aurait très bien pu ajouter ...*et pour fuir ma putain de vie bouffée par la solitude.*

Son appareil photo à la main, il essaya différents cadrages de l'arc-en-ciel en espérant qu'un vol de goélands passe dans son champ de vision mais ils avaient manifestement d'autres chats à fouetter. Déçu, il se rapprocha des dunes où les gousses d'un pavot cornu attirèrent son attention.

— Hé hé, plante du diable pour sûr, avec des cornes pareilles. T'es venue te cacher ici loin des bigots de Tronoen, hein ?

Il avait ricané à voix haute. Le vent emporta ce fiel qui faisait tache dans l'harmonie du paysage, la nature a toujours su se laver des agressions, petites ou grandes, crachats ou marées noires, gaspillage ou pollution.

Après avoir pris quelques clichés, l'homme revint sur ses pas vers une des casemates autrefois construites sur la dune, et maintenant échouées à cent cinquante mètres du rivage, gros cubes de béton nus et ridicules rongés par les marées. La nature sait aussi recycler la guerre.

Il grimpa péniblement sur le plus proche et s'assit face au flamboiement de l'horizon marin. Là, le calme du soir s'infiltra sous la carapace de cet homme qui se haïssait lui-même, la nature sait aussi panser les secrets.

Inconsciemment, il rechargeait ses batteries comme on dit, seule façon de supporter sa misérable vie. La photographie n'était sans doute qu'un prétexte pour revenir régulièrement en ces lieux, n'est-ce pas ce que font les vacanciers en été ?

Il descendit en tâtonnant du pied sur une paroi inclinée et parsemée de courtes algues vertes. La chute fut brutale. Il hurla,

— Putain de sa mère !

Sanglotant sous la douleur, il regarda d'un air pétrifié sa cheville fracturée et sanguinolente. L'affolement le prit.  
*Bon dieu, la marée remonte !*

Il réussit à se traîner sur quelques mètres, cherchant furieusement du regard un promeneur, un chien, un ange ou un démon, n'importe quoi pour éviter une noyade certaine. *Avec l'étoile de merde que j'ai, c'est pas gagné !*

Hors de portée de voix, deux silhouettes diaphanes dans

l'ombre grandissante. Il cria sans succès puis s'évanouit.  
— Monsieur, Monsieur ! réveillez-vous ! dit une voix féminine.

— On ne va pas pouvoir le sortir de là toutes seules, j'appelle les secours, dit une autre voix.

Il les entendait. *Le téléphone ! seul un crétin comme moi aurait oublié le téléphone.* Il se maudit et ouvrit les yeux.

— Ah vous voilà revenu avec nous ! Ne vous en faites pas, les pompiers vont arriver, dit la femme penchée sur lui, vous avez de la chance, c'est votre écharpe rouge qui nous a intriguées, on vous avait d'abord pris pour un débris du blockhaus.

Il la regarda dans les yeux. Non, pas elle, pas la fille à la moto !

Mona nota la surprise de l'homme sans comprendre,

— Non, non, ne vous effrayez pas, tout va bien maintenant, vous êtes tombé et votre cheville est dans un sale état. Prenez ma main, ça va aller.

— Dans dix minutes ils seront là, dit Siwan en réajustant son porte-bébé surmonté d'une frimousse rose bien emmitouflée.

Chambre 428. Siwan frappa, une infirmière ouvrit la porte,

— Il sort de la salle de récupération et dort encore, vous êtes de la famille ?

— Non, dit Mona, nous l'avons secouru sur la plage hier et nous voulions seulement lui faire un petit coucou.

— Alors entrez, cinq minutes pas plus.

Siwan déposa un paquet de friandises et des fleurs sur la tablette tandis que Mona s'asseyait sur le lit et prenait une nouvelle fois la main du blessé.

Le blaireau ne dormait pas, il avait fait semblant pour avoir la paix, d'abord avec cette infirmière, puis avec ses deux... sauveteuses, se demandant si ce mot était bien français, de nos jours les gens sont pointilleux avec les genres. La main de cette fille était douce et lui faisait un bien immense. Quelqu'un s'occupait de lui, et pas n'importe qui : celle à qui il avait voulu tant de mal. Pourquoi ? il ne savait plus, pour rien peut-être, comme ça, histoire de vomir sa haine...

Mona posa son autre main sur le front ridé qui se détendit,

— Regarde Siwan, il sourit dans son sommeil ! Il doit faire un joli rêve, c'est bien, il va guérir.

— Il faut le laisser maintenant, interrompit l'infirmière, je lui dirai que vous êtes venues le voir.

Ce fut la seule visite que reçut le blaireau.

Des virus aux baleines, en passant par les cèpes et les séquoias, les êtres vivants interagissent en permanence pour s'adapter à leur environnement. Une raison bien simple à cela : ils sont liés entre eux par d'innombrables fils invisibles qui rendent l'entraide beaucoup plus efficace que la compétition. Qui dit entraide dit paix, qui dit compétition dit combat, la morale humaine découlerait-elle de cette loi naturelle ?

Le blaireau n'est pas sot et, dans son lit d'hôpital, expériences et mémoires anciennes filtrent goutte à goutte de

son inconscient en images ondoyantes qu'il s'efforce de déchiffrer. Le verdict est clair : il a beaucoup plus coupé de fils qu'il n'en a tissé. Une question le taraude alors, *que restera-t-il de ma vie ?*

Les fleurs apportées par les deux femmes se fanent lentement sur le bord de la table de nuit.



## Prémices

Lug étira ses pieds vers le feu, un sourire de satisfaction accroché à sa barbe,

— Ma fille est boulangère à Brest mais cherche à s'établir plus près de nous car on devient vieux, nous rabâche-t-elle avec une belle insolence qui nous fait plaisir. La semaine dernière, elle était chez nous quand les contractions ont commencé, alors j'ai dû l'emmener à l'hôpital de Quimper et depuis Kuñataí m'a oublié, elle n'a d'yeux que pour son nouveau petit-fils, le seul proche de nous puisque nos enfants sont dispersés aux quatre coins de la planète. Tiens, c'est bizarre des coins pour une sphère...

Avec lui on ne savait jamais à quel moment il allait bifurquer, mais Mona en avait l'habitude. Après avoir passé Noël chez ses amis gallois, elle avait ressenti le besoin d'aller voir son ami pour lui présenter sa fille. Assise près de la cheminée et grignotant un morceau de galette, elle interrogea Kuñataí du regard.

Celle-ci, couchée sur le tapis, chatouillait le ventre d'Élizabeth qui gigotait de plaisir,

— Il est jaloux le vieux singe, il voudrait encore que je lui gratte la tête, mais dans le fond il m'approuve, je le

sais, et toi ma jolie, maintenant tu es responsable de cette petite fille, toute mère le sait.

Une constatation voilée d'un doute sur les capacités maternelles de cette protestataire. Kuñataí ne savait pas faire dans la dentelle et exprimait directement ses sentiments.

Mona choisit la diplomatie,

— Je viendrai te demander des conseils, tu veux bien ?

— Avec joie, quand tu voudras.

La femme de Lug adorait les enfants qui, sensibles à son magnétisme, le lui rendaient bien. Élizabeth accapara de nouveau toute son attention.

Des sachets d'herbes médicinales et une amulette de la part de Kuñataí, une émeraude qu'il avait trouvée lui-même de la part de Lug, Mona était repartie les mains et le ventre plein, il eut été impensable pour l'Amazonienne de la relâcher sans ces rituels toujours bien ancrés en elle.

Lug avait parlé de la planète et aurait pu discourir longtemps sur les événements sociaux et climatiques qui l'agitaient, mais s'en était abstenu par égard pour sa femme, toute à la joie de l'arrivée d'un nouveau membre dans la tribu. En accompagnant Mona à la porte, il avait glissé dans la poche de son manteau un petit papier qu'elle lut devant ses amis gallois,

donneuse de vie  
porteuse de mort  
prodigue à l'envi  
mais sans remords

Gaïa la belle  
agacée se rebelle  
et écrase sans hâte  
cette engeance qui la gratte

— Du Lug tout craché, s'enthousiasma Mona car le poème lui plaisait.

— Concis et droit au but, renchérit Edern, je vais le traduire en anglais, en gallois et en breton.

Siwan intervint,

— Ce n'est pas très optimiste, non ?

— D'accord, dit le linguiste, mais on peut en avoir une autre lecture : la terre est sans remords car elle n'a pas de sentiments et n'a donc rien contre nous en particulier, elle n'agit que pour contrer le déséquilibre que nous lui infligeons. Ici le poète ne porte pas de jugement mais constate une situation qui est en grande partie entre nos mains.

— Comme le pense maintenant la majorité d'entre nous, continua Mona, ne croyez-vous pas qu'est enfin venu le temps de vraiment changer les choses et de basculer vers ce à quoi nous aspirons ?

La journaliste posait une interrogation alors qu'elle en connaissait la réponse. Elle savait parfaitement que les ferments qui s'agitaient dans le monde étaient assez mûrs pour soudainement se répandre telle la lave d'un volcan, que leur pression présageait une éruption imminente. Aux aguets, tous les renards politiques, affairistes et mafieux bougeaient déjà leurs pions en comptant bien se mettre sous la dent de grands lambeaux de ce qui cha-

touillait leur odorat très fin.

Elle continua,

— Ça bout sous nos pieds, un changement radical est désiré par tous, que ce soit par idéologie ou par opportunisme, ne soyons pas candides. Je répondrais donc affirmativement à ma propre question qui en entraîne une deuxième : quand ? qui ou quoi va déclencher le signal ? Vous savez, je rêve de ce moment-là, et lorsqu'il arrivera, je ne veux pas en perdre une miette !

— Notre militante réapparaît, l'interrompt Siwan, je m'en réjouis et m'en inquiète à la fois, et ta fille ?

— Tu m'aideras, n'est-ce pas ?

Siwan l'embrassa en guise de réponse et jeta un coup d'œil vers son mari qui l'enlaça, lui aussi approuvait.

## L'inondation

Ce ne fut pas une éruption comme le pensait Mona mais une inondation. Elle ne vint pas de l'extérieur mais de l'intérieur.

Phénomène étrange où chacun y alla de son explication. Pour les croyants une intervention divine, pour les écolos un ras-le-bol de Gaïa exprimé par le poème de Lug, pour les jeunes l'espoir, pour les politiques le bilan de leur lâcheté, pour les profiteurs un sauve-qui-peut provisoire, pour certains une volonté de dignité, pour d'autres une aspiration à un paradis perdu, pour une grande majorité des sept milliards d'humains une simple question de survie.

La réalité était beaucoup plus simple. Les idées tombent, ruissellent, cascaded, se rencontrent et s'entraînent, forment des courants qui grossissent et s'affrontent mais coulent dans la même direction, alimentent des réservoirs d'idées – les *think tanks* anglais –, forment des flaques et des lacs.

Le niveau monte soudainement ou imperceptiblement mais il monte. Un beau matin le paysage est noyé, catastrophe des torrents de montagne ou bien poésie des

vallées inondables, où l'eau clapote paisiblement entre les haies du bocage.

Comme l'eau, les idées sont la vie. Elles s'élèvent en nous sans que nous en ayons pleinement conscience et changent notre paysage mental. Ce dont on ne parlait à peine quelques décennies en arrière devient langage courant, qui nous entraîne... Nos monocultures cérébrales sont lentement submergées par la crue écologique et son limon, qui n'est qu'une manière plus fertile d'appréhender notre monde.

Un jour on se réveille : l'inondation est là. Connectées aux autres, nos consciences se sont mises en phase, la bascule est faite.

La débâcle emporte tout, Le vieux monde est englouti, Nous coulons... Entre les gros titres et breaking news sensationnalistes des médias qui surfent toujours sur l'ancienne vague de la peur, un simple mot en grosses lettres dans le Télégramme : Enfin !

L'article qui suivait était signé de Mona. Lug acheta le journal et rentra chez lui pour le lire attentivement. Elle y exposait en gros les élucubrations précédentes du narrateur.

— Eh ben, dit-il à Kuñataí, va falloir que je construise une arche si on veut rester à flot, et encore, un tsunami, ça rigole pas. Elle a raison la petite, le temps est venu.

— Mais de quoi tu parles vieux dingo ?

Il éleva le ton car elle devenait un peu sourde,

— Je dis que la petite a raison !

— Évidemment, tu dis toujours amen à ses feux d'ar-

tifice, et après il n'en reste que de la fumée, moi ça ne m'impressionne pas.

— T'es pas juste.

— Elle n'est pas toute seule dans cette galère – elle fit une pause, les yeux dans le vague, le corps parcouru d'un bref frisson – ...et tu n'as pas envie de savoir ce qui va arriver.

Sentence sibylline, de la Kuñataí toute crachée.

Un bulle à la surface, puis une autre, une autre encore, suivie de dizaines, de centaines, qui éclosent et explosent. Gamin, Lug adorait soulever le couvercle de la marmite rien que pour les admirer. D'où venaient-elles ? qui les avait mises dans la soupe ? que devenaient-elles ? Autant de questions que les adultes n'avaient pas comprises.

Cette image resurgit de sa mémoire en résonance à l'article de Mona. Des choses importantes se préparaient, les bulles éclataient de partout, pas besoin d'être chaman. En faisant ainsi référence à sa femme, il admit qu'elle avait une sensibilité de loin supérieure à la sienne. Qu'avait pressenti Kuñataí ?

Insouciance printanière de la nature, effervescence des fourmis, des oiseaux et des feuilles naissantes, tous pris par une pulsion qui affecte aussi les humains. Mais ce printemps-là, aux saveurs et aux odeurs palpables, plus puissantes, plus piquantes, plus amères, à la fois espérance et inquiétude, engendra une nervosité porteuse d'excès, un frémissement de la société annonciateurs des bulles aléatoires de l'imagination de Lug.

Ce n'était pourtant pas en soi une nouveauté, les années

vingt ne cessaient de surprendre. Le virus d'abord, qu'on n'avait toujours pas jugulé malgré les vaccins. Les débordements climatiques qui augmentaient en fréquence et intensité. Les remous politiques propices aux opportunistes et aux menteurs, qui aggravait les convulsions sociales. La même merde de toujours, disaient les cyniques, aveuglés par leurs critiques et qui ne voyaient pas monter les fameuses bulles, encore elles. Celles du ras-le-bol, celles du boycott, celles du retour du local, du télétravail, du rejet de la vie *comme avant*, et tant d'autres. 2024, année Vésuve et nous Pompéi.

Le premier anniversaire d'Élizabeth eut lieu dans le jardin où elle avait vu le jour. La petite marchait depuis deux mois et plongeait sa frimousse dans les corolles des fleurs, avec une grimace assortie à son appréciation des senteurs.

— Alors tu veux vraiment y aller ? demanda Ederm à Mona.

— Je ne peux faire autrement, c'est trop important. Je sens que cette fois-ci est la bonne, tu n'imagines pas le nombre de gens qui en rêvent. Pour eux, et pour moi, ce sera le point de départ d'un changement radical, d'une autre ère qui va bouleverser nos sociétés.

— Well, je l'espère, bien que je ne sois pas aussi convaincu que toi.

— Parce que tu es un horrible conservateur, le taquina Siwan.

Mona attrapa sa fille et l'embrassa tendrement.

— Tu sens bon, ma zeñzor, tu crois que ta tante Siwan

va bien s'occuper de toi pendant quelques jours ? tu me feras un joli sourire quand je reviendrai ?

La demoiselle enfouit son visage dans la chevelure rousse et entourra le cou de sa mère de ses petits bras. Non, elle n'avait pas envie qu'elle s'en aille.

Lug se réjouit. Enfin une manifestation simultanée dans l'Europe entière, soudée par un élan de solidarité jamais vu jusqu'à présent. La pandémie des années précédentes avait tellement mis à mal l'économie, la vraie, celle de tous les jours, que l'idée utopique du revenu universel avait gagné les cœurs. Le même revenu pour tout le monde supprimait les aides au chômage, celles aux étudiants et d'autres, une approche perçue comme plus éthique et équitable. Pas question de rater ce moment historique malgré les remontrances de Kuñataí. Il irait à Quimper.

Surnommé méchamment broc'h kamm par ceux qui le fréquentaient encore depuis son accident, le *blaireau boiteux* affûtait aussi ses griffes. Une énorme manif ne peut que donner lieu à des débordements, notamment ceux provoqués par ses collègues de nuisance. Enfin un peu d'action pour chasser l'ennui de l'été.

Il termina sa bouteille de bière et la jeta par la fenêtre de la voiture.



## La grande bascule

Inquiet des conséquences de son acte et en sueur dans son bureau dominant la rivière, le préfet signa nerveusement l'ordre de transport d'un contingent de l'armée, la police ne suffirait pas et tout devait être prêt le lendemain à l'aube.

Briefing, distribution d'équipement, ordres aboyés, en rang ! en avant... gauche ! rituels qu'adorent les uniformés pour se donner l'impression d'exister. Et aussi chasser la peur. Le préfet assista soulagé à la sortie des troupes alors que le jour pointait, *le timing c'est important*, pensa-t-il satisfait.

L'intendance ne faisait pas partie du plan, on ne peut pas tout prévoir, et à neuf heures les soldats crevaient de faim dans les rues désertes, envieus des policiers mieux organisés. Une camionnette dépêchée en vitesse avec pain, café et saucisson calma la grogne qui s'installait, le moral des troupes, c'est encore plus important que le timing.

Midi. Rien. Où étaient passés les manifestants ?

Les premiers apparurent vers quinze heures, après le déjeuner et une petite sieste. Il faisait très chaud, comme le constataient amèrement flics et soldats sous leur barda,

le départ de la manifestation avait donc été reporté afin de profiter de la belle soirée estivale. Mais le préfet n'en avait rien su.

Les banderoles plus longues les unes que les autres, les pancartes rivalisant d'imagination ou d'humour, les incontournables Gwen-ha-du et autres drapeaux, tous cherchaient leurs places en tourbillonnant lentement dans un flot de rires et de chants, chez les Bretons musique et danse se doivent d'accompagner de tels événements. Une humeur de foire et de fête régnait déjà parmi ceux venus soit par curiosité, soit dans l'idée de célébrer un fait qui ne pouvait qu'être officialisé, n'est-ce pas ce que demande le peuple depuis si longtemps ?

Bientôt le vieux quartier et les quais fourmillèrent de manifestants et de badauds, jamais Quimper n'avait connu telle affluence. La police se retrancha derrière ses boucliers, les soldats se retrouvèrent coincés contre les vitrines des magasins. En les frôlant, les filles ne se privaient pas de les embrasser, ils ne se firent guère prier, gauches qu'ils étaient dans une situation inconnue pour eux, et plus d'un eut envie de se mêler à cette foule si sympathique.

Mona aperçut Lug qui semblait un peu perdu. Elle le héla, il répondit par un signe de la main mais fut emporté par le courant irrésistible de la foule de plus en plus compacte. *Pourvu qu'il ne tombe pas*, se dit-elle, *je suis heureuse qu'il ait voulu participer*. Fraîchement arrivée par le bus de Pluguffan où elle avait déposé sa fille chez Siwan, elle balaya d'un regard étonné les quais maintenant noirs de monde. *Fichtre, jamais je n'aurais osé espérer une telle participa-*

*tion ! et penser qu'il en est ainsi dans toutes les villes européennes si j'en crois la radio, c'est une première historique !*

Officiellement devenue reporter du Télégramme après son article intitulé « Enfin ! », elle jubila silencieusement, *une opportunité pareille, quel merveilleux augure en début de carrière ! pas de temps à perdre.* Elle vérifia son magnétophone numérique et se fraya chemin vers un représentant syndicaliste.

Un drone frôla une des flèches de la cathédrale Saint Corentin. Toujours vigilants, les choucas attaquèrent immédiatement l'intrus, sans oser approcher de trop près ce faux-bourdon plus gros qu'eux. Soudain l'écho d'une détonation roula entre les collines, et l'appareil blessé s'abîma dans les eaux de l'Odet. Silence figé pendant quelques secondes, resserrement des rangs de la police, flottement nerveux entre les soldats, puis un chant reprit, suivi d'un autre, incident oublié.

Sous les feuillages du mont Frugy, un grand sourire éclaira le visage du blaireau. Ça, c'était un joli coup ! Il fredonna tout en démontant son fusil de chasse qu'il cacha soigneusement dans un tronc creux, et descendit tranquillement le sentier boisé vers la rivière.

La journaliste avait noté du coin de l'œil le vol du drone et sa chute, elle n'avait pas rêvé, il s'agissait bien d'un coup de feu, mais avec l'écho impossible de savoir d'où il avait été tiré. Son expérience parisienne remonta à la surface et la rendit mal à l'aise, dans une telle multitude tout pourrait rapidement basculer. Pourtant personne autour d'elle ne semblait inquiet. Elle chassa les nuages de son esprit en allant interroger un dinosaure qui déambulait en remuant gauchement sa queue au milieu d'une

mer de rires,

— Bonjour, comment dois-je vous appeler ?

— Jurassie, mais je ne sais pas si je suis un mâle ou une femelle...

— À notre époque ce n'est pas très grave, souffla Mona par la trappe sous l'énorme tête aux dents crocodiliennes, et pourquoi un dinosaure vient-il manifester ?

— Je suis l'ancien monde, ce soir je vais m'immoler par le feu, mon ère est finie, mais rassurez-vous, je vais d'abord m'extirper de cette peau étouffante ! Vous n'auriez pas une bière ?

— Pas d'alcool ici, vous savez bien. Prenez mon thermos de café, attention c'est chaud !

Autour d'eux une forêt de smartphones fossilisant l'instant, décidément l'été surchauffait les crânes.

Le blaireau, lui, s'adonnait à l'un de ses jeux favoris : fendre la foule en beuglant *laissez passer, laissez passer!* afin de distribuer de généreux coups de coude et compter le nombre de seins endoloris laissés dans son sillage. Il en était à trente-cinq quand il aperçut la tête rousse de Mona. Un sentiment mixte l'assaillit, une nouveauté pour lui, *je crame sa moto et elle me sauve la vie, j'aurais raté un épisode ?* Fasciné malgré lui, il la suivit de loin tout en observant alentour pour repérer la faune qui rôdait comme lui. *La meute des «Bleizi du» est là, qu'attendent-ils pour passer à l'action ?*

Les heures s'écoulaient, la foule tournait, le préfet respirait mieux. Il prit une autre coupe de vin posée à sa portée sur le balcon, un défilé pareil sans incident, ça sent

les félicitations, un avancement peut-être ? Il repéra avec une joie mêlée de mépris quelques-uns de ces trouble-fêtes qui se retiraient déjà, pour ceux-là, une manif c'est important mais l'apéro l'est tout autant.

Les soldats coincés le long de la muraille des jardins de l'évêché en avaient marre, ils avaient chaud, ils avaient soif, ils avaient faim. Mona en interviewa deux ou trois et alla se reposer en face, sur une des nombreuses passerelles piétonnières. Dans l'eau verte sous ses pieds, des hordes de mulets pointaient de nouveau leurs bouches lippues vers les terres, signe que le courant de marée s'inversait et que l'autre marée humaine au-dessus d'eux leur importait peu. Elle leur jeta un bout de son sandwich immédiatement happé. *Quelle belle journée*, pensa-t-elle, *tout est avec nous, la force du nombre, la nature...*

Le fracas de l'explosion sous le pont de la préfecture fut immédiatement suivi d'une volée de grenades fumigènes et d'un affolement général. Prise en tenailles par la police qui gardait le palais préfectoral et les CRS en amont, la foule qui fuyaient les gaz s'écrasa contre la file des soldats. Apeurés, plusieurs utilisèrent les grenades qu'on leur avait distribuées, et en trois minutes le calme bucolique de la rivière fleurie fut transformé en champ de bataille, où personne ne combattait, où tous cherchaient la fuite. Les passerelles furent prises d'assaut des deux côtés. Certains n'hésitèrent pas à plonger. Mona tenta de résister aux corps qui se pressaient contre elle, en vain. Sous la pression, la rambarde céda, une grappe humaine tomba à l'eau, pêle-mêle avec des morceaux de ferraille et de lourds bacs à fleurs.

Sur le quai, le blaireau penché par-dessus le muret pour

échapper aux fumigènes vit la chevelure rousse qui dérivait dans le courant. Un déclic se fit dans son esprit, *merde, merde, merde ! pas elle !* Sans hésiter il enjamba le parapet et plongea. Au bout de quelques brasses l'homme corpulent soufflait déjà comme un phoque, mais réussit à attraper Mona, qu'il lâcha aussitôt dans un cri en voyant la sinistre auréole rouge de la chevelure. Le choc lui fit avaler une grosse gorgée d'eau, il toussa, s'affola, et se débattait comme un pantin désarticulé quand une poigne solide l'agrippa par le col. Le courant emmena sauveteur et rescapé jusqu'à la cale Saint Jean.

Sur la place Saint Corentin, Lug eut, si l'on peut dire, plus de chance. Poussé, bousculé, porté parfois, il réussit à atteindre une ruelle pour s'échapper et courut comme jamais, poussé par une sainte trouille. Le pavé était mouillé, il glissa, son front heurta le coin du trottoir.

Le lendemain on apprit que l'explosion n'était qu'un simple pétard de feu d'artifice posé de façon à ne blesser personne, mais que la panique avait causé une dizaine de blessés, trois morts et deux disparus.

Sur la place, les restes calcinés d'un dinosaure en peluche.

Sur son lit d'hôpital, un vieux dans le coma.

Sur les quais, un homme solitaire en pleurs regardant fixement les eaux.

Dans un jardin fleuri de Pluguffan, une femme courant après une petite fille rieuse,

— Viens Bess, il faut rentrer maintenant.

# Épilogue

2048



## La chrysalide

Le sol est jonché de vieilles photos, de photocopies de vieux journaux, de livres défraîchis et d'un tas de feuillets épars tombés de l'imprimante. Assis par terre au milieu de ce fouillis, un couple en silence, les yeux embués par l'émotion. Stupéfaction et fierté. Ces deux-là savent plus que jamais qu'ils doivent leur mode de vie à des millions de personnes qui ont eu le courage de regarder le monde autrement, avec respect et émerveillement.

*Toute la poésie cachée qui était en moi s'est réveillée, dans la chaude lumière de ce radieux paysage, je sentais une émotion inconnue m'agiter, c'était le papillon de l'âme qui s'éveillait au fond de sa chrysalide et qui sentait palpiter ses ailes.<sup>1</sup>*

L'humanité papillon a déroulé ses ailes et n'a plus besoin du cocon emprisonnant une vie qu'elle croyait immuable, mais surtout qu'en aucune façon elle n'aurait pu imaginer. Toute mue est périlleuse et parfois douloureuse, tout retour en arrière impossible, qui d'ailleurs en aurait eu envie ?

Maintenant le papillon vole libre entre les fleurs mais ex-

1 Renée Vivien, lettre à Amédée Moullé, 21 mai 1894.

posé au bec de l'oiseau, car les dangers sont toujours présents. La planète rue, éructe, soubresaute, pleure encore tout en cicatrisant ses plaies.

Déchirer la chrysalide n'a pas été l'affaire de technologie, d'argent ou de politique mais d'un simple regard vers une autre direction. Un monde neuf s'est alors offert, oasis au milieu du désert où l'humanité peinait, aveuglée par la stérilité dans laquelle elle était plongée.

Les humains défiguraient le visage de la Nature. Elle aurait pu aisément les exterminer, elle ne l'a pas fait, ils ont leur place en elle. Si la chenille dévore les feuilles de l'arbre, le papillon féconde ses fleurs. Tout est équilibre.

Saint Guénolé, décembre 2021





# Table des matières

## Livre premier — un monde apaisé

Lug	7
Les silences de Lug	19
Les Étocs	23
Ewen et Bess	29
La modernité	35
Le surf	41
Le couscous	45
Le phare	51
La baffe	57
Le bois de Kerflan	61
Le départ	65
L'adieu	69
Les ancêtres	75
La page blanche	79

## Livre second — les traces

Essoufflement	83
Mona	87
La manif des grévistes	93
La baffe	99
Le blog	107
Le voyage	111
Soyouz	133
La sénatrice	137
L'homme à l'écharpe rouge	141
Les Gallois	145
Paris	149
L'annonce	157
Un printemps pas comme les autres	165
Le blaireau	171
Prémices	177
L'inondation	181
La grande bascule	187

## Épilogue

La chrysalide	195
---------------	-----

Dépôt légal février 2022  
jammeslois@gmail.com  
100 exemplaires par BookPress.EU  
ISBN 978-2-9577306-5-0





## 2048 en Bretagne.

Des vies aux destins liés par les événements passés, chacune avec sa part de doute et de mystère, se croisent à la pointe du pays bigouden dans une société apaisée, loin des angoisses qui y régnaient quelques décennies plus tôt.

*« Un rêve c'est comme un ballon de gosse qui flotte dans l'air. Il est là, toujours à notre portée, on se dit qu'on peut l'avoir quand on veut, qu'il suffit de le tirer à soi. Mais beaucoup lâchent la ficelle pour saisir la moindre chose qui se présente devant eux... »*

*« Ma vie ? le bref éclat d'une luciole dans la nuit. »*

Une utopie pour conjurer la morosité de notre temps.

Y



15 €



histoire d'écrire